Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/mercure-de-france-1890_1919-11-01_136_513

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT TRENTE-SIXIÈME

Novembre-Décembre 1919

Novembre-Décembre 1919 — Tome CXXXVI

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIX

N° 513 — Tome CXXXVI 1er Novembre 1919

MERCVRE

DE

FRANCE

Trentième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, JACQUES-ÉMILE BLANCHE, JACQUES BRIEU, HENRI CLOUARD,
ANDRÉ DUBOSCQ, ANDRE FONTAINAS, GUSTAVE FUSS-AMORÉ, E.-F. GAUTIER,
CHARLES-HENRY HIRSCH, INTÉRIM, G. JEAN-AUBRY, ÉMILE LALOY,
ÉMILE MAGNE, ÉMILE MASSON, ROGER MAURICE, G. MAUROY, HENRI MAZEL,
CHARLES MERKI, LÉON MOUSSINAC,
M., JEAN NOREL, THÉODORE STANTON.

PRIX DU NUMÉRO

France... 1 fr. 50 | Étranger... 1 fr. 75

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIX

SOMMAIRE

N° 513. — 1er NOVEMBRE 1919

Henri Clouard	*Pour une Constitution de l'Intelligence*	5
Roger Maurice	*L'Éducation des Officiers* (I)	26
Léon Moussinac	*Le Pauvre Mort*, poème	55
E.-F. Gautier	*Interprétation biologique des grandes Catastrophes : II. Les Époques de l'Histoire de France*	57
G. Jean-Aubry	*Sainte-Beuve et Paul Verlaine*	80
Jacques-Émile Blanche	*La Jeunesse de Georges Aymeris* (Première Partie, fin)	100

REVUE DE LA QUINZAINE

André Fontainas	*Les Poèmes*	116
Jacques Brieu	*Esotérisme et sciences psychiques*	122
Charles Merki	*Industrie*	126
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	129
Intérim	*Théâtre*	137
G. Mauroy	*L'Art à l'étranger*	143
Emile Masson	*Chronique armoricaine*	147
Henri Albert	*Lettres allemandes*	151
Divers	*Bibliographie politique*	155
—	*Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919.*	161
	A l'Etranger :	
	Allemagne (Henri Albert)	167
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré)	172
	Italie (M.)	175
Émile Magne	*Variétés : Le Duc de Montausier grand charbonnier de France*	178
Mercure	*Publications récentes*	183
—	*Echos*	185

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 ET 37, RUE MADAME, PARIS-VI[e] A. — TÉLÉPH.-FLEURUS 12-27

LE PREMIER NOVEMBRE

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

commence la publication de :

DONOGOO-TONKA

OU

LES MIRACLES DE LA SCIENCE

CONTE CINÉMATOGRAPHIQUE

PAR JULES ROMAINS

AU MÊME SOMMAIRE

LA SYMPHONIE PASTORALE

PAR ANDRÉ GIDE

NUMÉRO SPÉCIMEN CONTRE 2 fr. 50

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 et 37, RUE MADAME, PARIS-VI^e^ A. — TÉLÉPHONE. : FLEURUS 12-27.

VIENT DE PARAITRE

JOSEPH CONRAD

LA FOLIE-ALMAYER

Traduction de M^lle^ Geneviève SÉLIGMANN-LUI

UN VOLUME IN-8 GR.-JÉSUS . . . . 5 FR. NET

La faiblesse rêveuse d'un Blanc, les passions primitives des Malais, l'effort dérisoire d'une civilisation qui se heurte à la forêt sauvage, tout un monde de curieux comparses autour de l'histoire toute simple d'un douloureux cœur d'homme : telle est la substance de LA FOLIE-ALMAYER

L'auteur JOSEPH CONRAD, dont les précédentes traductions : LE NÈGRE DU NARCISSE, TYPHON, L'AGENT SECRET ont été si remarquées, navigua pendant vingt ans par toutes les mers d'Asie et les eaux mystérieuses de l'Archipel indien, puis donna cette œuvre, qui le classa d'emblée parmi les plus grands écrivains anglais de ce temps.

Le lecteur ne peut rester insensible à la divination d'âmes obscures, aux effluves, à la couleur et au charme du paysage, qui le pénètrent, l'assaillent, hantent sa mémoire, comme le souvenir même d'un site devant lequel il aurait vécu.

PAUL VALÉRY

INTRODUCTION A LA MÉTHODE DE LÉONARD DE VINCI

UN VOLUME IN-8. . . . . 5 fr. 75

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'envoyer franco contre { remboursement* / ce mandat-chèque*-joint.

.....exemplaire... de l'ouvrage *LA FOLIE-ALMAYER* au prix de 5 fr. l'ex.

.....exemplaire... de l'ouvrage *INTRODUCTION A LA MÉTHODE DE LÉONARD DE VINCI*, au prix de 5 fr. 75 l'exemplaire.

Ma commande s'élève à la somme de .....

Nom .....

Adresse .....

* Rayer les indications inutiles.

DÉTACHER CE BULLETIN ET L'ADRESSER A L'ADMINISTRATEUR DES ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANCAISE
35 ET 37, RUE MADAME, PARIS-VI[e] A. — TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-27.

VIENT DE PARAITRE

JULES ROMAINS

EUROPE

UN VOLUME IN-8 GRAND JÉSUS . . . . . 4 fr. net.

Editée pendant la guerre à tirage très restreint, cette œuvre capitale est aujourd'hui livrée au grand public. Elle suscite un vif enthousiasme chez les hommes de tous les pays et spécialement du nôtre, quels que soient leur génération, leur formation intellectuelle, leur idéal, et la position d'esprit qu'ils aient adoptée vis-à-vis de la guerre. C'est que le poème *Europe* n'a rien d'une thèse idéologique, rien d'un discours de partisan : une grande émotion humaine, une grande « passion » y trouve sa voix, voix si ardente et si riche qu'elle atteint, qu'elle saisit les cœurs les mieux défendus. *Europe* a réalisé ce miracle — « miracle éternel de la poésie », dit à ce propos Fernand Vanderem, — d'être un des deux ou trois livres les plus audacieux de la guerre, et de n'avoir rencontré dans tous les milieux que des amis et des admirateurs.

EUROPE, le poème de JULES ROMAINS que l'on va trouver enfin en librairie, est une bien belle, une bien grande chose. Ce petit livre est un chant lyrique, un poème épique, un thrène. Il nous touche par une multitude d'accents; il nous montre à toutes les lignes une beauté qui a le visage sévère de la logique. C'est un témoignage solennel dans le tumulte.

GEORGES DUHAMEL (*Mercure de France*).

EUROPE, de M. JULES ROMAINS, forme avec les Hymnes de Gasquet, le seul « Poème » méritant ce titre qu'ait produit la guerre.

FERNAND VANDEREM (*La Revue de Paris*).

... Une chose est certaine : M. ROMAINS est le poète de la guerre. L'homme qui ne se sent pas exprimé lui-même, et en quelque sorte soulagé par EUROPE, n'a pas senti la guerre.

J. MIDDLETON MURRY (*The Athenæum*).

Du même auteur : **PUISSANCES DE PARIS**, 1 vol..... **4.50**

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'envoyer franco contre { remboursement* / ce mandat*-chèque joint.

.....exemplaire..... de l'ouvrage EUROPE, au prix de 4 fr. l'exemplaire.

.....exemplaire.....de PUISSANCES DE PARIS, au prix de 4 fr. 50 l'exemplaire.

Ma commande s'élève à la somme de .....

Nom .....

Adresse .....

* *Rayer les indications inutiles.*

DÉTACHER CE BULLETIN ET L'ADRESSER A L'ADMINISTRATEUR DES ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Collection Critique

publiée par

Le Carnet-Critique

*208, rue de la Convention, 208. — PARIS XV^e^*

Téléphone SAXE-82-41

Henri Barbusse.....
(Vient de paraître)

Maurice Barrès.....

Romain Rolland.....

Charles Maurras.....

Anatole France.....

Paul Bourget.....

Maurice Maeterlinck...

Laurent Tailhade.....

Colette Willy.....

Paul Fort.....

Henri Bergson.....

Henry Bataille.....

St-Georges de Bouhélier

Bourdelle.....

Saint-Saëns.....

Le **Carnet-Critique** commence, le 1^er^ novembre, la publication d'une Collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraît en élégante plaquette, dans le format du *Carnet-Critique.*

Chaque plaquette comprend :

1° Un portrait de l'auteur commenté ;
2° Une biographie ;
3° Une étude générale ;
4° Une bibliographie complète (dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc.), le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique :

Première série :

15 MONOGRAPHIES (voir la liste ci-contre), par MM. Henri Hertz, Gustave-Louis Tautain, Jean Bonnerot, Georges-Armand Masson, Louis de Gonzague-Frick, Roger Allard, Jean Pellerin, Louis Richard-Mounet, Waldemar-George, Paul Blanchart, André Marot, etc.

Abonnements à la série complète :

Édition ordinaire	**France...**	**25 fr.**
	Étranger.	**30 »**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France...**	**100 fr.**
	Étranger.	**110 »**

Prix de l'exemplaire séparé :

Édition ordinaire	**France....**	**2 fr.**
	Étranger..	**2.50**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France....**	**7.50**
	Étranger..	**8 fr.**

Vient de paraître : (1^re^ monographie de la Collection Critique.)

Henri BARBUSSE

Son œuvre

Étude critique, par **Henri HERTZ**

A titre exceptionnel, les souscripteurs de la première monographie pourront encore s'abonner à la collection complète, en nous adressant la différence entre le prix de la plaquette, et le prix de l'abonnement souscrit, soit, par exemple, pour l'édition ordinaire : 25 — 2 = 23 francs.

LES LIVRES COUTENT CHER. IL FAUT LES BIEN CHOISIR.

A cet effet, lisez :

Le Carnet Critique

REVUE EXCLUSIVEMENT CRITIQUE

Fondée en 1917

(Littérature, Philosophie, Histoire, Théâtre, Arts plastiques, Musique)

Directeur : **M. Gaston RIBIÈRE-CARCY**

GUIDE DES LIVRES NOUVEAUX

Spécimen : 0.60

*208, rue de la Convention. — Paris XV^e^*

Téléphone : SAXE-82-41

Impartial, **Le Carnet Critique** signale à l'attention du public les ouvrages les plus intéressants de quelque tendance soient-ils.

Collaborent ou ont collaboré au *Carnet Critique* : MM. Henri Barbusse. — Jean de Bonnefon. — Albert Cim. — J. Ernest-Charles. — Victor-Emile Michelet. — Charles Saunier. — Edouard Schuré. — Laurent Tailhade — Albert Thibaudet. — Willy, etc.

ABONNEMENTS

FRANCE	Un an	12 »
	Six mois	6 50
	Trois mois	3 50
ETRANGER	Un an	15 »
	Six mois	8 »

L'abonnement au **Carnet Critique** *se trouve plus que remboursé par le prêt trimestriel et gratuit d'un ouvrage nouveau au choix de l'abonné.*

Il faut mettre à la portée du public toutes les œuvres nouvelles

LA BIBLIOTHÈQUE DU CARNET-CRITIQUE

répond à ce besoin en prêtant ses livres (France et Étranger) à des conditions exceptionnellement avantageuses

ABONNEMENTS :

	(1re série)	(2e série)	(3e série)	(4e série)
Prêt de	1 livre par mois	2 livres par mois	3 livres par mois	4 livres par mois
Pendant 1 an	10 francs	18 francs	25 francs	31 francs
Pendant 6 mois	6 »	10 »	13 »	16 »
Pendant 3 mois	3 » 50	6 »	7 » 50	9 »

Catalogue gratuit avec notice explicative

LE TEMPS EST PRÉCIEUX : Il faut éviter au public les recherches inutiles et la multiplicité des opérations.

LA LIBRAIRIE DU CARNET CRITIQUE

canalise les opérations. — Elle se charge de tous ordres d'*achat de livres* ou d'*abonnement aux périodiques* à des conditions uniques. — Demander spécialement sa **notice gratuite.**

EDITIONS DU MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e

GEORGES DUHAMEL

Entretiens dans le tumulte

CHRONIQUE CONTEMPORAINE

1918-1919

Un volume in-16. — Prix (sans majoration)..... **5 fr. 25**

Il a été tiré et numéroté à la presse de 1 à 426 : 97 exemplaires sur Japon à 25 francs; 329 exemplaires sur Hollande à 20 francs.

La première édition de cet ouvrage a été tirée 1100 exemplaires sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma, savoir : 1075 exemplaires numérotés de 427 à 1501, à 10 francs; 25 exemplaires marqués de A à Z (hors commerce).

DU MÊME AUTEUR :

Vie des Martyrs.....	5.25	Le Combat.....	4.90
Civilisation.....	5.25	Les Poètes et la Poésie....	5.75
La Possession du Monde.....	5.25		

ANDRÉ FONTAINAS

La Vie d'Edgar A. Poe

Avec un portrait en héliogravure

Un volume in-16. — Prix (sans majoration)..... **5 fr. 95**

Il a été tiré et numéroté à la presse 15 exemplaires sur Hollande à 20 francs.

Le 1er Novembre Le numéro : **Un franc**

LE CRAPOUILLOT

du "Salon d'Automne"

Le "Crapouillot", la très vivante revue d'art et de lettres, — dont le numéro pastiche fut un énorme succès de librairie, — consacre sa livraison du 1er novembre à l'analyse du "Salon d'Automne". De très intéressantes critiques de **Waldemar Georges, Claude Roger-Marx, Louis Léon-Martin, J. G. Lemoine,** sont illustrées de reproductions en simili des œuvres les plus marquantes de **A. D. Segonzac, Luc-Albert Moreau, Jean Galtier-Boissière, Valdo Barbey, etc.**

Principaux articles parus du 1er Avril au 1er Octobre 1919 :

La Vertu qui monte, par Paul Reboux. — *Les papiers de Cléonthe*, par Jean-Louis Vaudoyer. — *Le roman d'aventures*, par René Bizet. — *La guerre au théâtre*, par Jean Galtier-Boissière. — *Serons-nous romantiques*, par Dominique Braga. — *A la recherche des disciplines*, par Waldemar Georges. — *Madelon et les nymphes*, par L. Roubaud. — *Les mises en scène de peintres*, par Valdo Barbey. — *Décalogue du poète selon mon cœur*, par Georges-Armand Masson. — *Courbet*, par Louis-Léon Martin. — *La décoration du plein air*, par J.-J. Jadelot. — *Isadora Duncan*, par Jean Bernier. — *Idées d'un peintre sur le cinéma*, par Marcel Gromaire. — *Le Carnaval des vieillards*, par Henri Béraud. — *Le vainqueur*, par Alexandre Arnoux. — *Réflexions*, par Georges Fabri. — *Ballade du démobilisé*, par Drieu la Rochelle. — *Les Amies*, par Francis Carco. — *Prière à l'amateur*, par Gaston Picard, etc.

Le "CRAPOUILLOT" est en vente chez CRÈS, 116, Boulevard Saint-Germain. — PICART, 59, Boulevard Saint-Michel. — CHARBO, 96, Boulevard Montparnasse. — STOCK, place du Théâtre-Français. — REY, 8, Boulevard des Italiens. — LEMERCIER, place Victor-Hugo, etc. etc.

ABONNEMENT :

Un an (24 nos)..... 20 fr.

Avec les 12 numéros parus dans la série de la Paix..... 10 fr. en plus

Avec les trois années illustrées du « CRAPOUILLOT » de Guerre 20 fr. —

Adressez mandats : M. ESPRIT, *5, Place de la Sorbonne, PARIS.*

La Connaissance

*9, Galerie de la Madeleine, 9. - PARIS VIII^e^*

EN VENTE LE 2^e^ VOLUME DE LA COLLECTION IN-8°.

Trois Contes de Villiers de l'Isle-Adam.

LE DROIT DU PASSÉ
LA TORTURE PAR L'ESPÉRANCE
LES FILLES DE MILTON

Augmentés du fac-simile de l'autographe dédiant les "Filles de Milton" au poète V.-E. Michelet.

Avec un portrait et trois dessins gravés à l'eau-forte par **HENRY de GROUX** d'après ses pastels et dessins originaux.

25 japon ancien *à la forme, réimposés, avec un état signé et une quintuple suite des eaux-fortes, dont une sur chine* (tous souscrits)..... 55 fr.
30 japon impérial, *avec une quadruple suite des eaux-fortes*..... 50 fr.
70 hollande van Gelder Zonen, *avec une double suite*..... 40 fr.
400 vélin pur fil Lafuma..... 30 fr.

(Les originaux seront exposés les premiers samedis et dimanches de novembre) Une eau-forte supplémentaire tirée à 150 exemplaires sera mise en vente pour les amateurs qui voudront joindre ce document à cette belle édition.)

Dans la même collection, paru et à paraître :

J. BARBEY D'AUREVILLY. — **Le Cachet d'Onyx-Léa** (tirage, 1050 ex.). Les deux premières Diaboliques avant la lettre (1831-1832), avec reproduction en couleurs du blason de Barbey.

Il reste quelques rares exemplaires : sur japon impérial, **45** fr. ; sur hollande Van Gelder, **35** fr.; sur vergé d'Arches à la forme, **15** fr.

J. PELADAN. — **Le Livre secret**. Œuvre posthume sur l'Amour, avec un portrait et deux dessins symboliques gravés à l'eau-forte par HENRY DE GROUX (tirage 525 ex.). (*Paraîtra fin de novembre.*)

J. LAFORGUE. — **Aquarium — Chroniques Parisiennes** (*inédits*), avec un frontispice gravé sur bois par DARAGNÈS. (*Paraîtra en décembre.*)

CHARLES COUSIN. — **Le Vœu de l'Etre**. Poème, avec un frontispice gravé à l'eau-forte par HENRY DE GROUX, tiré à 325 exemplaires. (*En vente le 15 novembre.*)

RENÉ-LOUIS DOYON. — **La Résurrection de la Chair. — L'Homme qui a sauvé Dieu. — La Dernière.** Contes, avec trois eaux-fortes gravées par HENRY DE GROUX.

"COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRES"

(*In-16 j. sur Japon, Chine ou Hollande Van Gelder Zonen*)

CH. BAUDELAIRE. — **Petits Poèmes en prose**. Sur chine, **45** fr. ; sur japon, **45** fr. ; sur hollande, **30** fr.

Il ne reste plus que de rares **Fleurs du Mal** à **45** et **35** fr.

Mme DE LAFAYETTE. — **La Princesse de Clèves**. Sur japon ou chine, **30** fr. ; sur hollande..... **15** fr.

CH. NODIER. — **Thérèse Aubert — Adèle**. Sur hollande..... **9** fr.

THOMAS. — **Tristan et Iseult**. Sur chine ou japon, **15** fr.; sur hollande. **8** fr. **50**

OCTAVE MIRBEAU. — **Le Calvaire**. Sur japon ou chine, **40** fr. ; sur hollande. **15** fr.

C. BEAUMARCHAIS. — **Le Barbier de Séville**. Sur hollande..... **8** fr. **50**
— **Le Mariage de Figaro**. Sur hollande..... **12** fr.

La nouvelle série commencera par **Le Lys rouge**, d'ANATOLE FRANCE, tiré à 1.000 exemplaires, dont 800 sont déjà souscrits.

Le Catalogue de Bibliographie et de Critique (n° 2) paraîtra en décembre. On peut se faire inscrire pour le recevoir gratuitement.

POUR UNE

CONSTITUTION DE L'INTELLIGENCE

—

I

NOUVEAUX PROLÉTAIRES

La guerre versait les intellectuels dans l'infanterie, la paix verse ce qu'il en reste dans le prolétariat, mais tout de suite au dernier rang des salariés.

Le professeur de collège ne mange plus à sa faim, le professeur de lycée n'a plus de linge, l'artiste ou l'écrivain ne trouve plus de loisirs pour créer. Voilà les plus sûrement maltraités. Mais cependant que la grande armée des employés de commerce descend sur la société des villes comme l'armée de Bonaparte sur la plaine d'Italie, le nouveau prolétariat rassemble encore des juges, des agents des finances, toutes sortes de petits et moyens fonctionnaires.

Une augmentation des traitements a été récemment accordée, mais à la manière d'une aumône, et sans proportion avec la hausse du prix de la vie. L'intellectuel artiste ou écrivain reste d'ailleurs Gros-Jean comme devant.

Ces choses ont été dites et redites. Redisons-les une fois de plus, car de l'excès même du mal un bien doit sortir : la classe intellectuelle n'a qu'à se préparer à jouer son rôle historique.

L'opinion publique faite par la vieille presse, qui est toujours en retard d'une idée, croit encore que si la Révolution vient, elle aura pris naissance dans l'antre de la C. G. T..

Allons donc ! Mais il y a des gens qui étaient en 1914 des bourgeois, qui ont commencé, avant tout le monde, à payer les frais de la guerre, qui ne sont pas reçus par le Président du Conseil et qui n'ont plus de quoi s'habiller décemment. Je conseille aux dirigeants de leur mettre un cordon sanitaire, car voilà nos vrais bolcheviks. N'oubliez pas que la Révolution française a été l'œuvre de la bourgeoisie et peut-être de la finance, mais préparée par les philosophes et les savants, par la classe intellectuelle. N'est-ce pas le petit clergé qui rédigea la plupart des Cahiers ? C'étaient les « primaires » du temps... Nous revivons en raccourci le XVIIIe siècle ; il est dangereux de pousser à bout l'intelligence d'un pays.

L'esprit syndical agite aujourd'hui le nouveau prolétariat, et la C. G. T. peut sembler la seule organisation assez forte pour prendre la succession d'un Etat en faillite financière et morale. C'est pourquoi nous entendons tous les jours crier : Ralliez-vous à la C. G. T... Mais il faut voir, et la question est difficile.

Les uns, hypnotisés par le mirage révolutionnaire, préconisent l'adhésion à la C. G. T. comme une déclaration de guerre, et de guerre totale, à la société. Mais puisque la surexcitation populaire, selon l'avertissement courageux de Pierre Hamp, ne remplace pas la connaissance des techniques et que l'éducation du peuple en France n'est pas faite, pourquoi aller grossir les menaces d'un désordre infécond ? Et pourquoi compliquer encore la tâche déjà pénible des dirigeants cégétistes ? Les appels d'amitié aux intellectuels ne viennent point de la C. G. T., mais des révolutionnaires intégraux. La production avant tout ! déclarent les cégétistes ; ils ne disent pas : Révolution à la Bela Kun (1).

D'autres, avec raison, tiennent la C. G. T. pour l'Etat-Major unique des revendications professionnelles. Mais qu'ils réfléchissent à ceci : 1° La C. G. T., dans sa majorité, ne tient pas à vous, mes amis. Mettons qu'elle vous ouvre ses portes, ce sera à titre de parents très pauvres et même d'amis suspects. Entre nous, avouez que vous avez un passé douteux... Et puis, la C. G. T., qui est un organisme essentiellement ouvrier,

(1) Lénine lui-même semble aujourd'hui séparé des prophètes d'une utopique dictature du prolétariat ; esprit organisateur, il incline visiblement à l'idée d'une coopération démocratique.

se trouve accaparée, jusqu'à nouvel ordre, par les revendications ouvrières. 2° Vous n'êtes guère que des consommateurs ; et le grand patronat est bien capable d'embarquer, au moins pour un bon moment, les ouvriers affolés de gros salaires dans une dictature des producteurs industriels. M. Pinot ne serait-il pas sur le chemin de cette politique ingénieusement conservatrice ?

Je ne dis pas que la sagesse ne nous amènera pas un jour à la C. G. T. Je dis qu'elle nous en écarte pour l'instant, parce que, d'une part, la C. G. T. ayant rompu avec l'idéologie n'a que faire de notre collaboration, et parce que, d'autre part, les intellectuels se perdraient en entrant dans une assemblée de manuels autrement qu'en égaux. Or ce privilège d'égalité semble tout juste accordé aux fonctionnaires, qui, ralliés à la C. G. T., lui faciliteraient évidemment la prise de possession du pouvoir. Mais les intellectuels proprement dits en restent réduits à dire aux ouvriers comme aux plus gros profiteurs du siècle : « Bon appétit, messieurs ! » Commençons donc par nous organiser entre nous, gens de la classe moyenne cultivée : après, l'on verra... C'est le conseil que donnerait Dumoulin ou Marcel Laurent, précisément par sympathie pour nous, si l'on pouvait causer sincèrement entre quatre murs sans oreilles.

Reste-t-il donc des moyens de conjurer le péril immédiat, prolétaires intellectuels ?

Il en reste. La classe sacrifiée, la classe des professions cultivées va se trouver à même, si elle le veut, de sauver sa vie en sauvant celle du pays. Oui ou non, les intellectuels se sentent-ils intéressés à l'aventure ? Oui ou non, toute la classe moyenne sortira-t-elle de son individualisme périmé ?

Certes, c'est une question de pain quotidien. Mais, à prendre les choses d'un autre biais, pourquoi l'intelligence française, si longtemps en malentendu avec le travail, cordialement méprisée par le capital, n'assurerait-elle pas enfin l'avènement du mérite personnel ? Est-ce que la grandeur de la tâche ne l'excitera pas ?

Eh bien, il lui suffit, pour commencer, de combler dans la pensée de l'époque un oubli.

II

LA FONCTION SOCIALE DE L'INTELLIGENCE

L'intelligence découvre les lois de la nature et les lois de la société ; c'est elle aussi qui perfectionne l'outillage des travailleurs, elle qui dirige les entreprises, elle qui crée une autre société et une autre nature où la nature et la société se contemplent et se pensent. Vous le voyez, on nomme les divers aspects de l'intelligence, et par là même on exprime son utilité sociale... Oui, même l'aspect esthétique : puisque les lettres et les arts sont nourriciers des grandes idées morales, du droit vivant dans les mœurs,et d'une connaissance de l'homme sans laquelle on ne conçoit même plus de politique possible.

Sans les lettres et les arts, il y aurait lacune dans la vie individuelle, mais aussi dans la vie publique.

Expression vive des sentiments moraux,les lettres et les arts concourent à resserrer le lien social ; c'est sur des principes, sur une pensée, sur une éducation que reposent les institutions ; et la législation est tributaire de la pensée morale et philosophique. La religion écartée, qu'est-ce qui fera que dans un individu l'intérêt général l'emportera sur l'intérêt privé ? Uniquement l'amour ou même le simple sentiment du beau, qu'une éducation littéraire et artistique, qu'une culture philosophique a mis et entretenu en lui. Ennoblissement intérieur. La notion d'utilité générale, qui a aussi sa vertu,s'appuie sur ce sentiment-là, ne compterait pas sans lui. Ne s'agit-il pas, au fond, de nous désintéresser de nous-mêmes ? Ainsi l'inutile joue un rôle de haute utilité, crée l'harmonie intérieure qui fait trouver l'intérêt particulier dans l'intérêt de tous. Hors de là, il n'y a que le commandement de l'Eglise, ou le gendarme. Plus que tout autre régime, une démocratie doit le savoir.

C'est une opinion devenue commune que le fondement de la vie nationale, c'est la production. Pourquoi ne pas l'accorder ? Dans ce domaine, l'intelligence triomphe avec évidence. Mais l'évidence, il faut le dire, n'est que d'aujourd'hui ; car c'est ici que la pensée de l'époque avait fait un oubli.

Oubli des politiques et des économistes. Si la production constitue le fondement de la vie nationale, encore faut-il en faire l'analyse exacte. Nous n'entendons toujours parler que

du Travail et du Capital : comme si le travail n'était pas la répétition d'un acte initial ! comme si le capital suffisait à mettre le travail en train ! Or, l'auxiliaire obligé du capital, l'acte initial que reproduit le travail, n'est-ce pas l'Invention? Je dis l'Invention à tous les degrés, depuis la grande découverte jusqu'à la modification heureuse d'un contre-maître, en y comprenant même la vigilance de la direction technique. Si l'on réfléchit que l'Invention rend le travail possible et qu'elle peut aussi bien l'arrêter, si l'on se rend compte qu'il n'y a pas de valeur industrielle ou agricole qui ne soit à la merci d'une découverte, on devra convenir que là est la vraie source de la valeur, plus encore que dans le travail lui-même. Convenons au moins que les trois forces ont droit à figurer sur le même rang, comme créatrices de richesse.

Il est utile de remarquer, par parenthèse, que c'est généralement un problème de technique qui permet de résoudre un problème social. Par exemple, si des savants, des inventeurs, des ingénieurs n'avaient pas créé un outillage propre à une production plus facile et intensifiée, parlerions-nous aujourd'hui de la journée de huit heures? Et vous savez bien que si des perfectionnements d'outillage ne sont pas introduits assez vite dans notre industrie, la loi des huit heures causera des désastres.

Voilà donc l'élément négligé jusqu'ici dans l'analyse de la production. C'est ce que les uns nomment invention, les autres science et technique, d'autres encore talent et capacité. Disons, d'un terme général : *Intelligence*. Or, c'est cet élément-là qui se trouve menacé d'étouffement entre deux forces ennemies, lui qui ne se met pas en grève ni ne décrète de lock-out. La classe *la plus inventive*, donc la plus active créatrice de valeur et de richesse, est aussi la classe qui a la plus petite part, chaque jour réduite, des biens sociaux. Cette grande force en est encore à se faire reconnaître.

Et de ce point de vue, le « De quoi demain sera-t-il fait ? » est devenu plus pathétique que jamais. Car les deux grandes classes qui s'affrontent n'ont pas la qualité de valeur sociale qu'il faudrait.

Une folie agite le prolétariat. En ne voulant rien savoir des prix de revient, en réclamant l'égalisation des salaires (c'est-à-dire la fin des ouvriers spécialistes et l'abandon, dès lors

fatal, de certains métiers), les ouvriers mettront notre production dans l'impossibilité de tenir le coup de la concurrence étrangère, et bientôt beaucoup de nos usines dans la nécessité de fermer. Les dirigeants de la C. G. T. ne restent pas aveugles devant ces menaces ; ils redoutent de perdre pied dans le flux d'un prolétariat trop insouciant des lendemains économiques et que prétend entraîner une jeunesse sans expérience syndicale. Et, d'autre part, du côté bourgeois, l'argent français hésite trop souvent encore à coopérer avec l'industrie ; dans l'industrie même, trop de patrons timorés et sans imagination persistent dans la routine; ils ne devinent pas les ressources du régionalisme économique, non plus qu'ils ne comprennent l'urgence du « productionisme » spécialisé d'Artaud; leur mépris de la science est connu; ils traitent leurs chimistes en employés, les payent mal. Ont-ils jamais montré une conception d'ensemble de la production nationale? Les deux classes, trop préoccupées d'intérêts immédiats, de salaires et de bénéfices, pour se soucier (oui, même les producteurs patronaux !) du ressort de la production qui est le renouvellement technique, s'entendent finalement, au soir des plus ardentes luttes, sur le dos des consommateurs, aux dépens de l'avenir du pays.

Est-ce qu'une situation si tragique ne fait pas sentir, sur le point sensible de l'intelligence technique, l'éminente fonction sociale de l'intelligence?

Ce sont évidemment les techniciens qui portent en eux le progrès de la production. De même que les militaires ignorèrent longtemps la valeur de l'outillage que la guerre avait mis dans leurs mains, et que la plupart des progrès dans l'emploi des engins sont venus des officiers de réserve sortis de l'Ecole des Mines et de l'Ecole des Arts et Métiers, notre production de paix, prise entre la concurrence étrangère et la pression ouvrière, ne s'en tirera que par l'amélioration rapide de l'outillage, seul moyen de réaliser le programme fameux : le plus fort rendement dans le moindre temps pour le plus haut salaire. C'est pourquoi les techniciens peuvent décider de notre avenir économique. L'activité féconde, le travail positif ne sont pas l'apanage des seuls travailleurs manuels, et il y a un capital plus essentiel que le capital-argent à la civilisation. Les techniciens forment les cadres de l'armée

économique. A ce titre, quelles perspectives ils découvrent !

Qui sait, en effet, si le jour ne viendra pas où les conséquences extrêmes de la guerre joueront leur dernier mauvais tour au capitalisme? Alors les techniciens seraient en mesure (je les suppose organisés) d'épargner à la France les longues erreurs des Russes et d'écarter les risques les plus tragiques. De toute façon, des métamorphoses sociales se produiront : quelles qu'elles soient, l'état qui en résultera ne durera qu'autant que la vie économique aura été organisée dans ses fondements par les techniciens de l'industrie, du commerce, de l'administration. Sans eux, c'est le chaos et la débâcle. Avec eux, c'est le succès ou le minimum de dégâts : surtout s'ils obtiennent la sympathie agissante de tous les techniciens, intellectuels, de tous ceux qui ont des moyens d'invention, de documentation, de persuasion. Bref, les techniciens unis à ceux des producteurs intellectuels qu'anime l'esprit de progrès, sont en mesure, non seulement de sauvegarder la production, mais aussi de fournir les assises de l'ordre à toutes les tentatives sociales.

III

VERS UNE FÉDÉRATION GÉNÉRALE DE L'INTELLIGENCE

Tels sont les desseins autour desquels il importerait de réaliser la fédération pour laquelle des essais sérieux sont tentés.

Que tous les intellectuels, de toutes les catégories de la classe moyenne cultivée, de culture technique comme de culture générale, se disent : — « Syndiquons-nous, et soyons nombreux dans nos syndicats pour être forts; puis nous nous fédérerons : écrivains, artistes, professeurs, médecins, avocats, fonctionnaires, techniciens, nous fédérerons toutes les forces de l'intelligence qui auront retrouvé leur utilité sociale. » D'importantes fédérations partielles se constituent d'ailleurs cette année : la « Fédération des Arts, Lettres et Sciences » est en formation; une fédération de professeurs, des fédérations de médecins existent déjà; et tous les fonctionnaires ne trouveront pas leur place à la C. G. T..... Est-il fou d'entrevoir, dans un avenir harmonieux, la Fédération générale des travailleurs de l'esprit ?

Ici, l'attention ne saurait être trop attirée sur l'importance

capitale de la présence des techniciens au seuil même de ce beau rêve. Une telle fédération n'est possible aujourd'hui que parce que les techniciens se sont groupés en « Union Syndicale ».

Le syndicalisme technique. — Un jour, des contremaîtres et des chefs de service, des comptables et des administrateurs, et aussi des directeurs (salariés) d'industrie ou d'exploitation agricole, des architectes, des inventeurs se sont dit : « Nous avons des intérêts communs, qui ne se confondent pas plus avec ceux des ouvriers qu'avec ceux des patrons. Syndiquons-nous, mais restons autonomes. »

L' « Union syndicale des techniciens de l'Industrie, du Commerce et de l'Agriculture » était fondée. La « Fédération nationale des techniciens français » se constituait à peu près dans le même temps. Les deux organisations fusionneront certainement. Elles groupent des intérêts très déterminés, jusqu'ici sacrifiés dans la hausse générale des salaires et des bénéfices : les intérêts du travail intellectuel, du savoir technique, de l'expérience économique...

La C. G. T. n'accepte pas, en effet, les techniciens détenant une part de l'autorité patronale, comme c'est le cas pour les chefs de fabrication ou de services et les directeurs ; d'autre part, les syndicats patronaux rassemblant les représentants du capital ne peuvent logiquement réunir employeurs et employés ; ils sont, en outre, trop souvent rebelles à l'évolution sociale et aux transformations économiques pour répondre aux désirs de progrès des techniciens.

L'U. S. T. I. C. A. et la F. N. T. F. tendent à réunir la partie intellectuelle de la production, qui, ne pouvant se fondre dans les groupements ouvriers, constitue, en fait, un tiers état, qui, associé au travail, met en œuvre le capital. Cet élément technique, *sans lequel la société moderne ne peut fonctionner*, groupé en syndicats professionnels, pourra enfin défendre ses intérêts corporatifs.

Le moyen de tout sauver. — Ajoutons qu'un tel élément se trouve à même de jouer par surcroît un grand rôle d'influence. Les techniciens le savent, ils l'ont déclaré publiquement. En deux résolutions votées à l'unanimité de ses membres

l'U. S. T. I. C. A. a appelé l'attention des pouvoirs publics sur la nécessité de procéder d'urgence, d'accord avec les travailleurs, *aux réorganisations d'ensemble* réclamées par la situation. A cet effet, elle demande tout d'abord la constitution rapide du « Conseil National Economique » où les techniciens seraient représentés comme les ouvriers et comme les patrons, puisqu'ils constituent les cadres de la production. Pour sa part, elle étudie dès maintenant les problèmes urgents : outillage national, technique de l'organisation économique, échanges et crédit, services en commun, formes nouvelles de la propriété, assurance sociale, hygiène, éducation physique, intellectuelle, sociale, professionnelle... et fait d'ailleurs appel aux syndicats et groupements compétents pour l'aider à trouver des solutions techniquement réalisables.

Très lucides, les techniciens syndiqués se voient à mi-chemin du capitalisme et de la C. G. T. La C. G. T. n'aura pas leur adhésion. Mais naturellement ils veulent être, de plus en plus, les collaborateurs des ouvriers, se tenir prêts à répondre à leur appel, les aider à obtenir leur part aux affaires. Ils ont un rôle social magnifique à jouer, s'ils le veulent, et certes ils le voudront. Du reste, ils savent bien que les grands mouvements de masse, lents ou brusques, sont inéluctables ; ils ne resteraient pas en marge. Ils ont dit à quelqu'un qui les interrogeait : — « Nous n'avons pas entrepris notre œuvre sans avoir au préalable consulté le bureau central de la C. G. T. »

En liaison sympathique — et, sur certains points, en alliance d'intérêts avec la C. G. T., — les techniciens organisés sont admirablement placés pour aider la classe cultivée à remplir sa fonction historique d'émancipatrice pacifique.

Si les techniciens ont du cœur au ventre, quelle espérance !

Non seulement ils ont donné un exemple, mais l'intelligence trouve en eux l'appui d'une grande force actuelle, une force incorporée à la puissance de la production industrielle. Car, sachez bien que les techniciens peuvent faire grève. Les techniciens de la métallurgie piémontaise (ingénieurs, dessinateurs, chefs de fabrication) ont fait grève cette année pour obtenir des améliorations de salaire et la nomination de leurs délégués : du coup, les industriels se sont crus acculés au *lock-out*, et vingt-cinq mille ouvriers, que le conflit n'intéressait pas directement, se sont trouvés en chômage... Eh bien,

imaginez que les fonctionnaires, que les professeurs également fassent bloc avec les techniciens : quelle puissance !

Or, toutes les professions libérales peuvent se dire : « Nous sommes dans le prolongement de la technique. » Et les intellectuels : « Nous sommes les techniciens de la pensée. »

Camarades que la C. G. T. attire sans avoir de quoi vous satisfaire, auriez-vous répugnance à vous rallier aux techniciens ? Vous, professeurs, vous, fonctionnaires et spécialistes non manuels, vous, artistes et littérateurs, ne parlez-vous pas le même langage qu'eux ? N'êtes-vous pas sacrifiés pareillement par le capitalisme? N'êtes-vous pas faits, eux et vous, pour vous entendre? Il est vraisemblable, n'est-ce pas, qu'ils ne refuseront pas votre concours, l'aide de votre culture et de vos personnalités. Vous êtes des bourgeois déçus, mais aussi des travailleurs exploités. N'appartenez-vous pas en frères, les techniciens et vous, à ce qu'on voudrait appeler la classe de l'intelligence appliquée?

D'autant plus que le nouveau syndicalisme, de par sa composition, s'intéressera beaucoup plus que l'autre à tout ce qui dépasse sa classe. Toute classe est égoïste. La générosité de la classe ouvrière est luxe de jeunesse. Un poète a dit :

Les dieux sont bons parfois, mon fils, quand ils sont jeunes...

Mais songez à la synthèse nationale rêvée par la C. G. T. vainement, si la C. G. T. se trouve débordée. Songez encore à toutes les questions qui dépendent de la question de l'Etat et que la classe ouvrière néglige pour d'autres plus proches d'elle. Et songez même à la culture que des bouleversements mettraient en péril. Or, les techniciens ont avec la culture une communication professionnelle, aussi utile pour l'orientation sociale que pour le progrès économique.

La classe moyenne cultivée, groupée avec les techniciens organisés syndicalement, aurait en vérité l'avenir dans ses mains.

Elle n'a qu'à vouloir.

Elle n'a qu'à exprimer sa volonté en syndicalisme.

IV

POUR FORMER UN ESPRIT PUBLIC

Nous avons lu, cet été, d'utopiques manifestes d'intellectuels, qui, sous le prétexte de restaurer l'intelligence dans ses droits,

habillent d'emphase les vaines abstractions du dogmatisme réactionnaire aussi bien que de l'exaltation révolutionnaire. Comme il serait plus opportun d'apporter à l'intelligence un secours efficace tiré des plus certaines réalités de ce temps !

Autrement dit, un esprit public est à constituer.

Il est bien clair que la science la plus désintéressée est indispensable à l'industrie et qu'en négligeant le sort des savants, les industriels tarissent lentement la source des utilisations dont ils vivent, travaillent donc pour le malheur de leurs enfants. Comment assurer l'union des uns et des autres, l'entente de la pratique avec la théorie? Tâche difficile. Commençons toujours par en publier la nécessité.

Mais il faut aussi que les lettres et les arts, la pensée, vivent en communion avec l'âme sociale de l'époque. Il n'y aura pas d'esprit public tant que des cloisons étanches sépareront les lettres des sciences, les sciences de l'industrie, les lettres, les sciences et les arts de la société agissante et productive qui déborde évidemment les cadres bourgeois, embrasse une foule d'hommes nouveaux et se mêle aux masses. Il n'y aura pas d'esprit public tant qu'un même courant d'idées et de sentiments généraux, tant qu'une même volonté d'amélioration intime ainsi que collective ne traversera pas les lettres, les arts, la société, ne viendra pas régénérer l'éducation nationale.

Il ne s'agit point d'étouffer l'art pur au profit d'un art social. Une certaine littérature destinée au seul plaisir de l'esprit fera toujours notre volupté : n'y aura-t-il pas toujours du loisir, du rêve et de la contemplation dans le monde? Même cette littérature-là d'ailleurs a son utilité sociale, car il convient d'intéresser les femmes à l'art : il faut donc leur donner de jolies choses pour qu'elles en donnent de bonnes et de solides. Et l'on peut voir en imagination les plus hautes des belles-lettres prier les femmes d'intercéder pour elles auprès des nouveaux seigneurs féodaux. Mais un tel art ne peut subsister seul. Trop délicat, surtout en ce temps-ci, il s'atrophie ou s'efface et se fait mépriser, si un autre art, celui qui est une puissance sociale plus qu'un prétexte à récréation, l'art de Bossuet, de Rousseau, de Hugo, n'a pas conquis le pavois.

Que d'ailleurs le poète, l'écrivain, l'artiste, prennent garde à la santé de leurs muses.

Aujourd'hui, leur malheur est d'œuvrer pour des coteries, des cénacles, de petits publics dispersés, et, si l'on met les choses au mieux, de pratiquer un art d'individualités solitaires. Or, une plante dépérit qui par sa racine ne tire plus de sève de la terre. Des personnages vrais ne vivent dans une œuvre, un style ne marche avec un rythme immortel, que si l'auteur a imaginé des sentiments et des pensées tirées de lui-même et non pas trouvés dans l'histoire ou la chronique des faits divers. Alors qu'arrivera-t-il, si l'auteur reste étranger à la *vie concrète* de son temps qui donne une nouveauté originale à des sentiments éternels? Il fera des pastiches, des exercices de rhétorique, ou bien il ne rendra que l'extérieur des hommes et l'écorce des choses ; il perdra toutes chances d'intéresser une société active, occupée, affamée de réalités.

Il importe à l'art lui-même comme à la société qu'une partie des lettres et des arts exprime la nouveauté originale de l'époque, son activité propre, son âme nouvelle. En critique littéraire, j'approuve l'anti-romantisme, s'il s'agit de défendre une qualité d'art qui tient à la qualité humaine de l'individu créateur. Il n'en est pas moins certain qu'un Hugo, un Vigny, une Sand, ont eu le mérite de répondre à un appel pathétique de la société en métamorphose. Combien est-ce plus vrai encore de Stendhal et de Balzac qui sont, en dépit des manuels, nos grands classiques du XIX^e^ siècle, ainsi qu'à l'étranger les romanciers russes !

Ainsi compris, l'art, en accord avec une pensée, serait prêt pour la tâche urgente.

Quelle tâche ?

Moraliser l'industrie.

Entendons par industrie toute entreprise qui met en œuvre des bras, de la technique et des capitaux, qu'il s'agisse de houille blanche ou d'agriculture modernisée. Il faut bien se rendre compte que l'industrie cherche le gain le plus facile, qu'elle met son idéal en elle-même et que, par une sorte d'égoïsme sacré, sans lequel elle perdrait peut-être son élan, l'industrie livrée à elle seule ne craindrait pas d'user sans prévoyance les disponibilités des hommes et des choses, n'hésiterait point à tarir ses sources de vie : la science ou le sang des travailleurs. Pour vérifier ces abstractions, regardez autour de vous : les exceptions confirment la règle....Moraliser

l'industrie, ce serait lui donner une manière d'être dans la société, l'accorder avec les principes de la vie morale, la rendre consciente de sa destination humaine.

C'est une erreur ridicule de protester en sentimentaux romantiques contre la puissance industrielle : résout-on un problème en commençant par rejeter une de ses données ? Le problème, c'est de maintenir dans la société moderne démocratique où l'industrie crée la richesse, où l'industrie introduit ses mœurs, où l'industrie donne l'exemple, de maintenir, dis-je, la notion de désintéressement.

Qui osera prétendre qu'un âge de grande production n'a pas besoin de travail intellectuel différencié, de culture, d'influence esthétique ? Il n'a pas, sauf dans les âmes croyantes, d'autres inspiratrices de désintéressement. Or, dites-moi, quelle civilisation embrassée dans sa totalité, dans ses sources de vie et d'inspiration comme dans ses assises matérielles, ne laisse pas apparaître à l'analyse cette importante notion de désintéressement ? L'industriel, le brasseur d'affaires s'enrichissent avec les conséquences de découvertes faites par des savants très désintéressés, dédaigneux de l'utile. Ne pas se soucier d'entretenir ce feu sacré d'une passion qui se suffit à elle-même, mais à laquelle il faut tout de même un logis, des vivres, des laboratoires, c'est faire un grand feu de joie et chanter en dansant autour : « Après nous le déluge ! » Or, la libre recherche scientifique suppose une organisation du travail intellectuel et un enseignement où la logique des choses fait figurer des philosophes, des psychologues, des mainteneurs de culture. Au reste, une société accaparée par l'exploitation, vautrée dans la satisfaction immédiate, ne produirait plus de héros capables de sacrifier leur jeunesse à l'étude, c'est-à-dire à une peine sans rémunération. Oui, le gagneur d'argent lui-même est intéressé à la persistance du *désintéressement* dans la société, puisqu'il a besoin de la science, et que la science a besoin de la culture. Mais s'il faut aux profiteurs industriels un motif plus direct de porter intérêt à l'intelligence, avertissons-les que les intellectuels abandonnés par l'aristocratie des producteurs tournant à la brutale ploutocratie glisseraient au bolchévisme fatalement. Qu'ils y prennent garde ! Qu'ils n'oublient pas que la haute culture jouit d'un pouvoir d'influence moralisatrice, qu'il vaut mieux avoir pour soi que contre soi. Ils ont à décider

s'ils veulent trouver constamment devant eux des Tolstoï, puis des Trotsky et des Bela Kun.

Ce sont les lettres, les arts, la pensée, la culture, qui moralisent la société. Répétons-le, ils entretiennent une influence moralisatrice ; ils expriment ou recherchent la destination humaine. En action et réaction avec l'âme sociale, avec les élites agissantes (populaires et techniques), ils obligeraient les industriels à compter avec les contre-coups. Par l'intermédiaire des femmes aussi, ils peuvent agir, car la plupart des industriels ont des femmes qui s'ennuient ; il faut, pour cette raison, donner pleine confiance au féminisme intelligent. Enfin ils ont leur force de persuasion, ils remuent en chacun l'humanité. En sorte que l'intelligence, si elle conclut l'entente de la culture générale et de l'esthétique avec la culture technique, en doit arriver à jouer son rôle le plus haut, c'est-à-dire à prendre conscience des volontés et besoins de l'époque, pour conduire l'activité de notre démocratie dans le sens des destinées.

Il faut donc souhaiter tout d'abord, dans l'espoir que se constitue un esprit public, la réussite d'une fédération des intellectuels, forte de ses techniciens : parce qu'il importe que la classe intellectuelle s'installe et tienne sa place dans la société.

Il faut ensuite rappeler à l'intelligence sa mission. Elle ne méritera ses droits qu'en remplissant ses devoirs. Ou plutôt, elle n'a à réclamer que le droit d'être mise en situation de les remplir.

Je crois, en conséquence, que le premier succès serait de créer un état d'esprit dans une minorité agissante.

Créons-le.

V

FONDONS LE NOUVEAU SAINT-SIMONISME

Ces réflexions nous accordent à la pensée d'un grand philosophe français, Gabriel Tard ; notre analyse de la production, qui est une analyse de bon sens, se trouve confirmée par avance dans sa *Psychologie économique*. Car, distinguant entre le « capital cotylédon » (outillage matériel) et le « capital-embryon » (ensemble des idées inventives), Gabriel Tarde accorde l'importance la plus grande au moins apparent des deux, au « capital embryon », au capital intellectuel.

Mais surtout, de notre point de vue, quel prodige que l'actualité de Saint-Simon et des Saint-Simoniens !

Les hommes de ma génération peuvent en toute sincérité saluer comme leurs maîtres, sans d'ailleurs fermer les yeux sur les lacunes de l'un ni sur les folies des autres, Saint-Simon et les Saint-Simoniens : ce Saint-Simon, qui estimait qu'une personne adonnée aux sciences, aux arts, à l'industrie, travaille d'une manière aussi positive que le manœuvre bêchant la terre ; ce Saint-Simon, qui demandait que le Roi connût par une enquête des savants et des artistes les dispositions politiques les plus utiles et les plus agréables aux Français producteurs, et qu'il consultât, par ses ministres de l'Intérieur et des Finances, les Chambres de commerce et le Conseil des manufactures ; ce Saint-Simon, qui rangeait dans le parti antinational les réactionnaires en politique, « les propriétaires d'immeubles vivant noblement, c'est-à-dire à ne rien faire », les soutiens de l'ordre (juges et militaires), quand ils protègent l'arbitraire, et dans le parti national, au contraire, les Français producteurs : banquiers, physiciens, chimistes, mathématiciens, artistes, et écrivains, ingénieurs, architectes, médecins, négociants, artisans, cultivateurs ; ce Saint-Simon, qui demandait un Parlement où fussent représentés les Arts, les Sciences, le Travail, et qui a lancé l'idée de la participation aux bénéfices ; ces Saint-Simoniens, d'autre part, qui voulaient arracher le pouvoir, les pouvoirs sociaux, non seulement à la naissance et à l'hérédité, mais aussi à la richesse ; ces Saint-Simoniens auxquels on revient dans l'actuelle nécessité de produire pour éviter une catastrophe mondiale ; ces Saint-Simoniens, qui ont fondé le Crédit mobilier, multiplié les Banques, réalisé une politique de grands travaux publics, fait les chemins de fer français, préparé le canal de Suez, réclamé le crédit pour le pauvre et posé le principe des banques populaires, qui même ont entrevu sur un plan de *réalisations positives* la Société des Nations ; ces Saint-Simoniens, enfin, qui ont écrit dans leur journal *Le Producteur* : « ... Les Beaux-Arts sont aujourd'hui en dehors des masses, parce qu'ils ne sont plus liés avec elles par des idées communes. *Le Producteur* rappellera les artistes à leur noble mission ; sa critique littéraire aura toujours pour but de montrer l'inutilité de leurs efforts, lorsqu'ils cherchent à faire vibrer dans le cœur de

l'homme des cordes que le temps a brisées; c'est dans une source philosophique nouvelle qu'ils doivent retremper leur génie: puisant alors leur poétique enthousiasme dans l'avenir brillant de l'humanité, ils le révéleront à une génération active, qui, fatiguée d'un passé vieilli, leur demande des espérances et non des regrets. »

Naturellement, il y a eu le mysticisme fou d'Enfantin ; et d'ailleurs une contradiction mortelle est au cœur du saint-simonisme. Ces réformateurs, partis pour assurer le progrès en le libérant de toutes les entraves sociales, en arrivaient à forger une religion si fortement hiérarchisée et un dogme si rigoureux que toute liberté en eût été étouffée. La religion saint-simonienne a fait un tort bien fâcheux au saint-simonisme.

Mais de vastes et puissantes parties en doivent être sauvées. Au fait, ne revivent-elles pas dans les faits et les besoins de nos jours? Il n'y a qu'à les imposer à l'attention des contemporains.

Le saint-simonisme, il faut le dire, a tenu les deux bouts de la chaîne : 1° Nécessité de la production et puissance de l'industrie ; 2° Sauvegarde des lettres et des arts, de la science, de la spiritualité.

On a voulu, Stendhal et Benjamin Constant les premiers ont prétendu faire passer Saint-Simon et les Saint-Simoniens pour thuriféraires plus ou moins intéressés des industriels. Quelle erreur ! Saint-Simon et son école ont bien vu ce que devient l'industrie abandonnée à elle-même, et c'est pourquoi ils ont cherché à apaiser sa dureté dans une harmonie sociale. L'industriel, dit l'*exposition* de la doctrine, se soucie peu des intérêts de la société. Sa famille, ses instruments de travail et la fortune personnelle qu'il s'efforce d'atteindre : voilà son humanité, son univers et son Dieu. Dans ceux qui suivent la même carrière il ne voit que des ennemis ; il les attend, il les épie, et c'est à les ruiner qu'il fait consister son bonheur et sa gloire. — « L'industrie tient la science en servage », remarque Enfantin. Armand Carrel répond à Stendhal : « Nous avons excité la classe des banquiers à mériter parmi les travailleurs l'importance morale que lui donne l'activité matérielle de son rôle. » Un Saint-Simonien du *Producteur*, Garnier, précise ainsi : « Nous avons besoin de l'enseignement

des philosophes pour moraliser l'Industrie, pour donner aux industriels conscience de leur mission, fierté de leur rôle : qu'ils sont faits pour servir l'humanité, non pour l'opprimer. »

Les Saint-Simoniens se sont toujours préoccupés de mettre en valeur la *place de premier rang* des intellectuels dans la société ; ils ont dit et redit qu'il existe une commune mesure d'utilité sociale entre le banquier, l'industriel, le commerçant et le paysan, l'artiste ; que les savants et les artistes travaillent pour toute la société et notamment pour les industriels. Les Saint-Simoniens ont vu l'art, la pensée, la science éclairer, par inspiration ou intuition, la marche de l'humanité, la hâter. Ces places respectives des valeurs dans la société, surtout cette nouveauté apportée par l'intuition des artistes et des intellectuels et s'insérant dans l'ordre social par le biais de l'industrie, c'est une grande idée, une idée dont la grandeur apparaît toute de nos jours.

Saint-Simon avait fait appel aux industriels pour sauver la science menacée, parce que, disait-il, l'existence matérielle des savants n'est pas assurée, qu'ils n'ont plus rien à attendre de personne et qu'ils travaillent isolés, s'ignorant d'un pays à l'autre, et même dans chaque nation. Aussi réclamait-il un corps scientifique plus sérieusement, plus professionnellement constitué que nos Académies, en même temps qu'une dotation publique pour assurer d'indispensables conditions de vie aux savants. Un soutien mutuel des savants et des industriels, avec intervention de l'Etat, s'imposait à la pensée de Saint-Simon.

On trouve dans le *Producteur* le plan d'une « Association commanditaire de l'Industrie » qui, formant son capital par le concours de banquiers des grandes nations, assistés de capacités scientifiques et industrielles, eût commandité les entreprises de progrès industriel, mis la valeur personnelle en rapport avec les capitaux, découvert et aidé les inventeurs pauvres. Comme les Saint-Simoniens avaient pressenti le pouvoir productif, moralisateur aussi, du crédit ! L'avenir a vérifié leur théorie de la banque d'Escompte dévouée à l'industrie. On voudrait que cet esprit saint-simonien d'entente entre la capacité et l'argent pénétrât aujourd'hui nos banques nationales.

Enfantin s'indignait de la situation faite aux intellectuels par la société moderne. « Un instituteur primaire, écrivait-il, touche moins qu'un graisseur de roues de wagon et de locomotive. » Les savants lui paraissaient asservis par l'industrie, les artistes et les écrivains réduits à un rôle de récréation... Enfantin a écrit, peu de temps avant de mourir : « Il y a plus de mille jeunes gens par an, entrant dans les grandes écoles de droit, de médecine, de pharmacie, polytechnique, normale, qui auraient besoin d'avoir six mille francs d'assurés avant de gagner un sou » ; et de là naquit l'émouvant projet du *Crédit intellectuel*. Il s'agissait de sauver des capacités, des avenirs intellectuels. Puisqu'il existe une Bourse pour le commerce et l'industrie, pourquoi pas pour l'esprit? Le projet tomba, encore qu'Arlès en eût repris l'idée quelques années plus tard, en 1866, disant : « La banque de crédit intellectuel devrait être conçue, non comme une fondation charitable et philanthropique, mais comme un vaste établissement d'utilité publique, pouvant et devant donner des bénéfices...» Qu'en pensent nos banquiers de 1919?

Les Saint-Simoniens étaient si préoccupés de l'éducation générale, qui, disaient-ils, fait l'homme et qui, disaient-ils encore, a pour objet d'approprier chaque génération à sa destination sociale, qu'ils songèrent à fonder, à peu près en même temps que le *Crédit intellectuel*, un *Institut de progrès social*, avec bibliothèque, musée, salles de concert et de spectacle, de lectures publiques, d'expositions. Duveyrier fit un exposé du projet à l'Association polytechnique, les 9 et 16 juillet 1865; il envisageait, en outre, la formation d'un comité chargé d'étudier toutes les entreprises d'éducation, tous les essais de culture morale et intellectuelle. En ce qui concerne le rôle primordial des artistes et des écrivains dans une éducation aussi amplement comprise, les Saint-Simoniens sont allés jusqu'à une systématisation utilitaire qui était évidemment périlleuse et d'ailleurs utopique. Nous eussions cependant beaucoup gagné, et le pays avec nous, à ce qu'ils se fissent écouter, lorsqu'ils dénoncèrent le divorce des beaux-arts avec la société active et avec le peuple et lorsqu'ils firent appel aux ntellectuels, aux poètes, aux musiciens (cet appel pathétique retentit tout le long de leur œuvre) pour exprimer les grandes idées du temps, pour organiser des fêtes nationales, pour

faire battre le cœur de l'homme en appelant résolument son regard vers l'avenir. Sainte-Beuve, qui avait accepté d'écrire une introduction pour l'*Encyclopédie* rêvée par Enfantin, rédigea dans ce dessein quelques notes que l'on retrouve à la fin de son *Proudhon :* le maître y trahit son souci de rechercher les indices d'une littérature future originale, dégagée de la tradition catholique, instigatrice du progrès social, capable d'empoigner les foules...

Le triomphe de l'idée syndicaliste nous permet de reprendre les thèses saint-simoniennes, je ne dis même pas sans danger, mais avec un élan nouveau de confiance.

L'idée syndicaliste, l'idée *d'affranchissement* par l'organisation : voilà ce que nous ajoutons au tableau de l'harmonie sociale qu'ont tracé le Père et ses fils : ou plutôt, nous substituons à l'ordre imposé et tout fait de cette harmonie une spontanéité en vue d'un ordre qui ne sera jamais réalisé, mais auquel il faut tendre. Est-ce qu'un projet comme celui du crédit intellectuel ne peut pas être exécuté syndicalement ? Là où les Saint-Simoniens espéraient l'action de l'Etat et l'initiative des industriels, est-ce que nous n'entrevoyons pas la décision de nos fédérations ? Celle des Arts, Lettres et Sciences aurait de quoi faire de beaux rêves, je vous le dis, d'autant plus que les circonstances, notre âge de ploutocratie point du tout athénienne, l'égoïsme et la sottise de l'argent français, l'industrie des politiciens, l'ignorance des masses, tout cela met en nous, doit mettre en nous, intellectuels, l'esprit révolutionnaire, la volonté de libérer l'âme. On demande : Mais le grand sentiment que le Saint-Simonisme nomme Amour et dont il faisait le drapeau de son œuvre ? — Eh bien, ce sentiment nécessaire, le voici : il vit dans notre immense mouvement de revendications.

VI

LES COMPAGNONS DE L'INTELLIGENCE

Il faut résumer et conclure.

Pour sauver du désastre la classe cultivée, l'intelligence et même la vie économique du pays ; pour moraliser notre âge de production et réunir les premiers éléments d'un esprit public dans la France contemporaine ; pour rendre la conscience de leur mission aux intellectuels ; pour commencer, avec une

énergique minorité, de forger l'indispensable instrument de la révolution pacifique, faisons appel aux hommes raisonnables et de bonne volonté parmi les écrivains, les artistes, les producteurs industriels et les techniciens de toutes sortes, pour fonder ensemble les « Compagnons de l'intelligence ».

Que seraient ces compagnons ?

Des représentants de toutes les catégories de la classe cultivée, réunis pour donner tout d'abord un exemple vivant de l'harmonie rêvée, et puis pour répandre la doctrine (ce nouveau Saint-Simonisme accordé aux réalités syndicales d'aujourd'hui) : à Paris, et ensuite dans les capitales provinciales, au contact des réalités régionales. A Paris, des professeurs de science appliquée s'entendraient avec quelques industriels; des universitaires de lettres se joindraient à eux, avec des techniciens, avec des médecins, avec des artistes et des écrivains pour constituer le premier noyau. Les groupements régionaux et locaux se formeraient autour des professeurs ici, des techniciens ailleurs, ou des industriels.

De tels groupements seraient utiles, de quelque façon que les choses doivent tourner. Que le régime subsiste ou que la C. G. T. s'empare du pouvoir, la production imposera toujours ses nécessités, les idées exposées ici resteront de salut public, et contre le bolchévisme improbable elles aideraient la C. G. T. à dresser la suprême barrière.

Les comités de la capitale se prêteraient à des causeries, à des conférences, à des études en commun ; ils seraient des milieux de mise en contact et de compréhension mutuelle. Et ce que les intellectuels, les industriels, les techniciens réunis là auraient compris, *ils s'efforceraient de le faire comprendre dans leurs fédérations respectives.*

A Paris, un bureau de renseignements est en outre à prévoir, puisqu'il y aurait à chercher des avantages matériels, — un bureau de renseignements qui aiderait notamment à l'utilisation de certaines catégories d'intellectuels dans l'industrie, pour permettre de vivre aux moins fortunés.

La création d'un office de documentation générale pour la France et pour l'étranger serait à envisager par la suite : ne serait-ce que pour le dépouillement méthodique de la presse et des publications techniques du monde civilisé.

Enfin, le moment venu, les capitaux réunis, un Institut

serait créé pour initier aux questions financières et économiques, aux grandes directions scientifiques, un public qui en est resté aux manuels de son enfance et qui est chaque jour la victime des journaux.

Par quels moyens réaliser ce programme ?
Quels concours voudront y aider ?

HENRI CLOUARD.

L'ÉDUCATION DES OFFICIERS

—

Les merveilleuses qualités du soldat français ont été si souvent célébrées au cours de cette guerre, le récit élogieux de ses splendides exploits a tellement préoccupé les journalistes, que les termes sont épuisés et que les auteurs sont à bout de souffle. Pendant plus de quatre ans, le Poilu fut le Dieu du jour, et à juste titre on lui prodigua compliments et flatteries, cantiques et encens. Depuis quelques mois, d'autres préoccupations se sont imposées à nous. Nous avons découvert de nouveaux dieux et il en est qui se proposent d'eux-mêmes à notre admiration. Nous assistons également à l'apparition tardive et parfois bruyante des ersatz de l'héroïsme. Le soldat s'en amuse beaucoup, et trouve peut-être qu'on exagère quelque peu en célébrant le courage des jolies femmes qui ont pu se passer de petits fours et l'héroïsme des mobilisés des usines de guerre qui ont presque pu se passer de grèves. Toujours sensible aux compliments, il se plaît à remarquer que parfois on pense encore à lui. Aussi ce fut pour nous un très grand plaisir d'entendre un député déclarer aux applaudissements de toute la Chambre : « Ceux qui ont vécu ces heures inoubliables, et qui resteront dans l'histoire du monde comme les plus dramatiques, puisqu'il s'agissait du sort de l'humanité, ne peuvent pas oublier ce qu'a été, à ce moment, le soldat français. Toutes les conceptions stratégiques n'auraient servi de rien sans son admirable courage. C'est le soldat français, messieurs, qui a sauvé le monde. »

Il y a longtemps, en effet, que tous les grands capitaines

ont déclaré, sous diverses formes, l'importance primordiale du moral de la troupe. Napoléon estimait que, dans une bataille, il faut compter pour un quart l'habileté du chef, et pour trois quarts la valeur de la troupe. Un de nos derniers règlements disait que, quelle que soit l'habileté des dispositions prises, c'est la valeur des troupes, qui, en définitive, décide de la victoire. Aujourd'hui, cette phrase est plus vraie que jamais. Le chef n'intervient que dans la préparation de la bataille, préparation stratégique, tactique, matérielle et morale. L'affaire déclanchée, son action ne peut guère se manifester qu'en l'alimentant en hommes, munitions et matériel. La troupe seule décide du succès; c'est de sa valeur que dépend la victoire. Et par troupe, il faut entendre le soldat et ses chefs, l'homme de troupe et les officiers.

On a célébré le triomphe du soldat de France; pas encore assez et pas toujours comme il le fallait, à mon gré. Jamais on ne dira assez bien, assez souvent, ni assez fortement à nos fils, à la jeunesse de nos écoles, aux générations de la plus grande France tout le courage et l'esprit de sacrifice du soldat français; jamais on ne fera assez nettement comprendre aux neutres qui sollicitent notre bienveillance et même à ceux de nos alliés qui sont venus combattre à nos côtés quand un million des nôtres étaient tombés, toute la ténacité, l'endurance et les sublimes vertus de l'armée française.

En disant toute notre admiration et toute notre reconnaissance à notre magnifique soldat, gardons-nous bien d'oublier l'officier de France.

Ne commettons pas la criminelle erreur de séparer, aujourd'hui, dans notre pensée ceux qui ont été si étroitement unis sur le champ de bataille, et évitons toute phrase et toute expression dont l'interprétation pourrait laisser place à un malentendu. Un livre de guerre à gros succès a négligé de prononcer même le mot d'officier. Les hommes évoluent seuls au gré de la fantaisie de l'auteur. L'escouade est isolée et on cherche en vain le chef de section dont elle dépend, le capitaine qui commande la compagnie à laquelle elle appartient. L'officier est absent. Il manque une direction à cette escouade. Nous ne pouvons pas croire que l'auteur a voulu insinuer que les officiers vivent complètement en dehors de leurs hommes et que, même au feu, on ne les aperçoit pas. Ce serait d'un

réalisme qui ne correspondrait en rien à la réalité, et quarante mille tombes d'officiers sont là pour protester. C'est précisément parce que l'officier français vivait près de ses hommes, leur causait, recevait leurs confidences, connaissait leur âme, qu'il a obtenu d'eux tout ce qu'il leur a demandé.

Pour faire rendre à notre soldat, si heureusement doué, toutes les qualités de la race, pour obtenir de lui l'extraordinaire abnégation dont il a fait preuve, pour lui faire comprendre la nécessité de vaincre et de persévérer jusqu'à la victoire complète, il fallait, à chaque instant, près de lui, un homme qui le comprît et qui l'aimât, un homme épris de son métier et animé de la passion patriotique, véritable apôtre du devoir, capable de mener jusqu'au bout, sans faiblir, jusqu'au sacrifice absolu même, la tâche glorieuse que la Patrie lui avait confiée. Cet homme fut l'officier français.

Si la troupe s'est remarquablement battue, si la Marne, l'Yser, la Somme, Verdun, l'Aisne, Champagne, Picardie, Alsace sont des victoires françaises, c'est parce que nos soldats ont été conduits par des chefs énergiques, braves, payant d'exemple, et dont la belle conduite de leur troupe au feu fut la meilleure récompense.

C'est parce que les officiers français ont, d'un sublime et suprême effort, entraîné leurs troupes fatiguées à l'assaut des colonnes allemandes déferlant vers la Marne que le soldat français a sauvé le monde. Devant l'officier allemand, ivre d'orgueil, poussant vers Paris ses hommes avides de pillage, de viol et de farouche conquête, s'est dressé l'officier français, incarnant en lui tout le passé d'héroïques et glorieuses traditions de notre merveilleuse histoire. C'est lui, surtout, qui, sur la Marne, a compris qu'il s'agissait du sort de la France et du monde entier, et qui, communiquant à ses soldats son ardeur, sa flamme, sa foi, les a entraînés pour vaincre ou mourir. Le vainqueur, c'est le soldat français, commandé, entraîné, conduit, animé par l'officier français.

A Verdun, à Noyon, à Montdidier, à Château-Thierry, aux jours angoissants, après les ruptures d'équilibre et quand tout était incertain, c'est encore l'officier français qui a sauvé la situation. C'est lui qui a groupé les résistances éparses, stimulé les énergies ; c'est lui qui a repris en main la troupe épuisée et décimée qui faiblissait et hésitait, se sentant isolée,

perdue sans espoir, désespérée et qui a montré aux hommes étonnés et fascinés qu'une bataille n'est perdue que lorsqu'on la croit perdue ; c'est lui, enfin, qui sut faire comprendre à ses soldats qu'il était un chemin dont ils ne pouvaient s'écarter, celui du devoir, de l'honneur et du sacrifice.

Nous avons connu la crise du moral, la vague du pessimisme. Quand le soldat a commencé à douter de la victoire ; quand une propagande criminelle a essayé de lui démontrer la certitude d'une guerre longue, atroce, coûteuse, sans issue ; quand de regrettables incidents faillirent compromettre le fruit de trois années de sacrifices, c'est l'officier français, qui, par son attitude, la confiance qu'il inspirait, son énergie et son inlassable activité rétablit la discipline un instant compromise. Pendant deux ou trois mois il a fallu porter certaines unités à bras tendu ; de l'attitude des officiers dépendait le sort de la France. Tous ont compris la grandeur de leur mission, tous ont fait comprendre à leurs hommes vers quelle épouvantable catastrophe on avait essayé de les conduire, tous surent communiquer à leur troupe leur énergie, leur ténacité, leur foi en la victoire.

Nous l'avons eue, cette victoire tant de fois méritée. Les pessimistes funestes, qui, en mai et juin 1917, semaient l'angoisse et le découragement en préparant la révolte et l'indiscipline, peuvent aujourd'hui oublier le rôle de l'officier français! S'il n'eût pas été là pour interdire leurs propos, pour neutraliser les effets de leur hypocrite propagande, on peut se demander avec effroi où nous en serions aujourd'hui. Notre soldat a écouté son officier, parce qu'il était pour lui le symbole de l'honneur et de la loyauté, l'exemple vivant du désintéressement, le chef qu'il suivait et qu'il aimait.

Sans la réaction vigoureuse que provoqua dans toute l'armée cette abominable campagne, nous eussions été réduits à signer une paix honteuse, trahissant nos alliés, trahissant nos engagements, trahissant tout notre passé historique et reniant à tout jamais notre mission mondiale. Le fameux militarisme prussien, dont on avait réclamé la tête, régnerait sur le monde entier, et combien de ceux qui, aujourd'hui, préfèrent oublier ces tristes égarements seraient aujourd'hui dans les geôles allemandes? Quant aux autres, ils se laisseraient écraser sans protester sous la botte de l'officier prussien, geignant sous la

férule, succombant sous les charges, cédant le trottoir et contraints de saluer bien bas, tandis que les chants guerriers, les beuveries militaires et le cliquetis des sabres étoufferaient leurs timides et pacifiques bêlements.

A côté de la statue du Poilu, nous aimerions voir celle de l'officier de France; mais nous préférons le monument de l'Armée française, soldats et officiers, inséparables compagnons des grandes heures de la guerre, frères d'armes immortels, dont le sang généreux si largement répandu a libéré le monde de la tyrannie germanique qui menaçait de l'étouffer.

Après avoir mis en évidence quelques leçons de la guerre applicables à l'éducation de la troupe, nous voudrions esquisser les qualités nécessaires à l'officier, montrer les enseignements que l'on doit retirer de la guerre pour l'éducation des futurs officiers français.

§

L'officier tient son autorité de son grade, de sa fonction, des règles de la subordination qui imposent à l'homme de troupe l'obéissance aux ordres du chef. Mais l'officier français est tenu d'acquérir cette autorité en prouvant qu'il est digne d'être le chef. Ses galons ne sont qu'une sorte de bon de crédit. Il faut qu'il les justifie. Sur le champ de bataille, et même en temps de paix, il n'aura d'autorité réelle, profonde, durable que celle qu'il aura acquise par lui-même. Qualités physiques et intellectuelles, valeur professionnelle et valeur morale, tout doit contribuer à montrer à l'homme de troupe qu'il ne fut point abusé, et que l'homme auquel on l'obligeait à obéir était bien réellement digne de le commander.

Quiconque a quelque peu fréquenté les milieux populaires sait quelle importance les ouvriers, les paysans, les foules attachent à l'aspect physique. A première vue, sans que rien d'autre ne puisse leur permettre de porter un jugement ou d'émettre une opinion, rien qu'en voyant, ils sont déjà favorablement disposés ou non en faveur de l'individu qui se présente à eux. Cette première impression est si profonde qu'il faut parfois des années pour faire revenir le paysan sur l'opinion qu'il s'est faite d'un monsieur qu'il a aperçu une seule fois. Ceux qui sont appelés à prendre la parole en public ou à se présenter aux suffrages des foules savent tout le prix

d'une entrée bien faite et d'une révérence habilement esquissée. Les orateurs populaires et les conférenciers mondains savent communiquer au nœud de leur cravate toute la passion et toute la fougue de leurs convictions ou toute la correction et l'élégance de leur style. Le peuple n'aime ni les faibles, ni les efféminés, ni les poseurs, ni les anormaux. Sa sympathie et ses suffrages vont aux forts, aux énergiques, aux justes proportions. Il veut que ceux qui se proposent de le convaincre ou de le conduire soient des êtres virils, robustes, au geste net et décidé, au regard clair, à la voix sonore. Danton avait peut-être un mufle hideux, Mirabeau était franchement laid, mais l'un et l'autre étaient des athlètes, aux larges épaules, à la voix puissante, et tout en eux donnait une impression de force et d'énergie. Napoléon faillit être victime de sa petite taille. Une de ses rares interventions lui fut funeste ; il disparut complètement dans la foule des députés qui se précipitèrent vers lui le 18 brumaire ; il fallut la présence d'esprit de son frère et une centaine de beaux grenadiers pour sauver la situation de Bonaparte.

L'officier est avant tout un conducteur d'hommes du peuple. Le soldat aime que son officier soit robuste, bien bâti et pas trop affreux. Il ne s'agit évidemment pas de recruter les sous-lieutenants parmi les cuirassiers, mais l'avantage d'une belle stature est incontestable. Notre aïeule nous racontait que son mari avait été élu commandant de la garde nationale parce qu'il était le plus bel homme du canton. Peut-être avait-il d'autres qualités, mais cette explication ne nous a jamais paru dépourvue de bon sens !

Nos hommes saisissent bien vite les travers et les imperfections physiques de leurs camarades et de leurs chefs. Ils aiment constater que leur officier a l'air d'un militaire et non pas celui d'un égoutier ou d'un gommeux ; ils sont sensibles à l'uniforme bien porté, à l'allure dégagée, à la belle prestance, à la tête énergique ; bref, ils se plaisent à retrouver dans leurs officiers les qualités qu'ils prêtaient dans leur enfance aux lieutenants des soldats de plomb et aux beaux capitaines des images d'Epinal. L'uniforme mal porté, un air gauche et maladroit, une myopie extrême, une obésité précoce sont des défauts que le troupier pardonne difficilement. A Saint-Cyr, cela s'appelle « être pékin de prestige » et c'est très grave.

L'officier doit surtout être un modèle de vigueur physique. Robuste, résistant, dur à la fatigue, insensible aux intempéries, il doit pouvoir supporter les veilles et les fatigues sans que nul de son entourage puisse soupçonner qu'il peut avoir besoin de repos. La vigueur physique, la souplesse, l'entraînement aux sports et même une certaine virtuosité dans quelques-uns d'entre eux sont nécessaires à l'officier pour établir son prestige. Il serait sans doute ridicule de refuser à Polytechnique ou à Saint-Cyr un candidat d'élite qui serait incapable de monter 10 mètres de corde lisse « en équerre » ou de faire « le grand soleil » à la barre fixe, mais il est indispensable que l'officier puisse affirmer, par son exemple personnel, la valeur de son enseignement.

L'officier d'infanterie est assez mal partagé à ce point de vue. Humble et modeste, le fantassin ne dispose guère pour assurer son prestige physique que de la gymnastique et du tir. Si l'enseignement des écoles militaires permet à chacun d'eux de se classer dans une honorable moyenne, tout le monde n'est pas doué pour être acrobate ou tireur d'élite. L'alpin peut faire preuve de qualités d'ascensionniste et de grimpeur, mais le fantassin ne peut que faire constater à ses hommes qu'il a fait, tout comme eux, dans la poussière ou dans la boue, sous le soleil ou sous la pluie, les 25 ou 30 kilomètres réglementaires de la marche hebdomadaire. Ses hommes ne s'en étonnent pas; il n'a pas de sac; et ils ne songent pas qu'il a un vêtement incommode, un équipement ridicule (tout au moins avant la guerre), et qu'il fait ce métier depuis bien des années, car on passait capitaine à 14 ans de grade de lieutenant en 1912.

L'artilleur peut faire valoir sa supériorité comme tireur aux écoles à feu et surtout sur le champ de bataille. Chaque régiment d'artillerie a « ses as du 75 » et les hommes les connaissent bien. Artilleurs et cavaliers surtout disposent du cheval pour assurer leur prestige. On se presse en foule aux tribunes et aux portes du manège pour assister au dressage d'un jeune cheval difficile. Lorsque, aux reprises, la monture d'un jeune « bleu » se refuse à sauter l'obstacle, il suffit à l'officier de prendre ce cheval et de lui faire franchir la barre ou la haie pour établir son prestige d'une manière incontestable. Le cheval a toujours été un animal noble, qui donne de

l'autorité au cavalier qui le monte. L'esprit de la cavalerie, dont on a si souvent médit, et bien à tort, n'est nullement un esprit de caste. C'est un esprit de corps, un esprit d'arme; conséquence fatale de l'éducation hippique. Le valet de ferme devenu brigadier de dragons domine le peuple du haut de sa selle. La cavalerie bolcheviste deviendra certainement horriblement réactionnaire.

Le fantassin lui-même n'est pas insensible au prestige du cavalier. Il se plaît à constater que le colonel a un joli cheval, que le commandant monte souvent et que son capitaine se risque quelquefois à aborder un fossé ou un obstacle. Il ose même discuter du mérite des chevaux du régiment en des termes qui le font prendre en pitié par les cavaliers. Il est même plus intransigeant que ces derniers sur la nécessité de rester en selle, et la banale chute de cheval a détruit chez lui bien des réputations.

Pendant la première année de la guerre, les aviateurs avaient acquis un grand prestige auprès du fantassin. Puis survint la folie de découvrir un embusqué dans tout ce qui ne couchait pas dans la tranchée ou n'était pas sur la ligne de tirailleurs. Les aviateurs, qui volaient seulement quand le ciel était bleu, et qui, chaque soir, couchaient dans un bon lit, loin à l'arrière, furent donc des embusqués, précisément au moment où le métier commençait à devenir dangereux. Les permissions, les racontars et la réclame des journaux illustrés achevèrent de rendre l'aviateur « pékin de prestige ». Le fantassin et même l'artilleur déclarèrent que, si les avions boches survolaient et mitraillaient nos lignes sans être inquiétés, c'était parce que ces messieurs étaient retenus au lit, fatigués par la noce; que c'était infect de les voir sans cesse sur les journaux trop bien habillés près de jeunes personnes trop bien déshabillées. Enfin l'extrême ridicule de la tenue invraisemblable de quelques mauvais pilotaillons nuisit considérablement à l'arme entière. Ignorant les pertes énormes du personnel naviguant, ignorant la dépense nerveuse de l'aviateur survolant la ligne de bataille, ignorant les camps d'aviation bombardés, ignorant la difficulté du métier d'observateur d'infanterie, la troupe ne retint que les noms de quelques as et dédaigna les autres.

A l'origine, le chef était le plus fort, le plus vigoureux et le plus adroit des guerriers; c'est par sa seule vigueur phy-

sique qu'il s'était imposé à leur respect et qu'il les avait contraints à l'obéissance. L'intelligence ne fut appréciée que lorsque les guerriers furent devenus moins barbares et moins ignorants. On admira autant la prudence et l'habileté de l'ingénieux Ulysse que la force et l'impétuosité du bouillant Achille. Mais, de tout temps, le chef fut robuste, adroit, habile aux armes, bon cavalier, infatigable.

La guerre n'a pas modifié la mentalité du soldat sous ce rapport, bien au contraire. Il aime un chef jeune, vigoureux, alerte, de belle allure, sachant sauter par-dessus un boyau, franchir un fil de fer, s'aplatir dans un trou d'obus, ramper jusqu'à la sentinelle avancée. Il aime voir son officier s'essayer à la mitrailleuse, lancer la grenade et pousser à la roue pour la manœuvre de force d'une pièce de canon. Il n'aime ni les maladroits, ni les ventripotents, ni les impotents.

Il est des chefs qui ont pu, grâce à une force de caractère peu commune et grâce à une volonté incroyable, faire la guerre en laissant ignorer à leur entourage leurs misères physiques et leur santé déplorable. Ceux-là sont dignes d'une admiration sans bornes. Mais il faut raisonner sur des généralités. Pour affronter les fatigues d'une campagne, l'officier doit être de constitution robuste, d'une santé de fer, supporter allégrement la faim, la pluie, les bombardements, le manque de sommeil, les mauvaises nouvelles sans se départir de son calme et même de sa bonne humeur. Il n'est rien de plus déplorable pour un chef que d'être évacué pour entérite, rhumatismes ou fatigue cérébrale pendant les périodes d'action intense. Les hommes qui guettent son attitude ne sont pas bienveillants pour les évacués et les médisances vont bon train. Et même ceux qui, plus énergiques ou moins malades, restent à leur poste sont obligés de se rendre compte qu'ils sont une gêne, un souci et parfois un danger pour ceux qui les entourent ou les accompagnent. Il faut avoir vécu les grandes journées de la grande guerre pour se rendre compte de toute la vigueur et de toute l'énergie que doit avoir l'officier, pour marcher avec ses hommes, se battre avec eux, veiller plus qu'eux, penser à eux sans cesse, vivre dans l'inquiétude, l'angoisse et l'attente, donner des ordres, en recevoir, et pendant des jours et des jours ne pas avoir une heure de repos physique et mental. Il fallait voir les bataillons et les batteries

descendant de l'Artois, de Verdun, de la Somme, voir les visages amaigris, les jambes fléchissantes, les yeux fiévreux pour se rendre compte que la vieille maxime : un esprit sain dans un corps sain ne saurait mieux s'appliquer qu'à l'officier.

La promiscuité du champ de bataille, si féconde en heureux résultats, engendre à la longue une familiarité excessive qui amènerait fatalement un relâchement de la discipline. Le soldat perd l'habitude du respect, parce que rien dans la tenue et l'aspect extérieur de l'officier ne lui rappelle cette obligation. En tranchée, dans les secteurs agités, et surtout au combat, l'officier ne saurait jamais être trop près de ses hommes. C'est à ces moments-là, quand la troupe souffre, peine et meurt que l'officier doit être parmi ses hommes, subir le même marmitage dans les mêmes entonnoirs, manger le même pain détrempé et moisi, boire le même quart d'eau, attendre la même corvée de ravitaillement, étonner tout le monde par son mépris de la boue, du confortable, des marmites et de la mort. Il doit leur montrer qu'il est un homme comme eux, supportant les mêmes fatigues qu'eux, et les dominant tous par l'exemple, le courage, la joyeuse insouciance et l'incessante activité. Mais, revenu au cantonnement de repos, il ne pourrait, sous peine de perdre rapidement et complètement son autorité, continuer à se confondre totalement avec ses hommes. Le soldat français, jovial, bon enfant, sans malice, « gagne à la main », et ce serait bien vite le désordre dont il serait le premier à se plaindre. Par la correction de sa mise et la dignité de sa tenue, l'officier doit imposer le respect et exiger la déférence. C'est une erreur de croire que le soldat est heureux quand il constate que son officier est loqueteux et misérable; c'est une erreur plus grande encore de penser que l'officier qui s'efforce de prendre l'habit, l'allure et le langage du poilu acquiert, par là même, un immense prestige. Il est peut-être des chefs assez aimés, assez haut placés fréquentant la troupe de loin en loin qui peuvent se permettre ces fantaisies sans danger pour leur autorité. Mais quand l'officier est obligé de fréquenter la troupe d'aussi près que possible, de vivre sa vie journalière, il ne peut que perdre de son autorité par de telles façons de faire. Il a d'autres moyens à sa disposition pour acquérir la confiance de ses troupiers. Au cantonnement, un peu de chic, de mise soignée n'est nul-

lement déplacé. L'art de l'officier est précisément de savoir rester dans les limites du bon ton et du bon goût. En pantalons à plis, relevés sur des chaussettes de soie, souliers découverts, vareuse ouverte avec cravate et épingle, l'officier est traité d'embusqué, de pommadin... quand ce n'est pas pire. Le soldat en rit, lui donne un sobriquet et ne lui accorde aucune confiance. En gros drap de troupe, mal rasé, mal chaussé, mal ficelé, il est traité de malheureux, de grippe-sous et de marque-mal. Il est « pékin de prestige ». Tout dans l'aspect physique, la tenue, l'allure de l'officier doit servir à établir ou à assurer son prestige près du soldat qu'il doit commander. Il doit avoir l'air d'un officier et non pas celui d'un débardeur, d'un saute-ruisseau ou d'un dandy. Nos traditions françaises sont assez solides, assez nombreuses et assez glorieuses pour qu'il ne soit pas besoin d'emprunter ailleurs. S'il est un milieu où l'esprit, le goût, les manières et les habitudes françaises doivent prévaloir, c'est bien parmi les officiers de l'armée française.

Petites considérations, sans doute ; mesquineries, penserat-on ; étroitesse d'esprit ! Ceux qui ont vécu avec la troupe en connaissent la valeur. Ceux qui n'ont eu pour établir leur opinion que les articles des correspondants de guerre, pour lesquels le paradoxe est toujours aimable et qui savent s'accommoder au goût du jour, en comprendront, nous l'espérons, toute l'importance. Futilités, peut-être ; réalités, cependant ; mille riens dont l'influence est considérable pour le prestige de l'officier. Le prestige n'est-il pas fait de ces impondérables, dont beaucoup échappent à l'analyse ? et quand on essaye d'en déterminer quelques éléments, il faut en outre songer que l'amour du soldat français pour son officier est enfant de Bohême qui n'a jamais connu de loi.

§

L'officier doit posséder des qualités intellectuelles que nous n'étudierons pas toutes, nous limitant à celles dont la guerre a démontré l'absolue nécessité.

Le système du service obligatoire en temps de paix, de la levée en masse en temps de guerre, amène à la caserne ou sous les drapeaux des hommes de toutes les classes et de toutes les professions, depuis l'illettré jusqu'à l'agrégé. La

guerre a mis sous ses ordres le laboureur, le commerçant, le banquier, l'ouvrier, l'employé, le professeur et l'intellectuel. L'officier ne peut évidemment prétendre à une supériorité indiscutable sur tous, mais il doit être susceptible de tenir sans peine une conversation avec tous, et de comprendre le langage de chacun. Il doit pouvoir les écouter avec intérêt et profit, être au courant des grandes questions économiques et sociales qui occupent leur attention, leur paraître pour l'étendue et la variété de ses connaissances un homme cultivé, de jugement droit et d'intelligence ouverte, faisant nettement partie d'une élite intellectuelle. Pour s'intéresser à ses hommes, pour comprendre et même deviner leurs besoins et leurs aspirations, pour s'expliquer leur mentalité et leurs opinions, il est indispensable que l'officier ait une instruction générale étendue, sans cesse complétée et perfectionnée par ses lectures, ses études, ses causeries et la fréquentation de ses subordonnés, de ses supérieurs et de gens de diverses professions.

Depuis une vingtaine d'années, les Allemands avaient senti toute la nécessité de l'instruction générale pour leurs officiers. L'officier allemand était loin de posséder, en sortant des écoles militaires, l'instruction solide, étendue et variée de l'officier français. L'école des Cadets et la Kriegschule les dressaient au métier militaire, mais leurs programmes d'études atteignaient à peine le niveau de notre baccalauréat 1re partie. Aussi avait-on imposé aux officiers allemands, qui désiraient faire une carrière brillante en passant par la Kriegsakademie, un examen d'instruction générale. Pour entrer à leur école supérieure de guerre, il fallait passer un examen de mathématiques et résoudre un problème de géométrie, lequel, autant qu'il nous en souvient, n'avait rien de transcendant. Cela suffit à montrer néanmoins l'importance toute particulière que le haut commandement attachait à cette question de l'instruction générale. Quoi qu'il en soit, on peut dire que la moyenne des officiers allemands était infiniment moins cultivée que la moyenne des officiers français.

Le manque d'instruction générale conduit au badernisme. L'officier devient une vieille culotte de peau, incapable de s'intéresser à d'autres questions que celles de l'avancement, des revues de détail et du déclassement des collections d'effets d'habillement. Si, par malheur, il a la fatuité de croire que

ses connaissances se sont accrues proportionnellement au nombre de ses galons, il lui arrivera de lâcher en public quelques énormités qui le rendront à tout jamais « pékin de prestige ».

Pour combler les vides créés dans l'armée active par les nombreux officiers tombés sur les champs de bataille, on a dû faire, pendant la guerre, de nombreuses nominations. Presque tous les sous-officiers de l'armée active qui ont eu la chance de terminer la guerre sont aujourd'hui capitaines à titre définitif. Ce n'est pas en dire du mal que de constater l'insuffisance d'instruction générale de beaucoup d'entre eux. il fallait des cadres, beaucoup de cadres pour continuer la lutte; on a choisi ceux qui avaient fait leurs preuves. Leur bravoure au feu, leur habitude de commander, leur conscience professionnelle valaient certes bien à ce moment-là un diplôme de bachelier. Néanmoins, certains d'entre eux ont pu constater qu'il en est parfois résulté une certaine difficulté dans l'exercice du commandement, un point faible que les loustics de leur batterie ou de leur compagnie ne manquent pas d'exploiter. Et la difficulté allait chaque jour s'augmentant. Chaque jour les papiers officiels, à leur grand désespoir, multipliaient comme à plaisir les noms scientifiques et leur posaient de véritables énigmes : longueur d'onde, fréquence, poids du litre d'air, abaque, nord Lambert, self-induction, bisulfure d'éthyle, et toute la chimie des gaz..... S'ils n'étaient pas forts en physique, en mathématiques et même en orthographe, ils savaient placer une batterie, régler un tir sous les marmites et conduire leur compagnie à l'assaut sous les balles. Ils furent braves, dévoués, admirables.

Mais il faut désormais penser à recruter les cadres de l'armée en temps de paix. L'officier n'aura plus le combat pour faire oublier à ses hommes, en leur montrant sa bravoure, qu'on peut être un excellent conducteur d'hommes et martyriser Vaugelas.

Il serait dangereux de risquer d'affaiblir le principe du respect au chef, en obligeant les hommes à obéir à un officier dont ils constateraient chaque jour l'infériorité intellectuelle. Le manque d'instruction générale rendrait fatalement l'officier « pékin de prestige ».

Il est une autre raison, c'est la leçon de la guerre elle-même.

Nous avons vu avec quelle rapidité déconcertante ont été apportés les incessants perfectionnements du matériel. Notre vieux Lebel a presque disparu pour céder la place au fusil mitrailleur, à la mitrailleuse ou au fusil automatique. Le canon est devenu un instrument de précision ; avant la guerre, on tirait la ficelle et on essayait de voir « où ça tombait » ; maintenant, il faut faire une demi-heure de calculs, connaître le vent moyen, la pression, l'altitude, la température, etc... avant de lâcher le premier obus. Le capitaine envoyait ses ordres par un coureur, aujourd'hui il les envoie en message chiffré par T. P. S. Il y a 3 ans, l'observateur en avion regardait et rendait compte; aujourd'hui il photographie, télégraphie, se bat, règle des tirs, et même cause par téléphone avec les avions voisins. Mais tous ces appareils sont délicats. Ils ont leurs conditions d'emploi. Il paraît difficile d'admettre que les savants et les chercheurs puissent perfectionner sans cesse un appareil destiné à être mis en œuvre par des gens qui ignorent même les principes de son fonctionnement. Ce matériel perfectionné ne donnera son plein rendement que s'il est confié à des officiers qui le connaissent à fond, qui sont capables de surveiller et de corriger les spécialistes qui l'utilisent, et qui peuvent remédier aux défauts de fonctionnement quand il s'en produit. Enfin, et c'est encore une leçon de la guerre, les ignorants sont réfractaires à tout progrès. Il a fallu batailler pour faire accepter le fusil-mitrailleur, la T. P. S. et le tank. Par crainte d'être obligés d'abandonner leur routine et pour éviter d'apprendre quelque chose, ils condamnent à l'avance toute innovation. Tout perfectionnement leur paraît dangereux ou peu pratique, toute nouveauté leur semble folie pure. Contraints de reconnaître leur erreur devant l'évidence, ils acceptent à contre-cœur ce qu'ils ne peuvent empêcher, et, regrettant le passé, ils tremblent pour l'avenir.

Les qualités intellectuelles à exiger des officiers sont évidemment variables suivant les fonctions et les grades que ces officiers sont appelés à occuper. Un commandant de régiment d'artillerie et un chef d'Etat-Major d'armée doivent avoir des aptitudes intellectuelles différentes, de même un commandant de batterie et un capitaine d'infanterie. Néanmoins, il en est quelques-unes de communes, parce que l'officier doit, avant tout, être un homme d'action.

L'activité de l'esprit et la justesse du raisonnement, l'intelligence vive et ouverte, la rapidité de décision, la droiture du jugement, l'imagination sont de celles-là.

Il est de bon ton d'admirer sans réserves l'importance et l'étendue de l'effort industriel fourni par les métallurgistes, les constructeurs, les fabricants de toute nature ; et c'est justice. Peut-être pourrait-on admirer, au moins autant, l'effort d'organisation et de mise en œuvre fourni par l'armée. Nous regrettons de n'être point suffisamment documenté pour faire une comparaison entre l'extension industrielle d'une grande usine pendant la guerre et les modifications profondes apportées à une armée autant dans la composition de ses unités et de ses services que dans leur utilisation. Que l'on se représente ce qu'était une armée en 1914 avec ses 3 ou 4 corps d'armée, quelques pièces lourdes et quelques aéroplanes, accrochée au bout d'un rail dont dépendait sa subsistance, et qu'on la compare à une armée en 1918 progressant en plein terrain dévasté avec ses divisions, ses nombreuses pièces de tous calibres dévorant des centaines de tonnes de projectiles, ses dizaines d'escadrilles, des tanks, des milliers de camions et tous ses services, depuis l'intendant jusqu'au payeur, en passant par la cartographie, le laboratoire toxicologique, la presse, les cantonnements et le théâtre aux armées. On en conclura quelle somme de travail, quelle activité intellectuelle et aussi quels efforts il a fallu fournir pour diriger, faire se battre, faire vivre et entretenir et renouveler aussi formidable machine. Tout cela n'est pas seulement du domaine de quelques as de l'état-major ; il était aussi nécessaire que les officiers de troupe s'assimilent les nouvelles méthodes, connaissent les nouveaux engins et apprennent tout l'avantage des derniers perfectionnements. C'est grâce aux qualités bien françaises de tous les cadres, facile compréhension, rapidité d'assimilation, souplesse d'esprit, largeur de vues que nous avons pu mettre en œuvre les multiples moyens que nous offrait l'industrie ou que nous demandions à ses ingénieurs et à nos savants.

La guerre est, par excellence, le domaine de l'imprévu. Si cela ne justifie pas les contre-ordres, cela peut en excuser quelques-uns. L'officier doit donc à chaque instant, quelles que soient les circonstances, la fatigue et les difficultés, pou-

voir prendre une décision rapide exactement adaptée à la situation.

Pour cela, il faut une intelligence vive, un esprit clair, un jugement droit, l'habitude de penser vite et bien, l'aptitude à débrouiller une situation et à distinguer le principal de l'accessoire, le sens de la mesure, de l'à-propos, du terme exact pour exprimer simplement et nettement sa pensée.

Nous avons mentionné, parmi les qualités indispensables, l'imagination. Nous considérons, en effet, que cette maîtresse d'erreur et de fausseté, qui empêchait Pascal de dormir, est une chose excellente pour un militaire. C'est l'imagination qui permet au modeste chef de section d'entrevoir immédiatement la conséquence de l'ordre bref qu'il va donner, la répercussion de cet ordre sur les voisins, c'est grâce à elle que son jugement sera plus sûr, sa décision mieux appropriée aux circonstances. C'est l'imagination qui engendre l'idée de la manœuvre à faire, du mouvement à exécuter, de l'ordre à donner, et, plus l'on s'élève dans la hiérarchie militaire, plus nous pensons que l'imagination prend d'importance, à tel point qu'elle doit être une des principales qualités du grand chef. Nous comparerons volontiers la science de la guerre (nous nous en excusons d'avance auprès des mathématiciens) à certains problèmes de géométrie dont il faut apercevoir la solution avant d'avoir trouvé le raisonnement qui y conduit. Les problèmes militaires sont analogues à ces lieux géométriques astucieux que l'on découvre difficilement après une longue série de déductions pénibles, mais dont les esprits avisés démontrent l'évidence par un raisonnement simple, après avoir réuni par une droite deux points dont on ne soupçonnait pas l'étroite relation. La guerre est, dit-on, un art et une science. Elle n'est peut-être ni l'un ni l'autre. C'est l'imagination, non pas la folle du logis qui divague, mais l'imagination du savant et du chercheur, vive, créatrice, précédant la pensée et le raisonnement, c'est l'imagination qui donne l'idée du matériel à construire, de la conduite à dicter, de la manœuvre à ordonner ; c'est elle qui est l'éclair de génie qui fait les grands chefs.

§

« Le chef qui sait son métier ne demande à sa troupe que des efforts utiles, ne l'use pas prématurément, et ne manque

pas d'éviter au combat d'exposer inconsidérément des existences. Le manque de savoir est néfaste.» C'est ainsi que s'exprime un manuel que tous les chefs de section d'infanterie ont entre les mains.

Etre instruit et savoir instruire, voilà deux qualités essentielles de l'officier et l'ancien règlement disait fort justement que c'était en instruisant leur troupe tous les jours que les officiers apprenaient à la conduire sur le champ de bataille. L'importance de cette instruction n'échappe à personne, mais son étendue peut en étonner beaucoup ; c'est sur ce dernier point que nous insisterons.

Avant 1914, il y avait l'infanterie, l'artillerie et la cavalerie ; c'était à peu près tout. Quand on connaissait suffisamment les propriétés de ces trois armes, on pouvait donner des ordres réalisables, et, pour peu qu'on fût habitué à leur maniement, on arrivait, en principe, à une excellente utilisation de chacune d'elles. Le fantassin attaquait avec des fusils, l'artilleur s'employait à démolir les canons de son adversaire, et quoique de sérieux progrès eussent été faits dans le sens d'un travail en commun de ces deux armes, on peut dire qu'elles s'ignoraient à peu près totalement.

Aujourd'hui, cette liaison des armes est d'une nécessité si impérieuse que l'on peut dire qu'aucune action de guerre ne peut se concevoir, sans qu'elle ait été au préalable assurée. Alors qu'il était autrefois réservé aux officiers supérieurs d'avoir quelques données sur le mode d'action de l'artillerie, il est aujourd'hui indispensable que tout officier, et même que tout sous-officier ait des notions très exactes sur les armes qui concourent à la bataille. Il faut que fantassins, artilleurs de campagne, artilleurs lourds, artilleurs des chars d'assaut, aviateurs, ballonniers, sapeurs, cavaliers, télégraphistes, connaissent exactement leur force et leurs besoins réciproques et sachent parfaitement quand et comment l'un d'eux peut et doit aider les autres.

Le fantassin n'a pas besoin de savoir tirer le canon et calculer les corrections de dérive, mais il doit savoir comment l'artilleur l'accompagnera, comment ils correspondront, en quoi il peut lui être utile, ce qu'il peut lui demander, ce qu'il ne doit pas exiger. Il doit savoir qu'il est impossible de régler un tir sans observatoires ou sans avions, que le premier coup

de canon ne peut pas tomber d'emblée sur le but et que le matériel se fatigue comme le personnel.

L'artilleur ne doit pas ignorer que le fantassin avance lentement et fait 100 mètres en 3 minutes, qu'une mitrailleuse non détruite lui fait subir des pertes énormes et que l'appui de l'artillerie lui est un précieux soutien matériel et un puissant réconfort moral. L'aviateur doit également connaître la tactique d'infanterie, savoir ce qu'elle désire et ce qu'elle attend de lui ; par contre, l'officier d'infanterie doit savoir que l'avion ne vole pas n'importe quand et n'importe comment et ne voit pas n'importe quoi.

Pense-t-on qu'il a fallu étendre cette instruction de l'artillerie jusqu'aux hommes de troupe, leur montrer la nécessité de marcher dans le sillage des obus, de coller au barrage, et même leur apprendre les lois de la dispersion, afin qu'ils ne s'étonnent pas si, un tir étant parfaitement réglé et conduit, il y a fatalement quelques coups courts derrière eux ?

Indépendamment de l'instruction militaire générale, dont nous venons d'indiquer la nécessité, l'officier doit posséder à fond son arme particulière. Son instruction professionnelle ne saurait être assez étendue, afin d'être d'une habileté consommée dans la conduite de sa troupe et l'utilisation de ses moyens. « Le manque de savoir rend le chef irrésolu et timoré et lui fait perdre rapidement la confiance de sa troupe. » Sans entrer dans des explications techniques, chacun conçoit qu'il en est des officiers comme des industriels ; il en est qui savent mieux monter leur affaire, qui ont le don de réussir ce qu'ils entreprennent et qui obtiennent avec les mêmes moyens que d'autres un rendement infiniment supérieur. Il est des officiers plus habiles que d'autres, dont le coup d'œil est plus rapide et plus sûr, qui savent prendre une décision plus justement appropriée, bref, qui réussissent toujours là où d'autres, aussi braves, échouent souvent. On peut affirmer que, toutes questions de chance mises à part, le développement de cette habileté professionnelle est surtout affaire d'instruction.

Cette instruction, celle de l'officier d'infanterie, par exemple, qui était avant la guerre d'une extrême simplicité, en apparence tout au moins, est devenue d'une extraordinaire complication. Songez qu'un bataillon d'infanterie, en août 1914, avait des fusils, beaucoup de fusils, près de huit cents, et des

mitrailleuses, très peu de mitrailleuses, deux exactement. Aujourd'hui, il a des fusils, des fusils-mitrailleurs, des mitrailleuses, des grenades de divers modèles, des canons légers, des mortiers d'accompagnement, des appareils de radiotélégraphie, des téléphones, des appareils de signalisation, des panneaux, etc... L'officier d'infanterie doit donc posséder, en outre des connaissances qu'on exigeait de lui autrefois, toutes celles qui sont indispensables à la mise en œuvre de ces nouveaux matériels. Chacun d'eux a sa technique et sa tactique, chacun doit jouer son rôle, remplir son office, et combiner son action avec celle de tous les autres. L'officier doit savoir les faire servir, s'en servir, et apprendre à s'en servir.

Cette nécessité de l'instruction s'imposa d'une manière si absolue pendant la guerre qu'il fallut organiser des cours de toute nature pour les gradés et pour les hommes. Pendant qu'on se battait, il fallut apprendre à se battre. Aucun matériel nouveau, aucun perfectionnement à un matériel existant ne pouvaient être mis en œuvre avant qu'un nombre d'officiers suffisant eût été instruit, afin de pouvoir servir à leur tour de moniteurs et d'instructeurs. L'arme nouvelle ne devenait efficace que lorsque l'instruction avait porté ses fruits et que tous les gradés et soldats l'avaient pratiquée pendant une assez longue période. L'exemple du fusil-mitrailleur, qui est devenu l'arme par excellence de la section d'infanterie, est typique à cet égard.

En 1916, la production des manufactures ne permettait pas de distribuer à tous ce nouvel armement. C'était aux troupes qui allaient entrer dans la bataille de Verdun ou dans celle de la Somme qu'était réservée la totalité de la production. Pour exercer celles qui étaient à l'instruction, on disposait seulement de 2 ou 3 fusils par division. Il en résulte que le fusil-mitrailleur, distribué largement aux troupes qu'on engageait dans la bataille, fut remis à des incrédules ou à des ignorants qui n'avaient pu disposer ni du temps suffisant, ni du nombre d'armes nécessaire pour achever convenablement une instruction à peine ébauchée.

Les hommes n'eurent aucune confiance dans cette espèce de gros pistolet qu'il fallait être trois pour tirer et porter. Pendant la bataille, chacun des trois équipiers prit un vieux Lebel qu'il ramassa près d'un blessé, et le fusil-mitrailleur resta dans la boue d'un trou d'obus.

Naturellement, l'abondance des cours a fait grincher et grogner. Il fallait, en effet, un fascicule d'une cinquantaine de pages pour les énumérer. Mais, quand on compare l'armement et les procédés de combat du début de la guerre avec ceux de la fin de 1918, on ne peut qu'admirer l'intensité du travail fourni, la justesse des vues des organisateurs, la grandeur de l'œuvre accomplie, et considérer comme un véritable tour de force l'instruction rapide de millions d'hommes dans l'emploi d'un matériel à peine inventé. On se rappelle avec étonnement que Napoléon III se refusa à adopter le canon se chargeant par la culasse et la fusée graduée pour cinq distances, parce que c'était trop long et trop compliqué à apprendre aux hommes. Et nous avions le service de sept ans !

Chacun de nous, en se remémorant ses souvenirs de collège, retrouve avec plaisir le visage sympathique d'un vieux professeur, pas très savant, vaguement pourvu d'un certificat d'aptitude pédagogique, et qui cependant faisait d'excellents élèves et préparait habilement de brillants sujets. Les jeunes agrégés, frais émoulus de normale, nous étonnaient par leur virtuosité plus qu'ils ne nous instruisaient. Avec le vieux maître, on apprenait mieux. Il savait peu, mais il savait bien nous apprendre le peu qu'il savait. C'était un instructeur. Il en est de même de l'officier. Il doit être instruit, mais il doit surtout savoir instruire. Nous n'insisterons pas davantage, afin d'entrer dans des considérations de métier. Encore est-il bon que chacun sache que l'officier ne va pas à l'exercice au sortir du mess à la façon du bureaucrate qui retourne à son rond de cuir en lisant son journal. Comme le vieux professeur, il a préparé sa leçon, fait un plan, imaginé des incidents, trouvé des anecdotes et des exemples frappants pour intéresser son auditoire et faire mieux comprendre son enseignement. Comme le vieux professeur, il interroge tous les élèves, adapte à la mentalité de chacun d'eux son langage et ses explications, et ne se déclare satisfait que lorsque tous ont compris. Besogne ingrate, difficile, qui exige des qualités d'instructeur, de la patience, un zèle de néophyte, une conscience professionnelle scrupuleuse, et, par-dessus tout, la passion de son métier.

Aussi, ne nous étonnons pas de voir rentrer aujourd'hui dans les écoles militaires des officiers brillants sur le champ

de bataille et qui paraissent connaître leur métier. Eux-mêmes constateront bientôt qu'ils ont beaucoup à apprendre, qu'un officier doit non seulement savoir manier l'outil, mais aussi qu'il doit savoir le forger, et que si la guerre est « un art simple et tout d'exécution », la préparation de la nation au métier des armes est une science compliquée et toute d'application.

L'officier qui sait son métier acquiert rapidement un ascendant considérable sur ses hommes. Le soldat dit souvent : « Oh ! le capitaine X, il est bien un peu dur, mais il est bigrement calé. Avec lui, on peut y aller en confiance, on le suivrait partout. » L'officier qui sait expliquer simplement à ses hommes telle ou telle manœuvre de guerre, les avantages de tel ou tel matériel captive leurs esprits et conquiert leurs cœurs. Ils écoutent avec grande attention tout ce qui est histoire, récits, fonctionnement d'une arme, d'un canon, d'une fusée, car l'homme aime à savoir comment on fabrique et comment fonctionne l'outil dont il se sert. Il est bon de leur montrer la complexité des problèmes militaires et de leur en faire envisager la difficulté.

Tous les officiers comprendront qu'il est de leur devoir de posséder à fond leur métier et de ne rien négliger pour se perfectionner. Il y va de leur autorité parfois, de leur prestige souvent, de la vie de leurs hommes toujours.

§

« L'officier est le guide de sa troupe », disait un règlement, et il ajoutait : « Sur le champ de bataille, le suivez-moi du chef n'est jamais un vain mot. » Cette phrase est à mettre dans tous les règlements, car jamais le soldat français ne la démentira, et elle ralliera toujours tous les suffrages de tous les officiers. Donneurs d'exemple ! s'il est une qualité française entre toutes, c'est bien celle-là. J'oserais presque dire, à la louange des officiers, que nous avons même exagéré cette qualité au point que nos pertes en officiers ont été si considérables qu'on se demanda avec inquiétude comment on parviendrait à les combler. Au début de la guerre surtout, c'était vraiment stupéfiant : le lieutenant marchait en tête de sa section, c'était sa place ; le capitaine était avec la patrouille d'avant-garde, ce n'était pas sa place ; le chef de bataillon se faisait

rappeler à l'ordre par le colonel pour être trop en avant, et ce colonel lui-même oubliait si vite cette remarque que, pour le trouver, il fallait aller sur la ligne de tirailleurs. Tous, hommes d'une haute valeur morale, donneurs d'exemple, pensaient que la foi qui n'agit pas n'est pas une foi sincère, et nul ne songea à leur faire un grief de s'être trop exposés. Notre mentalité française est ainsi faite. Nous vivions sur la légende de Bayard, du chevalier d'Assas, de Bonaparte au pont d'Arcole et des cuirassiers de Reichshoffen. Nous ne ménagerons jamais nos applaudissements enthousiastes au chef qui marche au combat en tête de sa troupe et qui part à l'assaut avec la première vague.

La forme nouvelle prise par la guerre, l'évolution des méthodes de combat, la nécessité absolue de coordonner les effets et d'assurer la liaison des armes, sous peine d'échec certain, ont obligé les chefs, à partir du commandant de bataillon, à ne se déplacer que de poste en poste par bonds assez larges. Nous nous abstiendrons de mentionner les insinuations odieuses de quelques infâmes calomniateurs, car la réponse serait trop aisée, chiffres des pertes en main. Ceux qui ont conduit au feu une unité savent combien il fut pénible pour eux, quand la situation se fut modifiée, de rester rivés à leur poste, quelques centaines de mètres en arrière de la première ligne, quand ils savaient qu'en avant on se battait, tandis qu'autour d'eux il ne tombait que des marmites. Les obus, le bombardement, ce n'est pas la bataille, cela. La bataille, c'est l'assaut à découvert, ce sont les balles, c'est le duel à mort, la lutte homme à homme, l'officier parmi ses soldats, c'est le Boche devant soi, le Boche dont il faut avoir la peau sous peine de voir ses hommes y laisser la leur. Et on a beau se raisonner, on a beau se rendre compte que le meilleur colonel ne vaut pas en première ligne un mauvais grenadier, on a beau se convaincre qu'on commande et qu'on fait œuvre indispensable, tandis qu'en première ligne on ne servirait à rien, ne commanderait rien, c'est extrêmement pénible de rester en place.

Donneur d'exemple, tel est le rôle de l'officier. Il est le subalterne qui obéit, le chef qui ordonne, l'homme d'action qui exécute. Quand il a instruit ses hommes, quand il leur a appris leur métier de soldat, quand il a discipliné leurs volon-

tés, fortifié leurs énergies, acquis leur confiance, quand il leur a donné foi en la victoire, certitude absolue dans le succès, il lui reste à montrer qu'étant déjà leur supérieur par les qualités physiques et intellectuelles, il est encore supérieur par le courage, la bravoure et l'audace.

Chez l'officier comme chez l'homme de troupe, il y a toujours la vieille carcasse qui tremble ; chez lui, comme chez eux, il faut vaincre la peur, dominer la brute ; c'est donc aux mêmes sentiments et aux mêmes réflexes qu'il faut faire appel dans l'éducation des officiers comme dans celle de la troupe. Ce serait insuffisant encore; d'abord, parce que l'officier plus affiné, moins fruste a plus nettement la sensation du danger; ensuite, parce qu'il doit faire son devoir de soldat, et en plus, son devoir d'officier. Et ce dernier n'a pas de limites ; c'est surtout dans le sentiment de l'honneur, honneur militaire, honneur professionnel, honneur d'honnête homme, honneur dans toute l'acception du terme et dans toute la beauté du mot qu'il puisera ce supplément d'énergie, de bravoure, d'audace et d'abnégation dont il doit faire preuve à tous les instants de la bataille. L'officier qui a conscience de ce que tout son titre comporte d'héroïques obligations et de sublime sacrifice, qui, au moment de l'assaut, sait que ses hommes épient ses moindres gestes prêts à les imiter, celui-là est brave, simplement et splendidement. Et c'est pourquoi, tous partent en tête de leur troupe.

C'est encore ce sentiment de l'honneur qui dictera sa conduite dans les moments critiques, quand il sera seul, sans renseignements, perdu dans le néant de la bataille, sans autres témoins que ses hommes et sa conscience.

L'honneur! ne permettons pas le camouflage de ce mot pour servir d'excuse à des actions trop facilement critiquables par ailleurs, ou de *leit-motiv* à des réponses embarrassées. Le mot est vieux peut-être ; mais vieux comme la race française. N'applaudissons pas trop bruyamment aux tirades enflammées de certaines pièces à succès contre l'honneur. J'entends bien qu'il s'agit en l'espèce de je ne sais quel honneur de la classe sociale qui n'est que du préjugé ou de la mode. Mais, à recueillir ainsi des applaudissements trop faciles en attaquant violemment un mot mal employé, on risque de porter atteinte à la merveilleuse signification du mot lui-même, et l'on

s'expose à faire mépriser toute la noblesse, la générosité, la puissance et la beauté qu'il contient.

L'honneur militaire a provoqué les plus beaux dévouements et les plus sublimes sacrifices. Il est la seule fortune de milliers d'officiers français. C'est lui qui leur fit accomplir ces actes héroïques qui, arrachant l'admiration des troupes, ont entraîné les masses et mérité la victoire.

Ce n'est pas seulement au combat que l'officier doit donner l'exemple ; c'est au cantonnement, en permission, en garnison, dans les lieux publics comme dans les réunions privées. Même quand il est perdu dans la foule, l'officier n'est jamais un inconnu. Il est « officier ». Les officiers partagent avec les juges, les ecclésiastiques et les parlementaires le privilège de n'être pas universellement aimés. Ils sont sans cesse surveillés, jalousés, épiés dans leurs moindres gestes et même parfois jusque dans leur vie privée. On est peu indulgent à leur égard, et l'uniforme, qui devrait les signaler au respect, les signale souvent à la malignité de leurs adversaires. Une simple faute, voire même une peccadille commise par l'un d'eux, est immédiatement généralisée et étendue à l'ensemble des officiers. Quelques jeunes officiers l'ont parfois oublié. On ne saurait leur en tenir rigueur, tellement ils étaient beaux au combat ; mais il n'en est pas moins certain qu'ils manquaient ainsi à leur rôle d'éducateurs, à leur devoir de donneurs d'exemple.

L'uniforme que porte l'officier lui donne des droits qu'il n'oublie généralement pas ; il lui crée par contre des devoirs de tenue, de correction, de discipline, de délicatesse morale, de respect de soi, et j'ajouterai de bonne éducation, dont la négligence est une grave faute professionnelle.

C'est surtout au cantonnement ou à la caserne que les officiers savent donner l'exemple de l'exactitude, de l'exécution méticuleuse et intégrale des ordres reçus, du fanatisme qui n'est autre que l'amour du métier. Il est aussi puéril de leur faire surveiller des corvées qu'il est dangereux de les dispenser du travail quotidien. Confier à des sous-officiers, sous prétexte d'initiative, ce que l'on sait être du domaine de l'officier est un mauvais procédé. Il engendre la paresse à tous les échelons.

Dans tous ses actes, l'officier doit être guidé par son amour

du métier, sa conscience professionnelle et non pas par fanfaronnade ou désir de réclame. L'officier qui mange à la gamelle le jour où passe un correspondant de guerre oublie souvent d'aller goûter la soupe « à la roulante » ; celui qui présente à une commission parlementaire son coin sur la terre nue parmi ses hommes sera parfois celui qui trouve que le cantonnement est excellent, parce qu'il a une chambre confortable, tandis que ses hommes n'ont pas de paille. Les troupiers ne s'y trompent pas. Ils blaguent plus vite qu'ils n'admirent. Ils les accusent de choisir les meilleurs morceaux, d'avoir trois cantines et un matelas aux fourgons et de manquer d'éducation. Nous avons connu de nombreux officiers qui passaient plusieurs mois, chaque année « dans le bled », donnant l'exemple constant de la discipline, de l'endurance, de l'entrain et de la bonne humeur. Ils exigeaient beaucoup de leur troupe, exigeant énormément d'eux-mêmes et de leurs subordonnés. Aucun d'eux ne recherchait une popularité factice par ces procédés enfantins auxquels le soldat ne se laisse pas prendre. Bien au contraire, leurs hommes ne permettaient pas qu'ils fussent semblables à eux. Au bivouac, c'était à qui trouverait de la paille et un endroit abrité pour installer les officiers ; à la grand'halte, quand il n'y avait plus de vin, il se trouvait toujours un soldat qui en avait un quart dans le fond de son bidon pour venir l'offrir à l'officier. C'est la meilleure récompense de l'officier que cette sollicitude du troupier à son égard.

Donneurs d'exemple, tous ces officiers ; âmes généreuses, cœurs de chefs, caractères mâles et énergiques, hommes d'honneur et de devoir, qui n'avaient besoin d'aucun stimulant pour donner l'exemple, et qui l'ont donné partout et toujours, jusqu'au bout, jusqu'à la mort.

Aussi, quand il s'agit de rendre hommage à l'armée française, je voudrais que chacun se découvrît bien bas devant ces donneurs d'exemple, et en particulier devant l'officier d'infanterie, le commandant de compagnie et le chef de section.

Chefs de section de la guerre, sous-lieutenants à peine promus, lieutenants récemment nommés, qui avaient vu tomber les anciens follement braves et qui prenaient modèle sur eux ; jeunes aspirants à la voix enfantine, dont le bagage militaire était restreint, mais dont la crâne bravoure était admi-

rable, officiers qui devaient leurs galons à leur courage, les voilà, les donneurs d'exemple, les entraîneurs d'hommes, aux côtés du capitaine, le grand donneur d'exemple entre tous; les voilà, les officiers de France, dont plus de la moitié tombait chaque année sur les champs de bataille. Ce sont eux qui ont remporté la victoire en entraînant la France entière dans de multiples et furieux assauts. Le vainqueur, c'est le soldat français et son chef, l'officier français. C'est l'armée française qui a sauvé le monde.

§

L'officier est, avant tout, par-dessus tout, celui qui commande. Commander, c'est savoir ce que l'on veut, c'est dire nettement ce que l'on veut, c'est le vouloir avec énergie, c'est en exiger l'exécution immédiate, intégrale et c'est encore s'assurer de la bonne exécution de sa volonté.

Commander, c'est savoir demander et exiger l'effort nécessaire, c'est connaître assez bien la troupe, les sentiments qui l'animent, son état physique et moral pour savoir ce qui peut être exigé et ce qui ne peut pas être demandé.

Commander, c'est prévoir ; c'est donner et accorder sans attendre la demande ou la sollicitation ; c'est savoir faire la différence entre l'essentiel et l'accessoire, entre ce qui est indispensable et ce qui est négligeable ; c'est être à la fois tolérant et intransigeant ; c'est être une force, une activité, une énergie et une volonté.

La guerre est un acte violent, brutal; elle est, en dernière analyse, le choc de deux volontés opposées. La victoire est aux énergiques et aux intrépides ; elle est à ceux qui la veulent sans relâche et préparent les moyens propres à la réussite de leur volonté. Les qualités de commandement d'un général d'armée sont évidemment différentes de celles d'un sous-lieutenant ; mais, en définitive, il s'agira toujours pour l'un ou pour l'autre de voir clair, de voir juste, de poursuivre sans cesse un but fixé en y consacrant toute son énergie, de faire vouloir aux autres ce que l'on veut soi-même et même au besoin d'imposer sa volonté, quand la victoire en dépend.

L'officier qui commande ne doit être ni timide, ni timoré. Les réticences, les ordres qui ne sont que des désirs, les phrases à double sens, les commandements à la cantonade sont autant d'échappatoires faciles à exploiter.

On sait combien les caporaux apprécient les punitions de corvées. Comme, le plus souvent, ils n'osent pas commander individuellement les hommes étrangers à leur escouade, ils sont très heureux d'avoir une liste de punis de corvée (toujours les mêmes), dans laquelle ils puisent aux moments difficiles. Le brigadier d'ordinaire entre dans la chambre et appelle « aux patates ». Personne ne bouge. Alors, magnifique, il sort de sa poche un carnet crasseux et appelle successivement les punis de corvée. Et ceux-ci vont « aux patates » sans mot dire. Avoir une longue liste de punis au moment où il prend la semaine est, pour le caporal, une véritable fortune et un gage de facile commandement.

Le soldat veut que son officier soit un chef et un vrai, qui commande ferme et net. Il lui arrive d'apprécier au début celui dont les ordres lui permettent de biaiser et de « carotter », mais il s'aperçoit bien vite que l'ensemble du service se ressent de cette faiblesse. Cela ne marche pas. Certains officiers ont pensé qu'une agréable bonhomie et une douce paternité leur rendraient plus facile l'exercice du commandement. Ils croyaient, eux aussi, que tout irait beaucoup mieux en faisant appel au libre consentement, à la bonne volonté, à l'intérêt général, à l'esprit d'égalité ou de solidarité. Hommes de bonne volonté et doux entêtés, aimables optimistes et obstinés rêveurs, ils n'étaient pas éloignés de tenir pour d'horribles brutes militaires ceux qui pensaient autrement.

Il leur fut aisé d'acquérir une popularité rapide et malheureusement factice. Leurs hommes gagnaient à la main et aux faveurs, il fallut ajouter les passe-droits, aux passe-droits les injustices, et bientôt ce fut l'indiscipline. Les mauvais sujets seuls avaient tiré quelque profit de cette méthode de commandement. Ces officiers ont dû revenir à des méthodes plus fermes et plus saines quand ils se sont aperçus qu'il leur fallait chaque jour, en perdant un peu de leur autorité, promettre ou accorder davantage. Et, comme l'écrivait le maréchal Pétain, « rien n'est plus dangereux que de faire naître dans la troupe des espoirs dont la guerre même peut empêcher la réalisation ».

La recherche de la popularité ne doit pas être confondue avec celle de l'estime et de la confiance; mais il est du devoir de l'officier de conserver toujours un commandement ferme

et absolu, sans concessions ni compromissions. Il doit avoir une idée assez haute de sa fonction, un esprit assez large pour éviter d'être à l'affût des peccadilles et pour savoir manifester la bonté de son cœur. La fermeté n'exclut pas la bienveillance, mais elle interdit la familiarité. Le bon-garçonnisme n'est pas de mise pour un chef. Dans le langage du soldat, l'épithète de bon garçon, appliquée à un officier, est presque synonyme de celle de vieille baderne.

C'est surtout sur le champ de bataille que l'officier doit commander, et c'est là que l'exercice du commandement est le plus difficile. Quand il s'agit de donner un ordre qui peut entraîner la mort de soldats qu'on aime, de jeunes gens admirables, pleins de force et de vie, quand il s'agit d'exiger l'exécution de cet ordre, l'officier, en plus de l'exemple personnel qu'il donne, doit avoir une conscience élevée et une haute conception du devoir et de sa responsabilité. Il doit être sans cesse maître de lui, de ses nerfs et de sa sensibilité, conserver tout son calme et son sang-froid, et, quels que soient le danger, le moment, l'aspect de bataille, il doit avoir toujours l'esprit alerte et lucide, la volonté ferme, la raison froide. Rien ne doit le troubler. Il ne doit connaître ni l'enthousiasme délirant qui fait oublier l'élémentaire prudence, ni l'affolement lamentable qui transforme les échecs en désastres. Ame de la troupe qu'il conduit et commande, il doit demeurer aussi calme, aussi impassible sous le feu qu'à la manœuvre. Net dans ses ordres, intransigeant dans leur exécution, il s'affirme le chef qui voit, comprend et ordonne, le chef auquel tous obéissent. Il est celui qui dit : en avant et tous avancent, celui qui affirme : on reste, et tous restent jusqu'au dernier. La troupe s'abandonne à cette intelligence lucide qui sait voir et prévoir, à cette énergie que rien n'ébranle, à cette volonté que rien n'arrête, parce qu'elle sent que, dans la tempête, l'officier est le seul qui soit capable de la conduire et digne de la commander.

Commander étant la besogne journalière de l'officier, sa raison d'être, il est évident que toute l'éducation des officiers doit se proposer pour but de leur apprendre à bien commander. Un entraînement est nécessaire; le jeune officier est timide ou présomptueux, manque de confiance en soi ou bien fait preuve d'une assurance exagérée. Qualités physiques,

qualités intellectuelles, qualités morales sont toutes nécessaires pour former l'aptitude au commandement. Si l'une d'elles vient à faire défaut, la volonté n'est qu'entêtement, l'énergie n'est que brutalité, l'ardeur n'est qu'énervement, les exigences ne sont que folies.

ROGER MAURICE.

(A suivre.)

LE PAUVRE MORT

J'étais jeune, libre et joyeux !
J'aimais la vie et dans mes yeux
Chantaient tous les désirs de tous les êtres ;
Et lorsque je marchais dans l'été radieux
J'étais, peut-être,
Le seul et le plus vrai de tous les dieux.

Je faisais toutes les vendanges
Et trimais fort et fauchais dru,
Et me moquais de coucher dans les granges
Si j'y trouvais à mordre un beau fruit nu...
J'avais un large espoir en toutes choses
Et me mêlais à leurs métamorphoses.
Dans le four rouge du soleil
J'avais flammé mon cœur vermeil,
Et mes rêves étaient pareils
A des navires en partance...

Et voici qu'en ce coin joli d'Ile de France,
Sans colère, sans foi, et presque sans souffrance,
Sans savoir pourquoi, ni comment,
Je suis mort anonymement...

Un choc au front... et puis des gouttes...
Et puis la nuit, peu à peu, toute...

Plusieurs semaines j'ai pourri sur le sol mou,
Oublié, tas puant, dégoût
Que l'on évite !...
Mais un jour, enfin, on a fait un trou.

Les morts vont vite...
On ne sait pas que je suis là, on vient s'asseoir..,
Tout près. On me regarde sans me voir.
Rien ne trahit la terre remuée. On passe...
C'est à peine si l'herbe est plus haute et plus grasse.

Je n'ai pas de nom, ni de croix.
Je suis mêlé à la banalité des choses.
Je n'ai ni pitié, ni roses,
Et personne ne songe à moi.
Je suis un pauvre mort comme tant d'autres,
Paisible et doux, qu'on ne torture pas
Avec des discours et des patenôtres,
Avec les gloires d'ici-bas...
— Ce n'est pas pour moi que les cloches sonnent,
Que tant de cœurs, ce soir, frissonnent,
On ne sait pas que je suis là...

LÉON MOUSSINAC.

2 novembre 1918.

INTERPRÉTATION BIOLOGIQUE DES GRANDES CATASTROPHES

ESQUISSE DE PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE [1]

II

LES ÉPOQUES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

—

L'écroulement de Rome et l'invasion des Barbares, à la fin du IVe siècle après Jésus-Christ, c'est le seul moment, dans l'histoire de l'Occident, où nos manuels placent une grande catastrophe, la mort d'une grande civilisation.

Ne disons pas l'histoire d'Occident, que personne jamais n'a écrite, et que personne, à parler franchement, ne connaît — Disons l'histoire de France, dont un Français cultivé moyen a tout de même quelque connaissance, aussi vague qu'on voudra, dans les très grandes lignes.

A l'invasion des Barbares, la Gaule romaine est finie, le nom même de la Gaule disparaît ; la France commence. Une France qui est déjà nous-mêmes, encore plus que la Gaule, sentimentalement.

Cette France, la nôtre, commence par la barbarie ; elle passe ensuite par les « ténèbres du moyen âge » ; enfin, après une transition que nous appelons « Renaissance », elle s'épanouit dans le monde moderne.

C'est bien là l'image de la France à travers les âges que l'école a imprimée dans nos mémoires.

Cette image pourtant ne cadre déjà plus avec certains résultats des investigations historiques dans le dernier quart de siècle. On peut le montrer avec quelques extraits du grand

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 512.

ouvrage qui a précisément enregistré ces progrès, la grande *Histoire de France* publiée sous la direction de M. Lavisse.

LE SIÈCLE DE SAINT LOUIS

Nous savons tous, en gros, que l'architecture gothique est une très belle chose, une des plus belles dont l'humanité s'enorgueillisse. En Occident, à travers toute la série des millénaires, il n'y a jamais eu que deux architectures : la grecque et la gothique. Pour sentir pleinement ce que cela signifie, et pour donner en quelque sorte l'échelle, il faut rappeler que nous autres, Européens modernes, en quatre ou cinq siècles d'opulence et de civilisation, malgré tous nos efforts, nous n'avons jamais pu créer une architecture. Tout cela n'est pas une thèse, c'est un fait admis sans contestation. Dans la grande histoire Lavisse, M. Ch.-V. Langlois écrit :

Le XIIIe siècle fut dans notre pays un de ces moments d'intense activité esthétique, comme Athènes et Florence en ont connu, où l'habileté technique s'associe à la force créatrice. (III, 2, 413.)

Ce pays, à propos duquel les noms d'Athènes et de Florence viennent naturellement à l'esprit, c'est bien le nôtre, la France. M. A. Luchaire écrit :

On a le droit de dire, d'une façon générale, que l'Ile-de-France a été le berceau de l'art gothique ; il est né sur certains points de l'Anjou et de la Bourgogne, mais surtout au centre de la France capétienne. Dire que cet art n'est pas d'importation étrangère, qu'il est au contraire essentiellement indigène et français, devient aujourd'hui presque une banalité. (II, 2, 407.)

Voici une conséquence qu'il faut souligner. Cette France du XIIIe siècle était le cœur artistique de l'Occident. Il y a

tout un peuple de statues exécutées en France *deux cents ans avant Donatello*, à l'époque où l'école, ou plutôt les écoles de sculpture française étaient, sans contredit, les premières de l'Europe. (III, 2, 425.)

Ceci reste vrai quand on l'applique à la langue et à la littérature françaises de la même époque, aux XIIe et XIIIe siècles. Il est vrai que la *Chanson de Roland* ne supporte pas la comparaison avec l'*Iliade*, ni même Joinville avec Hérodote. Ici il serait ridicule de rappeler Athènes. Dans le temps, aucun rapprochement n'est possible avec les grandes époques littéraires.

Mais dans l'espace, dans l'Europe du XIII^e siècle, le Français n'avait pas de rivaux.

Le XIII^e siècle est un moment unique dans l'histoire de notre littérature. Jamais la langue française n'a été plus répandue hors de France. Brunetto Latini dit qu'elle est « commune à toutes gens » ; et Martino de Canale qu'elle est « plus délectable à lire et à entendre que nulle autre ». C'est en français que le Vénitien Marco Polo a dicté, en 1298, le récit de ses voyages en Extrême-Orient. Le français était alors parlé couramment dans les familles nobles d'Allemagne, des Pays-Bas et de l'Italie du Nord, et par toutes les familles cultivées en Angleterre... Au XIII^e siècle la langue vulgaire de France... était le véhicule des récits et des idées qui servaient d'aliment intellectuel à l'Occident tout entier. (III, 2, 412.)

... Un des lieux communs les plus souvent répétés au moyen âge est que l'empire appartient à l'Allemagne, le sacerdoce à l'Italie et la prééminence scientifique à la France. C'est ce que voulait exprimer le cardinal Eudes de Châteauroux, en disant que « la Gaule est le four où cuit le pain intellectuel du monde entier »... Au XIII^e siècle Paris fut, en effet, le plus puissant foyer de l'activité intellectuelle en Occident. (III, 2, 280.)

Il faut entendre l'Université de Paris, foyer de la scholastique.

Notez que cette prééminence française, dans ces XII^e et XIII^e siècles, n'a pas été seulement intellectuelle et artistique ; c'est le temps des croisades, *gesta Dei par Francos ;* le temps où les Normands de notre Normandie jettent leurs colonies en Angleterre, et à travers tout le bassin méditerranéen, suivis par les Angevins. Une épopée militaire française, extrêmement diverse et brillante, remplit ces deux siècles-là.

L'apothéose est la figure de Saint Louis. Il faudrait dire le siècle de Saint Louis, comme on dit le siècle de Louis XIV.

Notez bien qu'on ne le dit pas. Avons-nous emporté de l'école ce souvenir qu'il y a eu là, vers le XIII^e siècle, une période française extraordinairement brillante, un sommet isolé, quelque chose de tout à fait comparable au XVII^e siècle ? Non, incontestablement. Les manuels nous le disent, mais implicitement, sans souligner le fait.

DÉCADENCE ET INVASION

Pour le mettre en valeur, reportons-nous à la France intermédiaire du XV^e siècle, dans ces mêmes manuels. Le contraste

est extraordinaire ; l'historien, inconsciemment fidèle à l'esprit de son rôle, qui est scolaire, civique et patriotique, se bat les flancs de la façon la plus curieuse et la plus touchante, pour atténuer et excuser l'infériorité française trop évidente.

Une « période d'interrègne » dans l'histoire intellectuelle de la France... Rarement, depuis plusieurs siècles, les circonstances avaient été plus défavorables... à la production littéraire et artistique. (IV, 2, 195.)

Et une phrase comme celle-ci, que je trouve délicieuse :

L'esprit français, inférieur alors à l'esprit italien et germanique, ne manquait pourtant pas d'activité ni d'originalité. (V, I, 156.)

C'était en effet ce moment de l'histoire que nous appelons Renaissance. Il suffit de prononcer le nom pour évoquer en foule des souvenirs qui n'ont pas de rapport nécessaire avec la France. Rome, Florence, et tant d'autres villes italiennes depuis le quatrocento : Dante, Raphaël, Michel-Ange, etc...

Notez que :

La civilisation des Flandres et celle de l'Allemagne... au xv^e^ siècle..., la richesse des Pays-Bas et de l'Allemagne pouvaient se comparer à celle de l'Italie. Rappelons-nous les villes allemandes et flamandes, Nuremberg, Augsbourg, Bruges, Gand... les banquiers d'Augsbourg... les navires allemands ou flamands... Regiomontanus..., Martin Behaim, les artistes flamands, van Dyck... En Allemagne et au Pays-Bas ont pris naissance l'imprimerie, la peinture à l'huile, et peut-être la gravure... (V, I, 154 et 155.)

A ce moment-là le cœur de la civilisation occidentale est en Italie et sur le Rhin, il n'est plus du tout dans l'Ile-de-France comme auparavant. Il a changé de place, il me semble que c'est indéniable. La décadence française est évidente, il ne faudrait pas hésiter à employer le mot. Il est évident aussi qu'elle est en relation avec la Guerre de Cent ans, ses ravages effroyables, les « Grandes compagnies », les « Ecorcheurs » ; c'est-à-dire avec un phénomène qui paraît bien avoir d'étroites affinités avec une invasion de Barbares. Décadence et invasion des barbares, a-t-on jamais prononcé ces mots-là à propos des xiv^e^ et xv^e^ siècles français ? Je crois bien que non.

Est-ce donc que nous rêvons ? Le lien que nous croyons apercevoir est-il imaginaire ? Essayons d'y regarder de plus près, avec les plus grandes précautions, en collant aux faits,

en suivant dans son esprit et dans sa lettre ce même ouvrage qui, assurément, fait autorité, la grande histoire Lavisse.

Voici comment il décrit le gothique flamboyant au XIVe siècle :

On copie... les végétaux tourmentés, déchiquetés et crispés... un temps où le praticien avait acquis, dans le maniement du ciseau, une virtuosité extraordinaire, et où le goût du somptueux, du difficile et du rare avait remplacé le sentiment de la beauté ingénue et saine. (III, 2, 247.)

De pareils termes ne s'appliquent-ils pas tout naturellement à un art de décadence? et ne peut-on pas en dire autant de la littérature ?

Les œuvres les plus caractéristiques sont *le Roman de la Rose* et *le Roman du Renard*... voile des allégories... pédantisme fumeux, etc. (III, 3, 404.)

Un siècle ou deux auparavant, on écrivait des chansons de gestes, Roland à Roncevaux.

Dans ces romans on signale de fréquentes invectives contre les nobles, l'Eglise, la religion ; et on nous les signale comme une nouveauté au moyen âge, l'aurore de temps nouveaux. S'écartera-t-on de la vraisemblance, si on est tenté d'y voir le reflet dans la littérature d'une société où était apparu ce symptôme de décadence que nous appelons anarchie ?

Dans cet ordre d'idées n'a-t-on pas le droit d'être frappé des grandes affaires épisodiques qui se détachent sur le fond obscur de l'histoire de France à partir de la fin du XIIIe siècle? (III. 3, 126.)

Les plus connues sont le scandale du pape Boniface VIII, soufflété sur son trône pontifical par un agent de Philippe-le-Bel ; le grand procès des Templiers. Mais les scandales de ce genre ont pullulé.

Le commencement du XIVe siècle fut marqué par des procès politiques et criminels, qui sont restés au nombre des causes célèbres ; ils confirment et augmentent l'impression, si forte, que donnent les grandes affaires tragi-comiques de Boniface et du Temple. (III, 2, 212.)

L'une de ces affaires, illustrée et déformée par le roman, surnage dans notre mémoire à tous ; Marguerite de Bourgogne, Buridan, la Tour de Nesle ; tout cela, c'est le scandale des « brus du Roi » en 1314.

Telle fut l'atmosphère de la haute société sous Philippe-le-Bel. Et voici pour la mise au point :

La cour de Saint Louis ne fut troublée par aucun scandale... Dans l'honnête entourage de Louis IX régnaient encore les vieilles mœurs, en harmonie avec l'humeur du maître. (III, 2, 49.)

Dans ce XIVe siècle, où les symptômes de décadence paraissent bien s'accumuler, les historiens modernes accordent beaucoup d'attention et consacrent beaucoup de pages, à ce qu'ils appellent « les idées de Pierre Dubois ».

Il s'agit d' « un certain Pierre Dubois, contemporain de Philippe-le-Bel », qui avait « un tempérament de journaliste ». L'intérêt de ses œuvres est de nous montrer « comment se présentaient, au début du XIVe siècle, pour un contemporain, les problèmes principaux de la politique internationale ».

Et voici comment, à titre d'exemple (Lavisse, III, 2, 284)

L'univers doit être soumis aux Français. La France est un pays favorisé entre tous ...

L'univers doit revenir aux Français parce qu'ils sont

les plus raisonnables des hommes... le roi de France, maître des États de l'Eglise, les fera produire davantage, parce qu'il les administrera mieux. Quant au Pape, c'est son devoir d'abdiquer.. S'il ne veut pas... il encourra les reproches de tous pour sa cupidité... Après cela il est indiqué que le roi saisisse la Lombardie... Mais si les Lombards refusent d'obtempérer... le roi ruinera leur pays...

Vous possédez, sire, un trésor inépuisable d'hommes qui suffirait à toutes les guerres qui peuvent se présenter. Si Votre Majesté connaissait les ressources de son peuple, elle aborderait, sans hésitation et sans crainte, les grandes entreprises... L'empire d'Orient, la Castille et la Hongrie seront aisément rattachés à la France... Quant à l'Allemagne, il est difficile qu'il se passe un temps bien long avant que le roi de ce pays ait besoin de réclamer votre secours...

Le roi de France doit être

à l'exemple des empereurs Romains... et du Khan des Tartars... ordonnateur et dispensateur de tout ce qui se fera en deçà de la mer méridionale...

Ainsi s'établira

la paix perpétuelle de la chrétienté sous l'hégémonie de la France.

Voici comment M. Ch.-V. Langlois, auteur du tome III, 2,

dans l'*Histoire de France* de Lavisse, commente les idées de Pierre Dubois :

Ces grands projets, dit-il, s'ils ne sont pas d'un homme de génie, ni même d'un bon esprit, ne sont pas non plus d'un fou. Beaucoup de gens partageaient les sentiments et les illusions qui les ont inspirés. Les idées de Pierre Dubois ne sont même pas si originales qu'elles en ont l'air. Dans son « Traité des louanges de Paris » Jean de Jeandun dit aussi que « le gouvernement monarchique de tout l'univers appartient aux très illustres et souverains rois de France ». Les lieux communs d'un fol orgueil patriotique, qui perce jusque dans les documents émanés de la chancellerie royale, foisonnent dans la littérature du temps. A l'étranger la vanité des Français est passée en proverbe.

Tout cela ne fait pas songer seulement à Picrochole. En 1919, après avoir vécu ce que nous venons de vivre, il est impossible d'écarter, à propos de Pierre Dubois, la pensée du pangermanisme. Ces idées-là, *mutatis mutandis*, sont peut-être, jusque, parfois, dans les nuances de l'expression, ce qu'on peut imaginer de plus proche des idées pangermanistes.

Il est bien entendu qu'à ce moment précis, où le cerveau français moyen rêvait d'hégémonie mondiale, on a dit de nos jours *Weltpolitik*, les mésaventures militaires en Flandres, la défaite de Courtrai préludaient déjà d'une façon très nette au grand effondrement qu'a été la Guerre de Cent Ans.

Est-il illégitime de voir un lien entre les deux phénomènes? Le déséquilibre de l'imagination politique n'est-il pas lui aussi un signe de décadence dans l'organisme national ?

Que l'effondrement national se produise, très brusquement, au moment précis où il paraît le plus invraisemblable au premier abord, c'est-à-dire au moment où l'organisme politique vient d'atteindre son maximum d'efficacité et de complexité, il y a peut-être là une loi.

A coup sûr le cas n'est pas isolé. Ainsi s'est effondrée, en pleine exubérance de force, l'Italie de la Renaissance.

Par un contraste souvent signalé, jamais il n'y eut dans les villes de la Péninsule un plus grand appareil de richesse et de luxe qu'au temps des invasions étrangères, où succomba leur puissance et quelquefois leur liberté. (5, V, I, 287.)

En histoire, comme en paléontologie, le gigantisme, le *colossalisme*, si on peut dire, serait à lui tout seul déjà un prodrome

d'effondrement, dans l'évolution d'une nation comme dans celle d'un *rameau phylétique*.

Sur la France du XIVe siècle, disons de Philippe-le-Bel, il semble donc bien qu'un nombre de faits se groupent sans efforts sous la rubrique décadence.

Et il est facile d'en grouper d'autres qui montrent la guerre de Cent Ans sous l'aspect invasion des Barbares.

Pour nous dépeindre la misère de la France anglaise, tous les documents concordent... Les villes sont pleines d'édifices et de maisons en ruines. Les champs envahis par les ronces et les arbustes... Bedfort a beau distribuer à ses fidèles... châteaux, etc..., ils démolissent les maisons pour vendre les pierres, les poutres et les châssis, coupent les arbres et puis s'en vont ; car la campagne est inhabitable. — A Paris la misère et l'émigration dépeuplent peu à peu la ville. Les loyers ont baissé des deux tiers... des milliers de maisons sont abandonnées par leurs propriétaires... en Basse-Normandie Pontorson, dans un acte de 1434, est appelée la feue ville Pontorson... bon nombre de paroisses n'ont plus d'habitants. (IV 2, 11.)

Les Ecorcheurs... coupaient les vignes et le blé en herbe, détruisaient les arbres fruitiers et les ruches d'abeilles, jetaient le grain et le vin sur les routes et dans les fleuves, cassaient les charrues et les meubles, démolissaient ou brûlaient les maisons et les moulins. (IV, 2, 87.)

Les premiers mois de 1438 furent terribles. L'hiver était glacial, le pain hors de prix. On mourait de faim et de froid dans les rues... Les loups se mirent de la partie : pendant deux ans ils rôdèrent en troupes dans la banlieue, étranglant les femmes qui se risquaient hors des murs, pénétrant parfois dans la ville où ils mangeaient les enfants. (IV, 2, 89.)

Voici un tableau d'ensemble :

Les effets immédiats de la guerre furent une atroce misère, la famine, le dépeuplement, l'émigration. La population rurale, très réduite en nombre, se refugiait à l'abri d'un petit nombre de points fortifiés ; le reste du sol était abandonné. La forêt, la brousse, le désert avaient reconquis la France... les loups pullulaient... Certains pays, avant la Guerre de Cent Ans fertiles et peuplés, mirent plusieurs siècles à recouvrer leur prospérité. En Saintonge le peuple répéta longtemps ce dicton : « Les bois sont venus en France par les Anglais. » Les Dombes, au Nord de Lyon, est un exemple frappant des effets durables de ce grand cataclysme : au XIVe et au XVe siècles, par suite des misères de la guerre, ce pays se dépeupla ; les habitants

qui restaient cherchèrent à utiliser les immenses espaces laissés incultes, et, pour avoir du poisson, créèrent des étangs. Chaque repli de ce terrain imperméable fut fermé par une digue, garda les eaux d'hiver, et devint un vivier, mais aussi un marécage...; et la Dombes resta jusqu'à nos jours une région insalubre et presque déserte. (IV, 2, 126.)

N'avons-nous pas lu récemment, dans nos journaux, que la zone des grands combats, dans le nord de la France, ne pourra jamais plus être rendue à la culture? Il faudra, dit-on, la laisser se couvrir de bois. Des « feues villes », comme Pontorson, abondent, hélas ! dans cette même zone. Des spectacles de destruction totale, c'est précisément ce que nous envoyons nos hôtes étrangers contempler dans nos provinces récupérées. En présence de la monstrueuse guerre, dont nous sortons à peine, nous avons eu le sentiment et nous avons dit qu'elle n'avait jamais eu de précédents. Ce n'est vrai qu'à certains points de vue. La Guerre de Cent Ans est tout à fait comparable à celle de 1914 par sa puissance destructive; mais aucune autre guerre, dans l'intervalle, sur le sol français, ne supporte cette comparaison; du moins à ce que j'imagine; ni les guerres de religion du XVI^e^ siècle ; ni la Fronde et les guerres de Louis XIV ; ni celles de la Révolution et de l'Empire. Le sentiment que nous en avons tous paraît juste. Dans la courbe de l'histoire de France, entre les sommets du XIII^e^ et XVII^e^ siècles, l'inflexion la plus accusée, le point le plus bas de beaucoup correspondrait à la Guerre de Cent Ans.

DEUX FRANCES SE RELAIENT

C'est une coupure. On se risque à dire que c'est une mort. La mort d'une France relayée par une autre, à la façon dont se relaient les rameaux phylétiques des paléontologistes.

Sous cette rubrique se laissent classer naturellement des faits extrêmement précis, cueillis avec un souci rigoureux d'exactitude littérale.

Morte et oubliée, la France des XII^e^ et XIII^e^ siècles l'est à un point extraordinaire ; les historiens ont dû peiner pour établir qu'elle fut réellement; les érudits l'ont reconstituée tant bien que mal.

Presque toutes les belles œuvres du XIII^e^ siècle sont anonymes... des maîtres très habiles, dont le nom même était oublié, ont été

remis à leur place, au premier rang. C'est le cas de Jehan Pépin... Il faut se résigner à ignorer presque tout des artistes du XIIIe siècle. (III, 2, 416, 419.)

Jehan Pépin, le nom, n'est-ce pas? est beaucoup moins connu que celui de Phidias, par exemple. Et un biographe de Phidias ne se laisserait pas entraîner à l'appeler simplement « un maître très habile ». Il est bien entendu, cependant, tout à fait incontestable et incontesté, que le Parthénon et une cathédrale gothique sont des œuvres d'art d'une prééminence comparable.

Nota bene. — C'est incontesté aujourd'hui, depuis quelques dizaines d'années. Mais des siècles se sont écoulés pendant lesquels ces prodigieuses dentelles de pierre ont été jour après jour sous les yeux de nos pères, sans fixer le moins du monde leur attention. Et quels siècles ! Les XVIIe et XVIIIe, les plus littéraires, les plus artistiques, les plus brillants de notre histoire, ceux qui nous paraissent les plus français, où la France s'est le plus épanouie dans le monde ! Les contemporains de Louis XIV ont eu pour la cathédrale gothique le plus parfait mépris. Ce nom de gothique est certainement une injure. Il est quelque chose de pire, un reniement. En l'appelant gothique, nos pères ont certainement voulu expressément renier la cathédrale, en attribuer la construction à de vagues barbares étrangers. Cette indication de l'étymologie a été logiquement développée par l'érudition allemande, qui a revendiqué pour la Germanie l'architecture gothique et même les chansons de gestes. Cette usurpation étonnante a été tolérée longtemps en France avec une docilité où il y avait beaucoup d'indifférence. Pour les chansons de gestes, leur origine véritable n'a été établie qu'il y a une dizaine d'années par M. Joseph Bédier ; et ç'a été une grande découverte, une révélation. En pleine guerre, dans un ouvrage adressé au grand public, M. Mâle a jugé utile d'établir une fois de plus que l'Allemagne n'a rien du tout à revendiquer dans l'architecture gothique ; évidemment parce que, pour ce grand public, ce fait, bien établi pour les érudits, n'est pas encore une banalité.

La France moderne, celle de Louis XIV et de Voltaire, ne s'est assurément pas reconnue dans celle de Saint Louis. Entre les deux, d'ailleurs, il y a eu ce phénomène pour lequel le terme de Renaissance est universellement admis. Il est

curieux, si on le prend à la lettre, dans son sens étymologique ; et alors il fait figure d'un mot naïf et profond, sorti des entrailles du peuple. Renaissance, en effet, suppose une mort préalable.

Les historiens en ont pris conscience, et ce qu'il y a de mort associé à cette renaissance les a choqués. Ils ont déploré « ce dédain du passé national » qui caractérise la Renaissance et que la France « ait renoncé à son génie pour s'absorber dans un génie étranger »...

Les hommes de la Renaissance, dit M. Henri Lemonnier,... rompent avec toute l'éducation du moyen âge... En visant à faire revivre artificiellement la Grèce et Rome dans le monde moderne, en renonçant à l'héritage de leur passé, en se refusant à reconnaître les réalités contemporaines, ils se donnèrent une tâche factice et inférieure. (V, I, 153.)

Ou bien encore :

Si forte était encore la tradition française, qu'il faudra trente ans après la mort de Louis XII pour que la pédagogie italo-antique triomphe sans réserve, et entreprenne d'anéantir jusqu'aux derniers restes de l'empire français du moyen âge. (V, I, 184.)

Ou bien encore :

Les rhétoriqueurs et les humanistes apparaissent : leurs efforts combinés aboutiront (et à certains égards on peut le regretter) à une transformation du style, de la langue, et même de l'esprit national. (IV, 2, 448.)

Dans le même ordre d'idées, l'historien condamne sévèrement les campagnes d'Italie :

Ces déplorables expéditions des Royaux de France (reali di Francia) en Italie, qui, en gaspillant l'énergie et les ressources de la France, ont tant de fois contribué à compromettre ses destinées dans les Pays-Bas et sur le Rhin... cette faute aux conséquences incalculables... (III, 2, 97.)

Tous les historiens sont unanimes, et, à la succession des rois de France, de Charles VIII à François Ier, ce qu'ils reprochent, très justement, ce n'est pas seulement de n'avoir pas eu nos préoccupations actuelles de frontière allemande c'est encore d'avoir réalisé, par la direction donnée à la politique et à la guerre, les conditions de la Renaissance.

Ce fut l'expédition de Charles VIII qui entraîna définitivement

la France... vers la civilisation méridionale et antique. (V, I, 58.)

Tout cela est un verdict auquel il n'y a rien à objecter, en tant que verdict, et dans la mesure où c'est le rôle de l'histoire d'être un tribunal. Choquerait-on beaucoup les opinions reçues, si on essayait de voir la Renaissance et les guerres d'Italie sous un autre angle ?

Les contemporains de Jules II disaient : « *Fuori i Barbari.* »

L'Italie, dit M. Henri Lemonnier, conquit les Français, du jour où ils pénétrèrent chez elle, et elle les retint par mille liens délicats. (V, I, 159.)

Il entend ces mille liens délicats, ces impondérables qui, vers le foyer de civilisation intense, attirent invinciblement le Barbare. Le Français du xv^e^ siècle, au sortir de la Guerre de Cent Ans, fait figure de Barbare. C'est le moment où la civilisation italienne est la plus éclatante ; l'une attire l'autre, sans résistance possible. Ainsi accourent vers la lumière les phalènes. Et il est d'un bon naturel, mais c'est peine perdue de les prévenir qu'ils se brûleront les ailes. Ils ne manqueront pas, éventuellement, de recommencer demain.

Et sans doute est-il infiniment regrettable de voir la France de Saint Louis et de Philippe-le-Bel sombrer dans la barbarie de la Guerre de Cent Ans. Qu'elle soit morte, cette France-là, avec sa culture magnifique, au lieu de continuer son évolution, comme nous l'imaginons théoriquement si facile ! Et qu'il ait fallu perdre du temps, gâcher des efforts, sacrifier des choses qu'on eût souhaité acquises, pour qu'il naquît une autre France, toute nouvelle, très différente de l'autre, presque sans lien avec son propre passé, une sorte d'étrangère, évidemment c'est une absurdité irritante.

Ce sentiment est très naturel : c'est exactement celui que nous éprouvons à regarder crouler avec l'Empire romain tout l'édifice infiniment précieux de la civilisation antique. Pourquoi ? mais pourquoi ? grand Dieu ! ce gâchage extravagant ? Qui en est responsable ? Comment aurait-on pu l'éviter ? Beau sujet de méditations.

La mort, quand il s'agit d'individus, nous la déplorons amèrement, cela va sans dire, mais nous n'avons pas en face d'elle des ahurissements niais. Nous admettons qu'en matière d'individus la vie et la mort soient indissolublement liées, la

condition l'une de l'autre. Qu'un organisme individuel soit en plein épanouissement, nous appelons cela *maturité;* et par là nous indiquons que, dans notre esprit, la vieillesse et la mort la suivront, parfaitement inéluctables.

Qu'il s'agisse, au contraire, d'un organisme collectif, d'une société, nous ne sentons plus la nécessité de la mort; nous ne la concevons plus qu'accidentelle; elle n'est plus, à nos yeux, le terme nécessaire d'une évolution biologique, au bout d'un délai donné.

On peut imaginer la stupeur du premier homme conscient de son humanité en face du premier cadavre humain; et ses spéculations ingénieuses pour s'éviter à soi-même un sort analogue, pour trouver la panacée de la mort.

Ainsi à peu près se comporterait notre société, la première, probablement, qui ait été nettement consciente de soi; — quand elle contemple, dans l'histoire, les cadavres des sociétés antérieures, elle se révolte contre ce sort commun, qu'elle n'accepte pas pour soi-même.

Elle a peut-être raison; on n'a pas la prétention exorbitante de trancher un pareil problème. Tout ce qu'on a voulu dire, c'est que, les faits une fois rappelés dans les grandes lignes, ce que les paléontologistes nous ont dit sur l'évolution des « rameaux phylétiques » prend peut-être une valeur suggestive.

L'ÉCHÉANCE DE CINQ SIECLES

On croit en tout cas qu'il y a un parallélisme entre la mort de l'Empire romain, submergé par les Barbares, et la fin de la France des cathédrales, sombrant dans la Guerre de Cent Ans. Ce sont des phénomènes d'inégale intensité, mais on croit qu'ils sont de même nature. C'est le même phénomène essentiellement : une civilisation épanouie, qui fait retour violemment à la barbarie. On est confus et un peu inquiet de constater que cette identité n'a jamais été posée nettement par les historiens. On ne l'a pas inventée pourtant; on a cherché à l'extraire des manuels d'histoire où elle se trouve à l'état d'affirmation diffuse, et d'ailleurs récente.

Ce point concédé, si on le concède, d'autres faits vont apparaître. Au delà du XIII^e^ siècle dans le passé, au delà du siècle de Saint Louis, il y a, dans l'histoire de France un autre siècle lumineux. Il est très connu. Le nom qui vient aux lèvres

sans hésitation possible est celui de Charlemagne. Louis XIV, Saint Louis, Charlemagne, ces trois noms-là résument l'histoire de France. La France de Charlemagne n'a-t-elle pas fini exactement comme celle de Saint Louis? Après le grand épanouissement, tout de suite, très brusquement en tout cas, l'invasion des barbares submerge le pays. Cette fois ce sont les Normands de Norvège qui jouent le rôle de barbares, et ils le jouent à fond. Ils apportent le meurtre et la ruine, d'immenses dévastations. Le x^e^ siècle, en France, est décrit dans tous les manuels comme un moment d'immense misère, ce qu'il y a eu de plus près de la dissolution et de la mort totale. En l'an mil la chrétienté a de bonne foi attendu la fin du monde.

C'est le point le plus bas de la courbe. Elle se relève tout de suite. Dès le xi^e^ siècle, les germes de vie nouvelle apparaissent. C'est le moment où chez nous on écrit la *Chanson de Roland* et on bâtit les premières églises romanes.

Mais oui, il y a une courbe. Et sur laquelle les hauts et les bas se succèdent à intervalles grossièrement, bien entendu, mais remarquablement réguliers.

En remontant en arrière dans le temps, la Guerre de Cent Ans est à cheval sur le xiv^e^ et le xv^e^ siècles, les invasions normandes sur le ix^e^ et le x^e^, les grandes invasions qui ont mis fin à l'Empire romain d'Occident sont du v^e^ siècle. Les cataclysmes immenses reviennent tous les cinq siècles.

En avons-nous épuisé la liste? cinq siècles avant les grandes invasions, qu'il y a-t-il donc eu chez nous en Gaule ? C'est à ce moment-là précisément que l'empire Celtique, après un épanouissement prodigieux que nous entrevoyons confusément dans la préhistoire, croule d'un coup; dans le siècle avant l'ère chrétienne, c'est Jules César, les dévastations assurément immenses de la conquête romaine. Et cette fois on ne peut plus parler d'une invasion de barbares. C'est une conquête coloniale, le phénomène exactement inverse, c'est-à-dire au fond le même, la face et le revers de la même médaille. L'agonie et le renouvellement d'un groupe humain.

Tous les cinq siècles ! cette échéance serait moins mystérieuse, si on adoptait une autre mesure du temps, et si on disait, ce qui revient au même, toutes les quinze générations à peu près. Et le phénomène se laisserait résumer à peu près

ainsi. Sur le coin de planète où nous sommes, en France, et depuis quelque deux mille ans, le groupe humain dont nous faisons partie s'est renouvelé entièrement, a pris une nouvelle figure, toutes les quinze générations, après d'effroyables convulsions. Ça, c'est un fait ; de quelque manière que vous l'interprétiez, je ne vois pas comment ce fait peut être nié. Dans la série des Frances successives, chacune a duré une quinzaine de générations, évoluant, chacune à son tour, de l'enfance à la maturité épanouie, puis à la dissolution ; comme si, en une quinzaine de générations, quelque chose en elle s'était épuisé que nous pouvons appeler la sève, faute d'un mot plus précis.

Ce pays de France, dans la période considérée, depuis deux millénaires, a été manifestement un foyer de civilisation. Tout se passe comme si, dans ce foyer, une humanité se consumait en quinze générations ; après quoi, cette humanité étant brûlée, le foyer s'éteint. Pour qu'il se rallume il faut d'autre combustible humain : *vitaï lampada tradunt.*

Bien entendu, on constate, on n'explique pas. On se borne à rappeler que les paléontologistes ont décrit la mort et le relai des rameaux phylétiques; et on croit le phénomène biologique susceptible de jeter quelque lumière sur ce phénomène historique, le relai de Frances successives.

On n'a pas la prétention que cette philosophie de l'histoire soit autre chose qu'aventurée. Mais enfin les faits signalés sont réels, le lien entre eux n'est pas niable. Même si on peut le croire fortuit, est-ce une raison suffisante pour le taire ? Il est d'un intérêt passionnant en ce moment précis, puisque nous vivons nous-mêmes l'heure fatidique, l'échéance terrible des cinq siècles. Les menaces de mort nous entourent, nous sentons notre monde se dissoudre. Il n'est pas indifférent de voir, de toucher du doigt, que c'est une crise familière, qui est revenue périodiquement dans le passé, toujours bienfaisante. Dans l'angoisse où nous nous débattons, il est pratiquement utile que nous discernions devant nous la Fontaine de Jouvence.

LE POINT DE VUE BIOLOGIQUE

Chacune des Frances successives serait une variété zoologique, un « rameau phylétique ». Est-ce que ce point de vue

biologique se laisse serrer de près? Assurément d'une France à l'autre il n'y a pas de modification profonde du type physique ; dans quelle mesure a-t-il persisté sans changement à travers toutes les Frances ?

Certains éléments sont très anciens. L'homme de Cromagnon, dont les sépultures de la Vézère ont livré des crânes aux anthropologistes, est encore actuel en France. Il est vrai que, aux grottes de Grimaldi, près de Nice, d'autres sépultures ont livré des crânes de négroïdes. Mais ceci est antérieur à la Gaule.

Les auteurs anciens dépeignent les Gaulois comme des hommes de très grande taille, blonds, aux yeux bleus. C'est la description, parfaitement nette, de ce que les anthropologistes appellent « le grand dolichocéphale blond » ; dans la langue courante on dit le type germanique. Un peuple tout entier de ce type à l'état pur, ça ne se retrouve plus guère qu'en Norvège et encore ! (voir Deniker : *les Races Européennes*). Il est vrai qu'une race tout à fait pure, en dehors de l'élevage industriel, c'est du domaine de l'absolu ; ça n'a rien à voir avec les contingences de la réalité. « Ce type classique du Gaulois n'était sans doute pas celui de tous les Gaulois », dit M. Camille Jullian. Il pouvait être celui « des guerriers de profession », de « la classe dominante », de « ceux qui forçaient l'attention », la teinte dorée des cheveux pouvait être « artificiellement produite ». Ce sont là des hypothèses pourtant, de pures hypothèses.

« Les sculpteurs de Pergame », comme le fait observer encore M. Camille Jullian, « trouvèrent en étudiant les Gaulois un genre de beauté » qui n'avait rien de commun avec la beauté grecque, méditerranéenne.

Rappelez-vous une de ces statues : celle du Gaulois blessé, par exemple, qui est si connue ; c'est assurément le dolichocéphale blond, aisément reconnaissable, et c'est un Gaulois ! le Gaulois ! notre ancêtre propre à nous autres ! Jamais de la vie. Ou alors quels termes nous restera-t-il à employer pour qualifier les statues de nos cathédrales, de notre moyen âge, qui, elles, sont si fidèlement de chez nous, du « val de Loire » ou du val de Seine, criantes de ressemblance ?

Après tout la Celtique a été, comme on l'a dit, un prototype du royaume Franc ; pendant les cinq siècles de Rome,

l'homme Italien, méditerranéen, a colonisé la Gaule ; à des moments divers de notre histoire, sous le nom d'Aquitaine, sous celui de Sarrasins, le sang Ibère et même Berbère s'est mêlé au nôtre.

Les pangermanistes nous ont appliqué le mot de métis, qu'ils considèrent comme une injure. Nous nous faisons gloire d'être une nation plutôt qu'une race ; d'avoir un sens plus large de l'humanité ; d'être plus dégagés que d'autres de préjugés en matière de peaux jaunes ou noires.

Tout cela se tient. La France est le pays où les sangs du Nord et du Midi se sont mélangés. C'est sa raison d'être. C'est ça qui fait la France. Veut-on que le dosage soit toujours resté invariablement le même à travers les siècles ? C'est invraisemblable !

ENRACINEMENT DE L'HUMANITÉ DANS LES VIEUX PAYS

Sous cette réserve, il faut certainement, d'autre part, insister sur ceci.

Il y a des pays, des portions étendues de la planète, des continents, où l'humanité ne tient pas, pour ainsi dire ; elle n'est pas enracinée. Ces continents sont par excellence l'Amérique et l'Océanie.

L'Amérique du Nord est, dans cet ordre d'idées, un type admirablement net. Ses Peaux-Rouges ont disparu devant l'homme européen ; ils ont été complètement éliminés, sans métissage ; la substitution d'une faune humaine à l'autre est parfaite ; elle a été brusque, catastrophique ; le phénomène s'est accompli sous nos yeux en pleine lumière.

Il se reproduit en Nouvelle-Zélande, en Australie. Et d'ailleurs on le retrouve plus ou moins atténué dans toute l'Océanie, dans l'Amérique espagnole, dans tous les nouveaux mondes.

Le type opposé est celui des vieux pays, l'Egypte en tête. Là, l'humanité tient comme teigne, elle survit à tout, elle semble pratiquement indestructible.

Les pharaons de granit ont tous le corps bâti de même, de larges épaules et des hanches étroites. Encore, aujourd'hui, au xx^e^ siècle après J. C., ce gabarit est justement celui des fellahs. Tout a croulé, des empires, des religions, des langues, des écritures. Mais une certaine proportion entre les os du bassin et ceux des épaules est restée immuable.

La Grèce est certainement aussi du même genre. On ne l'a pas démontré, comme en Egypte, par des arguments anatomiques. Pourtant, dans la figure des statues grecques, la façon dont la ligne du nez prolonge celle du front n'est-elle pas déjà sémitique, méditerranée orientale ? En tout cas, les Grecs, aujourd'hui, à la surface de la planète, recouvrent assez exactement le même espace qu'il y a trois mille ans, à cheval sur la mer Egée. Ils parlent la même langue, ils portent le même nom, ils ont conscience d'être eux-mêmes.

La France rentre dans cette catégorie-là. Ce n'est pas douteux. Nos villes et nos provinces portent encore des noms qui sont dans César: Parisii, Cadurci, Arverni, etc. ; à peu près tous les coins de France s'appellent de même depuis deux mille ans. Aussi loin qu'on peut remonter dans le passé on a parlé en France une langue apparentée au latin, dont la nôtre est issue. (Note de Camille Jullian, par exemple, sur une inscription pré-romaine de Nîmes, matrabo Nemausacabo.)

La continuité est indéniable ; elle n'a jamais été interrompue ; nous avons certainement le droit de dire la France, au singulier ; c'est une personne, une invidualité, il y a unité biologique. Seulement l'évolution a fait apparaître successivement des variétés dans cette espèce.

PORTÉE BIOLOGIQUE DES GRANDES CATASTROPHES

Ces grandes catastrophes, qui délimitent dans le temps les Frances successives, conquête romaine, invasions des Barbares, des Normands, Guerre de Cent Ans, si on veut en comprendre le sens, il faut, j'imagine, envisager leurs conséquences démographiques, ou, pour parler autrement, leur importance biologique. Elles ont renouvelé la race, comme un jardinier ranime une culture en faisant venir du semis nouveau. La comparaison cloche, bien entendu. Le semis nouveau, en particulier, n'est peut-être pas, autant qu'on l'imagine, importé de l'étranger par des envahisseurs barbares. A propos des grandes invasions alémaniques et de la place qu'elles ont pu tenir au soleil, dans la réalité vécue, pour les contemporains, M. Tourneur-Aumont appelle joliment notre attention sur ce fait que notre propre France, depuis un siècle, a subi trois grandes invasions.

Au temps des invasions alémaniques, M. Tourneur-Aumont

rappelle aussi que la Gaule d'alors a connu d'importantes convulsions sociales. Les manuels d'histoire en font une mention fugitive à propos des Bagaudes, émeutiers paysans, ceux qui, en d'autres temps, s'appelèrent des Jacques.

Dans l'usage courant du langage, dans les polémiques sociales, nous opposons la guerre étrangère et la guerre civile. Dans la réalité il semble bien qu'elles soient étroitement unies. Les « barbares de l'intérieur », Taine a créé cette expression pour les Jacobins de 89. Ces barbares font plus de ravages que les autres, leur action va plus profond. Barbares de l'intérieur et de l'extérieur sont des forces plus ou moins associées, dont les actions se combinent. Les grands séismes humains intéressent la société autant que la patrie, ils jettent tout par terre sans distinction.

Il me semble bien qu'ils bouleversent par exemple la langue. Car, enfin, chacune des Frances successives a eu la sienne. La Gaule romaine a parlé le latin des grammairiens et des rhéteurs. La Gaule franque le latin vulgaire. La France du moyen âge un français à déclinaisons, bien différent de notre français analytique.

Entre ces états successifs d'une langue, la décomposition qui mène de l'un à l'autre ne paraît pas uniformément progressive, il y a saut relativement brusque. Nous lisons couramment Montaigne et Villon, tout ce qui est postérieur à la Guerre de Cent Ans; au delà, dans le passé, si nous jetons un coup d'œil sur Froissart, le *Roman de la Rose*, Joinville, ou la *Chanson de Roland*, il nous faut une traduction ou un apprentissage.

Une langue se conserve par la classe dirigeante, supérieure, la bonne société, disons la bourgeoisie, la classe où les enfants ont des loisirs, deviennent écoliers et étudiants, la classe où les femmes tiennent salon, qui écrit et qui lit. La destruction de cette classe implique une atteinte profonde et brusque à la langue.

Il y a d'autres modifications corrélatives auxquelles on ne pense pas d'abord et qui sont la cicatrice d'un bouleversement.

Par exemple je ne connais pas d'étude sur l'apparition, dans une société, de règles nouvelles en matière de noms propres. De quand datent nos coutumes actuelles : noms de famille et

noms de baptême? Il me semble que le moyen âge a connu seulement le nom de baptême. Quand on dit Gauthier-sans-avoir, ou Pierre l'Hermite, il est clair que *Sans-avoir*, *l'Hermite* sont des surnoms et non pas des noms de famille. Dans la noblesse, le nom paraît avoir été attaché à la terre, à la seigneurie plutôt qu'à la famille.

On nous dit que la Guerre de Cent Ans, ayant mis le sol en friche et ruiné la noblesse, bouleversé toute l'assise des fortunes, se trouva avoir mué les serfs en paysans, et fait naître la bourgeoisie capitaliste (Jacques Cœur). J'imagine que ces bouleversements sociaux se sont traduits extérieurement par de nouvelles façons de nommer, c'est-à-dire de classer chaque individu.

Des révolutions dans la grammaire, dans les règles de l'état civil, il peut sembler au premier abord que c'est un sujet d'érudition pure. Il faut pourtant les regarder sous un autre angle, si elles ont régulièrement accompagné les grandes catastrophes qui séparent les Frances. Alors elles marquent l'importance d'un bouleversement qui a tout atteint, et elles aident à en deviner la nature.

Ces grandes catastrophes, leur sens profond doit être cherché du côté biologique, si on peut dire. Elles retentissent jusque dans les moindres détails, parce qu'elles affectent la chair même de l'humanité, les conditions de la naissance. Dans la classification usuelle des compartiments d'érudition, ce côté biologique s'appelle « démographie ». Et je crois que ce nom masque son importance. Ce qu'il y a sous ce nom, ce sont les réalités profondes de la mort, de l'accouplement et de la naissance, tout le mystère de la vie. Qu'il se produise un changement là-dedans, ce changement est fondamental, tous les autres découlent de lui. C'est lui qui fait apparaître la variété zoologique nouvelle.

La démographie est une science toute nouvelle. Elle n'a encore ni sa documentation, ni son outillage. L'état-civil, sa seule base possible, est vieux à peine de quelques décades ; il faudrait qu'il soit vieux de plusieurs siècles, voire de plusieurs millénaires. A cette lacune dans les faits observés on ne peut pas suppléer avec des phrases.

Après tout, nous connaissons bien l'importance pratique de la démographie. En France, le problème des naissances est

celui qui nous angoisse le plus. A ce propos on nous a renvoyés souvent aux confidences des auteurs grecs à la fin de l'époque classique. Ils constatent dans la société où ils vivent l'apaïdia, la rareté des enfants, et ce qu'ils appellent l'oliganthropie ; on peut traduire le chiffre stationnaire ou régressif de la population. Nous n'avons ces choses-là que trop présentes à l'esprit ; elles sont notre mané, thécel, pharès.

Dans la littérature considérable du sujet, je ne me souviens pas d'avoir jamais rencontré ceci, qui est pourtant de toute évidence.

Les Grecs se lamentaient sur l'oliganthropie au moment où Athènes et Sparte tombaient en décadence, vers le troisième siècle avant J. C. Cette Grèce-là, celle d'Athènes et de Sparte, celle avec laquelle on a bercé notre enfance, est morte, en effet, vers cette époque-là. Mais il ne faudrait pas oublier que la suite de cette Grèce-là fut prise immédiatement par une autre Grèce. Le cataclysme qui fut la fin de l'une et le commencement de l'autre, ce fut la conquête macédonienne. La Grèce nouvelle, ce fut celle d'Alexandre, des Seleucus et des Ptolémées ; ses capitales nouvelles furent Alexandrie et Antioche, assises sur la Méditerranée orientale, comme le furent invariablement toutes les capitales grecques. Par rapport à la Grèce ancienne, cette Grèce-là représente le contraire d'une décadence ; elle en est un épanouissement immense ; elle la continue, elle achève les guerres médiques par la victoire et la conquête totale de l'Empire Perse. Son œuvre est prodigieuse ; c'est elle qui a rendu utilisable pour l'Occident la civilisation orientale ; sans elle il n'y aurait pas de chrétienté concevable. Sa littérature est probablement la première du monde : en tout cas le plus grand succès de librairie de la planète ce n'est pas l'*Iliade*, c'est, sans contestation possible l'Evangile : un titre composé de deux mots grecs, qui signifient la bonne nouvelle : — et un livre dont l'original hébreu, s'il a jamais positivement existé, n'a pas laissé la moindre trace.

La Grèce a légué à la planète le rationalisme, la science. C'est là une banalité courante. Mais son contraire, le mysticisme, la religion, à qui donc les devons-nous ? encore à la Grèce. Le rationalisme fut l'œuvre d'Athènes. Le mysticisme, d'Alexandrie : Platon faisant d'ailleurs un lien entre les deux. Entre ces deux héritages, l'un de la Grèce ancienne et l'autre

de la nouvelle, quel est le plus prodigieux ? Ces deux Grèces ont-elles donc été les seules ? Tant s'en faut. Après la Grèce des Ptolémées, la Grèce romaine ; après celle-ci, les Grèces qui se sont succédé à Constantinople. Nous donnons au terme de Byzantin un sens péjoratif. Mais, au demeurant, nous savons très bien que Byzance a eu, à travers tout un millénaire, une importance immense.

Est-ce tout ? Non. Après une Grèce turque, qui semblait un cadavre enterré, une jeune Grèce ressuscite pour des destinées inconnues. Et elle est exactement au même point de la planète, elle parle la même langue, elle est consciente de soi ; recréée par une longue période de barbarie, elle est juvénilement avide de vie.

Ainsi l'oliganthropie, le symptôme démographique de mort prochaine qui nous effraie tant, fut noté en Grèce trois siècles avant Jésus-Christ ; et en 1920 la Grèce est jeune après avoir vécu d'une vie créatrice pendant la plus grande partie des vingt siècles intermédiaires. L'humanité ultra-civilisée est donc bien décidément celle précisément qui est indestructible, qui a l'âme chevillée au corps.

Valait-il la peine de développer ces banalités ? Peut-être, parce que nos souvenirs scolaires les masquent. Nos programmes et nos manuels arrêtent l'histoire grecque à la conquête d'Alexandre : ils ne connaissent que la Grèce d'Athènes et de Sparte ; c'est celle-là qui est classique ; c'est-à-dire qu'on ne reconnaît pas aux autres la même valeur éducative. Il est bien possible que ce choix soit judicieux. Mais ce n'est pas là ce qui nous importe.

Ce qui est essentiel et certain, c'est que nos programmes scolaires traitent inversement l'histoire de Grèce et celle de France. Entre les Grèces successives ils ne nous laissent pas apercevoir le lien. Et inversement, dans la France totale ils ne nous montrent pas les Frances successives.

CONCLUSIONS

Tout cela est fragmentaire et confus. Sur un pareil sujet on ne peut pas avoir un système bien lié. Est-ce une raison pour ne rien dire du tout ? Les faits, si pêle-mêle qu'ils soient, n'ont-ils pas une tendance à se grouper suivant certaines lignes très générales ?

Oui, il semble bien y avoir eu des Frances successives séparées par des catastrophes immenses, destructives et créatrices ; et la comparaison de ces variétés successives de l'espèce française avec ce que les paléontologistes appellent des rameaux phylétiques est de nature à éclairer le phénomène.

Oui, ces catastrophes, lorsqu'on cherche à les analyser, on croit discerner comment elles ont pu modifier biologiquement l'espèce en agissant sur les naissances. Même si ce sont là de simples curiosités d'érudit, est-ce une raison suffisante pour les passer sous silence ? Mais est-ce que ce sont de simples curiosités d'érudition ?

Un insecte dans les affres et la torpeur de la mue, si c'est un insecte conscient, ne lui rendrait-on pas un service en lui faisant connaître les conditions moyennes et l'issue générale de la mue dans l'espèce à laquelle il appartient ? Ne lui donnerait-on pas quelque chose comme une résignation confiante qui aurait son prix ?

On n'a pas inventé le problème, puisque la France est obsédée par le souvenir de la décadence romaine. Est il tout à fait indifférent de lui rappeler qu'elle n'a pas besoin de remonter si loin dans le passé, qu'il y a des exemples de mue moins lointains et moins effrayants ; qu'elle a déjà elle-même mué quatre bonnes fois dans le cours de son histoire, et que ç'a été la condition même de sa vie?

E.-F. GAUTIER.

SAINTE-BEUVE ET PAUL VERLAINE

—

En 1855, dans la revue l'*Art*, que dirigeait Louis-Xavier de Ricard, et qui, publiée chez Alphonse Lemerre, fut un des premiers témoignages du groupe qu'on appelle plus tard « parnassien », un jeune poète, à peine connu même des cénacles, publiaitune étude sur Baudelaire. L'auteur des *Fleurs du Mal*, résidant alors en Belgique et fort près de sa mort, ne possédait encore qu'un pâle rayon de l'éclatante renommée dont son œuvre aujourd'hui s'entoure et qui semble à certains encore insuffisante. Dans cette étude assez bien venue, et qui figure aujourd'hui en tête du second volume de ses *Œuvres Posthumes*, notre jeune poète s'irritait du peu de cas que l'on faisait de Baudelaire ; il avait respiré, savouré longuement le parfum étrange et pénétrant des *Fleurs du Mal* : on prétend même que, par une assez rare et plaisante aventure, alors qu'il était encore sur les bancs du collège, il en avait, renversant les rôles, confisqué à un *pion* l'édition originale, qui sait ! peut-être même la vraie, celle d'avant les vertueux élagages du Tribunal impérial. Ce jeune poète, dès le début de son article, écrivait :

C'est du reste un peu l'histoire des *Rayons jaunes*, le plus beau poème, à coup sûr, de cet admirable recueil *Joseph Delorme*, que, pour mon compte, je mets comme intensité de mélancolie et comme puissance d'expression infiniment au-dessus des jérémiades lamartiniennes et autres (1).

Nous ne lisons plus guère *Joseph Delorme* ; la gloire de

(1) *Œuvres Posthumes*, t. II, p. 7.

Sainte-Beuve critique a obscurci presque complètement l'ancien éclat de son prestige poétique. Toutefois, qu'un jeune poète, il y a quelque cinquante ans, et qui n'ignorait rien de Hugo, de Lamartine, de Vigny, de Gautier, de Musset, ni même de Banville, de Baudelaire et de Leconte de Lisle, tînt les poésies de Sainte-Beuve encore en une telle estime, et qu'il les mît au premier rang, alors que le recueil qu'il en louait avait près de quarante ans de date, n'y a-t-il pas là de quoi retenir un moment notre attention, surtout quand on aura dit que le jeune poète dont il s'agit s'appelait Paul Verlaine ?

On serait peut-être tenté, dès le premier abord, de ne voir dans cette louange du poète de *Joseph Delorme*(1) que la politique d'un écrivain à ses débuts, et désireux de se concilier les bonnes grâces d'un critique influent. Il est vrai que Sainte-Beuve était alors au sommet de son autorité et de sa gloire. Un dosage attentif de sincérités et de manœuvres, une succession de prudences et d'indiscrétions, un don singulier de faire revivre les pensées comme les hommes, les agréments d'un style ondoyant et simple à la fois, des manières tour à tour patelines et mordantes, une heureuse et insatiable curiosité l'avaient porté à un rang que la mort même ne lui a presque pas ravi. Il n'était donc pas inutile de louer une telle puissance pour qui avait le désir de se pousser rapidement dans le monde des lettres. Mais Verlaine ne montrait pas, à ses débuts, plus d'ambition qu'il ne le fit par la suite : et Sainte-Beuve avait d'autres mérites qui lui étaient plus sensibles.

Ce critique de grande autorité ne se contentait pas, en effet, de prêter attention au passé, ni de remâcher les enthousiasmes de sa jeunesse, il savait encore et voulait prêter une oreille attentive et soigneuse aux efforts de la jeune génération : cela n'eût-il pas suffi à lui valoir, de la part de celle-ci, à tout le moins, de la déférence?

On connaissait à Sainte-Beuve un jugement fort ouvert, lorsque ses rancunes personnelles ou quelque contretemps sentimental ne venaient pas lui communiquer une incompréhension volontaire. Il pouvait donc bien y avoir beaucoup plus que de l'habileté dans de tels écrits de jeunes gens, comme dans les efforts qu'ils faisaient pour gagner les suffrages de l'auteur des *Lundis* ; une sympathie véritable s'y montrait, et

(1) Les *Poésies de Joseph Delorme* sont datées : février 1829.

généralement ressentie par le petit groupe des futurs « Parnassiens » ou prétendus tels.

Dès 1863, tout à fait à l'aurore de ces réunions chez la marquise de Ricard, où s'élabora le « Parnasse », Louis-Xavier de Ricard sollicitait de Sainte-Beuve son sentiment sur des vers qu'il lui envoyait, et un billet du critique, daté du 6 novembre, assurait son jeune correspondant *des sentiments d'estime et (même au milieu de dissidences) de la sympathie que son talent méritait de lui imposer* (1).

L'eau bénite de cour n'était point l'élément où se complaisait Charles-Marie Sainte-Beuve : il y mêlait assez volontiers, à l'endroit de ses contemporains, une acidité minutieuse, et, laissant à Victor Hugo les épîtres indistinctement bénisseuses, il poursuivait, jusque dans ses lettres, un souci de vérité, parfois plus obligeante dans la forme, et souvent même plus sincère au fond qu'il ne le faisait dans ses critiques.

Il affectionnait particulièrement les poètes. La poésie resta jusqu'à son dernier jour sa préférence tour à tour secrète et avouée : c'est avec des poètes, et comme poète, qu'il avait vécu les moments difficiles, mais passionnants, et parfois passionnés de sa jeunesse. Il se souvenait d'avoir grandement contribué à ranimer en France le goût pour la poésie du seizième siècle, aussi bien qu'à éveiller des penchants pour les poètes récents de l'Angleterre : mais il se souvenait non moins vivement encore d'avoir écrit *Joseph Delorme*, les *Consolations* et les *Pensées d'Août*, quelque trente ans auparavant ; là surtout était le point sensible de ce vieillard malicieux : « *le poète mort jeune en qui l'homme survit* » ne voulait pas mourir tout entier. Aucune occasion, pour cette fin, ne lui échappe. Au commencement de cette même année 1866, n'a-t-il pas écrit à ce Baudelaire qu'il aime et qu'il appelle toujours « mon cher enfant » :

> Vous dites vrai, ma poésie se rapprochait de la vôtre : j'avais goûté du même fruit amer, plein de cendre au fond. De la votre sympathie si aimable et si fidèle pour moi (2).

Le rapprochement que Verlaine, dans son article, faisait entre Baudelaire et Sainte Beuve n'était donc pas absolument

(1) *Correspondance*, t. I, p. 360, Calmann-Lévy, 1877.
(2) *Correspondance*, t. I, p. 360 (éd. 1877). Lettre du 27 mars 1865.

inattendu ou arbitraire, et, comme l'on dit, pour les besoins de la cause.

L'estime où l'on tenait alors les ouvrages poétiques de Sainte-Beuve se montre encore dans le fait que c'est Poulet-Malassis, l'ami et l'éditeur de Baudelaire, qui avait édité, en 1861 (l'année même de la seconde édition des *Fleurs du Mal*), les Poésies complètes de Sainte-Beuve, en même temps que les Poésies complètes de Théodore de Banville (*Stalactites*, *Odelette*, le *Sang de la coupe*, la *Malédiction de Vénus*), les *Emaux et Camées*, *Poèmes Antiques* de Leconte de Lisle (1).

L'*oncle Beuve* était donc bien en odeur de sainteté auprès de tous ces jeunes poètes. Il n'en ignorait rien et mettait à répandre cette odeur une assez vive coquetterie : aussi le voit-on prendre prétexte de l'allusion, assez brève, en somme, quoique élogieuse, faite par Verlaine à *Joseph Delorme* pour lui répondre par ce qu'il appelle « *une petite dissertation posthume* » :

Monsieur,

L'ombre de Joseph Delorme a dû tressaillir de se voir si bien traitée et louée magnifiquement pour une des pièces les plus contestées de tout temps et les plus raillées de son Recueil. Il se permettrait toutefois, si je l'ai bien connu, une observation au sujet du dédain qu'on y témoigne, tout à côté, pour l'*inspiration lamartinienne*. Non, ceux qui n'en ont pas été témoins ne sauraient s'imaginer l'impression vraie, légitime, ineffaçable que les contemporains ont reçue des premières *Méditations* de Lamartine, au moment où elles parurent en 1819. On passait subitement d'une poésie sèche, maigre, pauvre, ayant de temps en temps un petit souffle à peine, à une poésie large, vraiment intérieure, abondante, élevée et toute divine. Les comparaisons avec le passage d'une journée aigre, variable et désagréable de mars à une tiède et chaude matinée de vrai printemps, ou encore d'un ciel gris, froid, où le bleu paraît à peine, à un ciel pur, serein et tout éthéré du Midi ne rendraient que faiblement l'effet poétique et moral de cette poésie si neuve sur les âmes qu'elle venait charmer et baigner de ses rayons. D'un jour à l'autre on avait changé de climat et de lumière, on avait changé d'Olympe. C'était une révélation. Comme ces pièces premières de Lamartine n'ont aucun dessin, aucune composition dramatique, comme le style n'en est pas frappé et gravé selon le mode qu'on aime aujourd'hui,

(1) Poulet-Malassis ne publia que le premier volume de cette édition. Ses déboires financiers, qu'ont illustrés les lettres de Baudelaire, firent paraître le second volume sous le nom de Michel Lévy, en 1863.

elles ont pu perdre de leur effet à une première vue. Mais il faut bien peu d'effort, surtout si l'on se reporte un moment aux poèmes d'alentour, pour sentir ce que ces Elégies et ces Plaintes de l'âme avaient de puissance voilée sous leur harmonie éolienne, et pour reconnaître qu'elles apportaient avec elles le souffle nouveau. Notre point de départ est là. Hugo, ne l'oublions pas, à cette date où il se distinguait déjà par des merveilles juvéniles, n'avait pas cette entière originalité qu'il n'a déployée que depuis, et je ne crois pas que lui-même, dans sa générosité fraternelle, démentît cet avantage accordé à son aîné le poète des *Méditations*.

Et maintenant je demande excuse pour cette petite dissertation posthume de Joseph Delorme. Je remercie M. Paul Verlaine de toute sa bienveillance, et je le prie de recevoir, ainsi que ses amis du groupe de l'*Art*, l'assurance de mes sympathies dévouées (1).

Le souci qu'il prend, dans cette lettre, de la réputation de Lamartine ne lui est pas dicté seulement par le souhait de rabaisser, en passant, le mérite de Victor Hugo, qu'on sait qu'il n'aime guère, ou, tout au moins, de réduire (assez justement au reste) une part qu'on était trop tenté à cette époque d'agrandir extrêmement. Il n'en faut pas chercher non plus les seules raisons dans une générosité naturelle à l'égard d'un grand homme accablé par les circonstances, et dont une nuée de créanciers et d'expédients obscurcissait, aux approches de la mort, la gloire autrefois d'un si pur éclat. Joseph Delorme ne pouvait décemment pas laisser dénigrer et rabaisser un écrivain, dont il avait tiré plus d'un exemple, sans toutefois qu'il lui déplût, cela va sans dire, de voir ces jeunes gens reconnaître à ce même Joseph Delorme des mérites qu'ils refusaient à plusieurs poètes, qu'en son jugement assuré il savait être plus grands qu'il n'était. La lettre est écrite d'un ton qui trahit la prévision de quelque publicité. Sainte-Beuve ne doutait pas que M. Paul Verlaine n'en donnât connaissance à ses amis, et que quelque bénéfice ne lui revînt de cette générosité bienveillante. On comprend, de même, qu'après une telle lettre, Verlaine ne se fit pas faute d'envoyer à « Joseph Delorme » le premier volume qu'il publia, l'année suivante, les *Poèmes Saturniens*, qui parut chez Lemerre dans les derniers mois de 1866. Le critique, mis en goût par les éloges qu'il en avait reçus, ne manqua pas de lire les poèmes d'un

(1) *Nouvelle Correspondance*, p. 213 et seq. Lettre du 19 novembre 1865.

jeune homme qui appréciait si vivement les *Rayons Jaunes*. Il n'y apporta même point de retard, puisque l'*achevé d'imprimer* est du 20 octobre, et que, dès le 10 décembre, Sainte-Beuve écrit :

Monsieur et cher poète,

J'ai voulu lire les *Poèmes Saturniens* avant de vous remercier : le critique en moi et le poète se combattent à votre sujet. Du talent, il y en a et je le salue avant tout. Votre aspiration est élevée, vous ne vous contentez pas de l'inspiration, cette chose fugitive, vous l'avez dit dans votre « Epilogue », et en paroles qui ne s'oublient pas :

Ce qu'il nous faut à nous, les suprêmes poètes,
Qui vénérons les dieux, et qui n'y croyons pas, etc...

Vous avez, comme paysagiste, des croquis, des effets de nuit tout à fait piquants. Comme tous ceux qui sont dignes de mâcher le laurier, vous visez *à faire ce qui n'a pas été fait*. C'est bien. Et maintenant je vous dirai, au risque de paraître inconséquent avec Joseph Delorme, un furieux oseur lui-même, en son temps, que je ne puis admettre des coupes, des césures, comme il y en a aux pages 18, 27, 100, 108 (vous les retrouverez bien) : l'oreille la plus exercée à la poésie s'y déroute et ne peut s'y reconnaître. Il y a limite à tout. Je ne puis admettre ce mot retrait (page 93) qui décèle une mauvaise odeur. J'aime assez le *Dahlia* : j'aime surtout lorsque vous appliquez votre manière grave à des sujets qui l'appellent et qui la comportent (le *César Borgia* et le *Philippe II*). Vous n'avez pas à craindre, par endroits, d'être plus harmonieux, et un peu plus agréable, comme aussi un peu moins noir et un peu moins dur en fait d'émotions.

Ne prenons point ce brave et pauvre Baudelaire comme point de départ, pour aller encore au delà. Et puis le vers, le son n'est pas exactement le marbre, ni la pierre à graver, je le dirais à Gautier lui-même. J'aime comme emblème et image vos stances de *Çavitri*, et le vers qui termine :

Mais comme elle dans l'âme ayons un haut dessein...

C'est le cas, maintenant, d'appliquer et de pratiquer ces nobles stances en assouplissant votre manière, sans l'amollir, en ne l'affectant pas en elle-même, ni pour elle-même, mais en l'étendant et en l'adaptant à de dignes sujets.

Agréez mes remerciements et sympathies (1).

Une fois encore, on le voit, Sainte-Beuve ne se bornait pas, à l'égard de Verlaine, à des paroles vagues de bienveillance, et, à plus d'un égard, cette réponse est digne d'intérêt.

(1) *Correspondance*, t. II, page 111 et seq.

Le talent de Verlaine, à première vue, semble à Sainte-Beuve indéniable: sa perspicacité sur ce point prend quelque valeur, si l'on sait à quel point l'apparition des *Poèmes Saturniens* passa inaperçue de la plupart des critiques de 1867: le succès ne dépassa pas beaucoup le salon de la marquise de Villars, ni le passage Choiseul, où s'éditaient la revue l'*Art* et les premiers volumes à l'enseigne de « l'homme qui bêche ». L'étrangeté même du titre ne parvint pas à susciter une curiosité bien nombreuse. Cependant Sainte-Beuve découvre à Verlaine non seulement du talent, mais une certaine originalité, le *désir de faire ce qui n'a pas été fait*. Pourtant il est singulier que cette originalité, il semble la trouver précisément où nous-mêmes aujourd'hui nous ne la trouvons plus. Par la citation des vers qu'il emprunte à l'*Epilogue*, et par les poèmes qu'il loue particulièrement, le *Dahlia*, *Çavitri*, *Philippe II*, *César Borgia*, il semble priser dans ce volume ce qu'il renferme de plus nettement parnassien. Tous ceux qui n'ont fait même que feuilleter les *Poèmes Saturniens* savent que ce premier volume de Verlaine, en dépit de son titre baudelairien, et s'il doit bien une part de ses directions à Baudelaire, renferme un plus grand nombre des poèmes trop évidemment inspirés de Leconte de Lisle, auxquels s'en mêlent quelques-uns où commence déjà à se refléter la véritable image du génie verlainien.

A une lecture hâtive de la lettre de Sainte-Beuve il peut paraître que l'auteur des « Consolations » n'aurait pas deviné le véritable sens où devait s'exercer l'art de Verlaine, et qu'il ait préféré la part la plus artificielle de ce premier recueil de poèmes. Toute la partie où Verlaine a subi l'influence de Leconte de Lisle nous semble aujourd'hui vraiment la part la plus caduque des *Poèmes Saturniens*. Nous ne pouvons plus lire, sans en sourire un peu, des vers de ce genre :

> Une connexité grandiosement alme
> Liait le Kchatrya serein au chanteur calme,
> Valmiki l'excellent à l'excellent Rama,
> Telles sur un étang deux touffes de padma (1).

Nous restons presque confondus de trouver de pareils vers dans l'œuvre de Verlaine, côtoyant dans le même volume la *Chanson d'Automne*, *Nevermore* ou *l'Heure du Berger*. Les

(1) *Poèmes Saturniens*, prologue.

poèmes « leconte-de-lisliens » ont vraiment l'air d'être des « à la manière de... » pour la blague, et quand nous comparons dans nos mémoires le fameux « Art Poétique » de *Jadis et Naguère* avec les principes énoncés dans l' « Epilogue » des *Poèmes Saturniens*, nous sentons bien que *nous qui faisons des vers émus très froidement* n'était pas l'expression vraie du sentiment esthétique de Verlaine, et que cette impassibilité à la Leconte de Lisle n'était, en somme, que du *plaqué*, la contrainte nécessaire, mais momentanée, d'un jeune poète, qui, se sentant déjà peut-être confusément entraîné à exprimer directement sa sensibilité, ne veut pas se laisser aller aux déplorables négligences d'un Musset et s'efforce de connaître froidement tout son métier, jusqu'à la virtuosité même, avant de laisser parler son cœur. C'est peut-être cette première discipline qui a rendu Verlaine capable d'assouplir jusqu'à d'imprévues extrémités l'instrument dont il se servit.

Sainte-Beuve, lui, à cette époque, s'insurge contre les libertés que ce jeune poète prend avec les règles de la prosodie. Si l'on se reporte aux vers qu'il lui signale dans sa lettre, on s'aperçoit aujourd'hui que le « furieux oseur » qu'avait été Joseph Delorme, si l'on en croit son père spirituel, avait bien perdu de son audace; ou bien que la liberté poétique avait marché à grands pas depuis les beaux jours de mil huit cent trente. Si Sainte-Beuve eût vécu un peu davantage, Paul Verlaine, à lui seul, l'aurait furieusement scandalisé ou déconcerté. Les libertés que l'auteur des *Lundis* reprochait aux *Poèmes Saturniens* nous paraissent maintenant bien anodines en vérité. On peut s'en rendre compte, si l'on se reporte aux passages indiqués par Sainte-Beuve dans l'édition originale de ce recueil.

Page 18, il s'agit évidemment de :

> Le jet d'eau fait toujours son murmure argentin
> Et le vieux tremble sa plainte sempiternelle....
> .. Chaque alouette qui va et vient m'est connue.
> (*Après trois ans.*)

Page 27.

> Nature, rien de toi ne m'émeut, ni les champs
> Nourriciers, ni l'écho vermeil des pastorales
> Siciliennes, ni les pompes aurorales,
> Ni la solennité dolente des couchants.
> (*L'Angoisse.*)

La coupe du troisième vers a rempli de confusion le critique, de même que le troisième du *Dahlia*, page 100 :

> Fleur grasse et riche, autour de toi ne flotte aucun
> Arôme, et la beauté sereine de ton corps
> Déroule, mate, ses impeccables accords.

Enfin, page 108, c'est assurément le deuxième vers de l'une des strophes de *Il Bacio* ;

> Comme le vin du Rhin et comme la musique,
> Tu consoles et tu berces, et le chagrin
> Expire avec la moue en ton pli purpurin.....

Ce nous semble péchés véniels, et l'absolution du critique eût été accordée à Verlaine au bout de peu de temps, certes. Mais la lettre de Sainte-Beuve contient des insinuations plus notables.

Lorsqu'il met ce jeune poète en garde contre l'excessive influence de Baudelaire, c'est qu'il a bien compris ce dernier, qu'il connaît bien son œuvre et qu'il y a pris grand intérêt : il sait que cette influence ne saurait être profitable à qui que ce fût, si l'on ne combine pas quelques-unes de ses irrésistibles introspections avec les penchants naturels d'une propre personnalité, sans chercher jamais à imiter cet art trop conscient pour n'apparaître pas seulement factice dans des reproductions, si ingénieuses et si habiles qu'elles puissent être. Verlaine, au reste, qui subit cette influence à ses débuts, devait suivre cette voie nécessaire, et conservant toujours une affection particulière pour ce dieu de sa jeunesse n'en retint dans son œuvre que ce qu'il en pouvait complètement assimiler.

Sainte-Beuve, de son côté, a très bien vu deux tendances heureuses en Verlaine, ou plutôt deux dons qu'il lui fallait développer pour se conquérir pleinement. Il a deviné son sens très particulier de « paysagiste », cet art de l'esquisse, que l'on discerne déjà dans le *Croquis Parisien* (1), mais qui, affiné, précisé, va nous donner, peu après, ces croquis charmants et inoubliables, le *Walcourt*, les *Chevaux de bois*, le *Paddington* des *Romances sans paroles*, *l'Echelonnement des Haies* de *Sagesse* ou le *There* de *Amour*, entre autres. Sainte-Beuve a senti également le don musical de Verlaine : n'y fait-il pas directement allusion quand il dit : « Le vers, le

(1) *Poèmes Saturniens.*

son, n'est pas exactement le marbre, ni la pierre à graver », aussi bien que dans ce conseil excellent : « Vous n'avez pas à craindre par endroits d'être plus *harmonieux et un peu plus agréable, comme aussi un peu moins noir et un peu moins dur en fait d'émotions* » et encore quand il lui recommande « *d'accomplir sa manière sans l'amollir.* » Qu'a fait Verlaine, pendant les années qui ont suivi, c'est-à-dire celles durant lesquelles il écrivit la *Bonne Chanson*, les *Fêtes Galantes*, les *Romances sans paroles* et *Sagesse*, sinon de devenir un peu moins noir (c'est-à-dire moins Baudelaire), moins dur (c'est-à-dire moins Leconte-de-Lisle) et de rendre sa manière infiniment souple sans être jamais molle : car même dans les pages les moins heureuses de sa dernière période, jusque dans le laisser-aller des *Liturgies Intimes* ou des *Chansons pour Elle* on sent encore, sous la ligne d'un vers assoupli jusqu'au déhanchement même, une construction ferme cependant et cet accent nerveux qui en maintient bien le contour.

La fin de la dernière phrase, dans cette lettre de Sainte-Beuve, est quelque peu obscure, mais on y peut démêler que l'auteur des *Rayons Jaunes* réclame de Verlaine plus de laisser-aller, et pense, avec juste raison, que sa mise ne réclame pas un corset à ce point étroit, surtout ce raide corset du Parnasse étrangement fait de marbre ou d'ivoire.

Il faut bien le dire, au début de la carrière de Verlaine on rencontre peu d'exemples d'une perspicacité aussi heureuse de la part de ses contemporains ; s'il est vrai que Théodore de Banville, qui était supérieurement intelligent, fut bientôt séduit par ce rare talent, et si quelques camarades, comme de Ricard ou Coppée, l'apprécièrent assez justement, la lettre de Victor Hugo, à l'occasion des *Fêtes Galantes*, trois ans plus tard, ne nous a révélé que le goût amusé du prophète de Guernesey pour le « coquillage incrusté dans la grotte où nous nous aimâmes », et Barbey d'Aurevilly, qui n'était pourtant point un sot, ne sut rien démêler des promesses que donnait le premier recueil de Verlaine, il n'y vit qu'un « Baudelaire puritain avec des reflets d'Hugo et de Musset ». Je crois bien qu'il est le seul homme à avoir jamais vu chez Verlaine les traces d'un puritanisme quelconque (1).

Si peu soucieux que fût Verlaine de sa gloire, il avait dû,

(1) *Nain jaune*, novembre 1866.

sans nul doute, ressentir quelque satisfaction de cette seconde lettre : malheureusement pour lui et pour nous, l'auteur des *Causeries du Lundi* était tout près de la mort, et fort malade déjà, quand parurent, en 1869, les *Fêtes Galantes*, et nous n'en avons pas connu son sentiment. Sainte-Beuve s'éteignait le 13 octobre de cette même année. Les circonstances de son temps et de sa vie, de « ses malheurs selon le moment et le lieu » jetèrent Verlaine en Angleterre, puis en Belgique, bien loin de tout cénacle littéraire. Lorsqu'il y reparut, ou, du moins, lorsqu'un cercle commença à se former autour de lui, vers 1888, l'œuvre poétique de Sainte-Beuve s'était enfoncé plus avant encore dans l'oubli : la merveilleuse résurrection artistique et morale que constitue l'ensemble de ses critiques avait imposé son nom et l'avait seul retenu.

Du poète ou du romancier qu'il avait été on ne devait plus parler que vaguement ou curieusement, de loin en loin. Pourtant Verlaine conservait pour Sainte-Beuve un souvenir particulier, et nous en trouvons l'écho dans un petit croquis, *Chez soi à l'hôpital*, écrit dans les dernières années de sa vie (1).

Un de mes retardataires, ou de mes retardés, comme vous voudrez, du moment, aura été ce précieux *Volupté* de Sainte-Beuve, que j'ai su par morceaux jadis, presque par cœur. Et il n'y a pas que moi, même parmi les jeunes d'à présent, croyez-le... J'ai un peu connu Sainte-Beuve qui disait tout, s'il n'écrivait pas tout. Et je puis vous affirmer qu'il gardait même, vis-à-vis de cette œuvre de sa juste prédilection, un respect, comme une révérence des mieux significatifs.

L'ombre de Sainte-Beuve passait encore ainsi dans la vie de Verlaine.

L'auteur de *Sagesse* avait rencontré déjà l'ombre de l'auteur de *Volupté* au bord d'une tombe qu'il entourait d'un soin pieux et admiratif, la tombe de Marcelline Desbordes-Valmore. Verlaine, dans les *Poètes Maudits*, avait fait une place à la poétesse mélancolique et suave, que, depuis lors, M. de Montesquiou devait honorer encore dignement. Qui de Sainte-Beuve ou de Verlaine a mieux loué la douce Marcelline ? devons-nous penser comme le fils de celle-ci l'écrivait à Verlaine : « Personne, pas même Sainte-Beuve, n'a osé tant dire

(1) *Œuvres Posthumes*, t. II, p. 173.

et n'a, suivant moi, tant approché de la vérité (1). » Ils la louèrent fort bellement l'un et l'autre : chacun d'eux la sentait de sa famille spirituelle, et leur affection commune eût peut-être suffi à nous conserver sa mémoire, si ses vers, ses malheurs et sa sensibilité ne l'avaient assurée d'une immortalité touchante.

Cette admiration des deux écrivains pour cette poétesse se colore également d'une sorte de tendresse de cœur qui ne prend point seulement sa source dans le caractère féminin de l'objet auquel elle s'applique. Il y a une forme de tendresse où se trahit la découverte d'un être en qui l'on a retrouvé des prédilections particulières et la projection de ses propres vertus affinées ou mieux accusées. De même qu'en géométrie deux quantités égales à une même troisième sont égales entre elles, une telle admiration affectueuse de la part de deux esprits doit révéler entre eux des affinités certaines. Si ce ne fut point cette voie qui me conduisit à rechercher entre Sainte-Beuve et Verlaine des liens qui ne sont pas trop montrés, elle y eût pu suffire. Quelle que soit la raison qui nous y a mené, en suivant cette voie des points de vue se découvrent qui ne sont pas sans attrait.

Nous ne lisons plus guère les œuvres poétiques de Sainte-Beuve, et, il faut le dire, sans égard aux raisons actuelles d'anniversaire, c'est un tort. Quand on ouvre *Joseph Delorme*, la première sensation peut être lassante : les affectations de l'époque y sont des plus visibles ; l'exclamation, chère aux poètes de la première moitié du dernier siècle, s'y renouvelle extrêmement ; il y passe un peu trop souvent « l'air glacé des nuits » et certaines pièces y semblent d'un Lamartine affadi : mais, soudain, au détour d'une page se révèle un accent vrai, direct, simple, un aveu sans dérèglement, une note brève, mais, ce qui toujours est plus rare, un vers plein, gonflé d'une émotion sincère et qui prolonge sa suggestion au delà des mots. Dans *Joseph Delorme*, qui fut le début poétique de Sainte-Beuve, l'on a aujourd'hui encore d'agréables surprises, comme ce poème *Reprise* qui commence par :

N'avoir qu'un seul désir, n'aimer qu'un être au monde,

(1) Lettre d'Hippolyte Desbordes-Valmore, 13 sept. 1888 (*Documents relatifs à Verlaine*, p. 18. Paris, Maison du Livre, 1919).

et qui s'achève si simplement :

> Vivre ainsi, se gêner, mentir à ce qu'on aime,
> Enchaîner cet aveu qui vole de lui-même,
> Mordre sa lèvre en sang, pétrifier ses yeux,
> En pâlir, en mourir... et sentir que c'est mieux.

L'impression d'une véritable originalité commence à grandir chez le lecteur de ces poèmes : parfois il passe bien une page, parceque la rhétorique l'emplit, mais de nouveau une fraîche échappée se montre. On démêle un accent direct, sans fadeur et sans grandiloquence, que l'on ne trouvera ni chez Hugo, ni chez Gautier, ni chez Musset. On ne peut pas dire qu'il se trouve communément chez Sainte-Beuve, mais il s'y trouve. En vain l'on feuilletterait les œuvres des poètes de la même période, on ne le découvrira pas : Hugo abandonne difficilement le ton théâtral, sauf pour choir dans l'enfantillage. Gautier n'a pas ce sens musical ; Musset, dès qu'il est simple, tourne à la plaisanterie ou laisse défaillir son style avec excès. On se persuaderait volontiers que ce sont les qualités mêmes de Sainte-Beuve, beaucoup plus que ses manquements, qui lui ont interdit d'être un grand poète. Même quand ils font de la critique, Hugo, Gautier, Paul de Saint-Victor, Théodore de Banville restent des poètes. Sainte-Beuve poète est déjà un critique. Il ne possède pas ce sens de la couleur de l'auteur des *Contemplations*, ou de celui des *Emaux et Camées*, mais plus qu'aucun poète de sa génération il a le goût et le *sens des nuances ;* il ne faut pas en attribuer la cause seulement à ses origines septentrionales qui le firent incliner vers la poésie « lakiste » nuancée et sans éclat. Il a beau donner dans la phraséologie de l'époque, il a beau s'écrier comme un autre : « O campagne, ô vallons ! » une timidité et le sens du ridicule se rencontrent en lui pour le faire se replier et remplacer bientôt ces cris par de simples aveux et ces élans par des confidences. Du critique il a déjà le goût de la vérité directe et le sens de l'ironie. L'ironie de Vigny ou celle de Baudelaire garde l'âpreté de la rancune et l'amertume de la révolte : chez Sainte-Beuve elle est imprégnée de la résignation d'un homme qui sait à quoi s'en tenir, qui n'en souffre pas moins, mais qui sait déjà qu'il n'y changera rien : ainsi l'élan juvénile de son cœur se tempère déjà de scepticisme. La fraîcheur n'en est pas absente ; on peut toujours relire avec agrément des

poèmes tels que les *Lettres brûlées* qui ont précédé de loin et avec infiniment plus de grâce les meilleurs des *Intimités :*

Au lieu d'un froid tiroir où dort le souvenir
J'aime bien mieux ce cœur qui veut tout retenir,
Qui, dans vigilance, à lui seul se confie...

De proche en proche ainsi sur cette voie de simplicité la figure de Sainte-Beuve, poète, s'éclaire dans son véritable jour ; du premier décor d'abord théâtral et romantique se détache un tableau de vérité moderne peint d'une touche nette et qui trahit un sentiment d'exactitude, qui va parfois jusqu'au cynisme ; l'ennui même, qui teint cette poésie, comme il fait chez presque tous les plus grands d'alors, n'est pas cet ennui qui s'éloigne des humains et des villes, comme chez Lamartine ou chez Vigny, mais qui plonge en leur sein et y reconnaît une atmosphère, lourde, inévitable, et, malgré tout, fraternelle, si l'on peut ainsi dire. Seraient-elles déplacées dans les *Fleurs du Mal*, ces deux strophes, par exemple, du poème *A mon ami Ulric Guttinguer ?*

Et si, trouvant en moi cet ennui que j'évite,
Retombé dans le vide et las des longs loisirs,
Pour dévorer mes jours et les tarir plus vite
J'ai rabaissé mon âme aux faciles plaisirs.

Si, touché des cris sourds de la chair qui murmure,
Sans attendre, ô mon Dieu, le fruit vermeil et frais,
J'ai mordu dans la cendre et dans la pourriture
Comme un enfant glouton, pour m'endormir après...

Qui ne verrait dans l'accent de ces deux strophes, dans leur sentiment et dans leur vocabulaire, comment l'inspiration lamartinienne est devenue l'inspiration de Baudelaire, et le rôle de Sainte-Beuve dans l'évolution de la poésie française au XIXe siècle ne se révèle-t-il pas déjà un peu plus important que nos indifférences ne le firent ? Mais allons plus loin. Si « j'ai mordu dans la cendre et dans la pourriture » a déjà la couleur d'un des vers du *Voyage* ou des *Femmes Damnées*, que dirons-nous de la pièce, dans les *Consolations : A Auguste le Prevost*, celle qui débute par :

Dans l'île Saint-Louis, le long d'un quai désert,
L'autre soir, je passais...

sinon qu'en la relisant nous sommes saisis à quel point le

Nocturne Parisien de Verlaine (1) s'en rapproche, et peut-être plus encore de cet autre poème de Sainte-Beuve, *A Antony Deschamps* (2), mais peut-être peut-on nous opposer que dans ce genre descriptif les ressemblances sont aisées et que par suite elles ne sauraient être entièrement convaincantes ; je l'accorde, et, d'ailleurs, si singulières qu'elles soient, l'on peut trouver ailleurs des preuves plus fortes encore du lien poétique qui unit Verlaine à Sainte-Beuve, au point de nous faire désormais considérer *Joseph Delorme* comme le point de départ, par quelque endroit, de la poésie verlainienne.

Nous sommes d'abord un peu tentés de sourire aujourd'hui quand nous lisons dans la lettre de Sainte-Beuve à Verlaine : « *Joseph Delorme, un furieux oseur* » ; ce n'est pas par la sensation de l'audace que nous sommes frappés et retenus en relisant cet ouvrage, et pourtant, malgré les exemples inouïs qu'avait donnés Chénier en quelques endroits, ni dans les *Méditations*, ni dans les premiers Poèmes de Vigny, ni même dans les *Feuilles d'Automne* on ne trouvera cette fluidité très spéciale, cet usage de l'enjambement, cette sinuosité du vers que l'on rencontre dès *Joseph Delorme*. Quand on en a examiné la syntaxe, la méthode, on peut presque dire le procédé, on découvre que la sinuosité verlainienne est bien plus proche de ce style qu'elle ne l'est de la ligne mélodique onduleuse et délicieusement allongée de certains poèmes de Banville, que Verlaine avait lus également. Certes, on ne trouvera pas plus chez Sainte-Beuve que chez Lamartine, Vigny ou Hugo cet emploi exquis des nombres impairs dont Verlaine semble user comme en se jouant, et qui semble n'avoir eu pour antécédent que le La Fontaine des *Fables* ou le Baudelaire de l'*Invitation au Voyage*. Mais que dirons-nous de l'accent et de la rythmique de ces deux strophes ?

Ce qui m'excite à t'aimer, ô mon Dieu,
Ce n'est pas l'heureux ciel que mon espoir devance,
Ce qui m'excite à t'épargner l'offense,
Ce n'est pas l'enfer sombre et l'horreur de son feu.

C'est toi, mon Dieu, toi par ton libre vœu,
Cloué sur cette croix où t'atteint l'insolence.
C'est ton saint corps sous l'épine et la lance,
Où tous les aiguillons de la mort sont en jeu.

(1) *Poésies Complètes*, seconde partie (Michel Lévy, Paris, 1863), p. 26. — *mes Saturniens.*

(2) *Poésies Complètes*, seconde partie (Michel Lévy, Paris, 1863), p. 60.

Ne trouve-t-on pas ces deux strophes dans *Sagesse* ? Qui ne le croirait ? et pourtant ce sont les deux quatrains du *Sonnet de sainte Thérèse* dans les *Pensées d'Août* de Sainte-Beuve. Qu'on ne vienne pas nous dire que l'inspiration religieuse du poème en est la cause unique; à ce compte, les plus mauvais vers ecclésiastiques prendraient la figure des meilleurs de Verlaine. C'est bien plutôt de la musicalité particulière du vers que provient la ressemblance : cette alternance de l'alexandrin et du décasyllabe, surtout en commençant la strophe par ce dernier, est verlainienne au possible, et quoique ces strophes se trouvent dans le dernier des recueils de Sainte-Beuve, les *Pensées d'Août*, le furieux oseur commence un peu à s'expliquer pour nous, et nous pouvons, sans trop de mauvaise grâce, mettre à l'actif de *Joseph Delorme* des audaces exprimées par son père spirituel un peu après qu'il eût pris le parti de décider que Joseph Delorme était mort.

Toutes les singularités, nous dira-t-on, peuvent se rencontrer dans une œuvre abondante, et le jeu « De quel auteur est-ce? » expose à bien des méprises les esprits, même les plus cultivés, mis en présence d'un fragment. Si, sur le seul témoignage de ces deux strophes, l'on nous veut chicaner, citons encore les deux dernières strophes, de la pièce qui, dans les *Pensées d'Août*, suit précisément le Sonnet de sainte Thérèse; je gage que tel verlainien consommé s'y laisserait prendre encore :

Oh ! plus sage, mieux attristée,
Tu souffrirais amèrement
De la faveur imméritée
Plus que de l'injure, estimant

Que dans cette humaine monnaie
Ton prix encore est tout flatteur
Et que bien pauvre est la part vraie
Aux yeux du seul Estimateur.

Que diront les sceptiques devant le « Oh ! plus sage... » et l'enjambement de la première strophe sur la seconde, participe présent suivi d'un relatif; en vérité, est ce assez « à la manière de Paul Verlaine » ? comme disait le pauvre Lélian lui-même. « *Hypocrite lecteur* », n'avoueras-tu pas que nous voici bien loin de la seule commune admiration pour Marcelline Desbordes-Valmore ?

Je ne voudrais point paraître donner à ces considérations

la qualité d'une découverte, puisque, dès 1889, un critique avait déjà bien vu ce lien. Charles Morice, en effet, écrivait :

Verlaine a brisé les liens trop étroits où le Parnasse avait enchaîné le vers. Le principe de cette grande révolution était dans Sainte-Beuve : mais avec quelle timidité, avec quels stérilisants scrupules procédait Sainte-Beuve, et comme il oubliait d'effacer les traces de son procédé (1) !

En 1889, Verlaine, était presque inconnu ; il appartenait encore à la littérature de tout à l'heure, bien que son premier livre eût paru vingt-trois ans auparavant. Charles Morice, dans le désir où il était de faire justement grande la place et le rôle de Verlaine, n'insista point sur ce rapprochement et n'en cita point d'exemple particulier ; il n'en demeure pas moins qu'il avait fort exactement vu les sources de la *Sagesse*.

Et n'est-ce point le lieu ou jamais de répéter les mots que Stéphane Mallarmé écrivait au lendemain de la mort de Verlaine :

Tout, de loin ou de près, ce qui s'affilie à *Sagesse* en dépend et pourrait y retourner pour grossir l'unique livre : là, en un instant principal, ayant écho partout, Verlaine, le doigt a été mis sur la touche qui résonne solitairement, séculairement (2).

Le doigt avait été mis sur la touche, oh, très discrètement, j'en conviens, mais sur cette touche même, près de quarante ans avant les moments longs ou paisibles où, dans la prison de Mons ou les retraites de Stickney et de Boston, Paul Verlaine composait et revoyait les purs poèmes de *Sagesse*.

Il avait entendu résonner en lui la vibration de cette touche; il en avait prolongé et varié les effets; il en a augmenté les ressources, il est vrai : comment ne se serait-il pas plu à relire des vers où se reflétait une sensibilité sœur de la sienne?

Comment Verlaine n'aurait-il pas lu, avec une secrète satisfaction et le sentiment presque d'une complicité, au début de l'*Avertissement* que Sainte-Beuve mettait en tête de la réédition des *Consolations* :

Nous avons presque tous en nous un homme double. Saint Paul l'a dit, Racine l'a chanté. « Je connais ces deux hommes en moi »,

(1) *La Littérature de tout à l'heure*, p. 234 (Paris, Perrin et Cie 1889).
(2) *La Plume*, février 1896.

disait Louis XIV. Buffon l'a admirablement décrit dans l'espèce de guerre morale qu'ils se livrent l'un à l'autre. Moi aussi, me sentant double, je me suis dédoublé (1).

L'aveu, par le poète même, de cette *duplicité* et de ce dédoublement n'est-il pas analogue à celui qu'exprime à lui seul le titre d'un des recueils de Verlaine, *Parallèlement?* Il y a assurément moins loin de l'un à l'autre des deux hommes qui étaient en Sainte-Beuve que les deux hommes de Verlaine ; la distance est moins grande aussi de *Joseph Delorme* aux *Consolations* que de *Sagesse* à *Parallèlement*, mais leur dédoublement est de même nature ; elle ne diffère que d'intensité ; la religiosité un peu confuse des *Consolations*, c'est *Sagesse* avant la lettre, ou, pour mieux dire, avant l'esprit ; il y a plus loin encore du sensualisme de *Parallèlement* à la sensualité un peu timide de *Joseph Delorme*.

Nul poète, peut-être, n'a porté le sens de dédoublement aussi loin que Verlaine, au point qu'il ferait souvent douter de sa sincérité, si on ne le savait dénué du souhait d'étonner le public pour le plaisir ; il a bien pu parfois montrer jusque dans ses écrits quelque fanfaronnade de vice, mais le plus souvent, le plus vraiment, le fond de la poésie verlainienne c'est la sincérité, c'est la sincérité crue, dépouillée, se balançant d'un pôle du sentiment à l'autre, du cynisme à l'ingénuité. Ce dédoublement, cette *duplicité* poétique, la trouverons-nous chez les autres grands poètes du dernier siècle ? Ils sont tous d'une seule pièce, qu'ils s'appellent Vigny ou Gautier ou Banville ; et même Baudelaire, que Laforgue louait si bien « de s'être le premier raconté sur un mode modéré de confessionnal et de n'avoir pas pris l'air inspiré », Baudelaire, qui aime se mettre dans la peau de divers personnages, il n'est pas « double » à ce point-là ; peut-être, seul, Tristan Corbière pourrait-il donner un autre exemple de double aspect. D'ailleurs on sait combien Verlaine le goûtait.

Sens du pittoresque moderne, simplicité et musicalité du style poétique, *duplicité* d'inspiration, ces traits communs ne rapprochent-ils pas spécialement Verlaine de Sainte-Beuve ? N'est-elle pas significative encore cette phrase que ce dernier écrivait, trente ans après avoir publié ses poèmes :

Ce que j'ai voulu dans « Joseph Delorme », ç'a été d'introduire

(1) Cet avertissement est daté du 16 juin 1862.

dans la poésie française un exemple d'une certaine naïveté souffrante et douloureuse (1).

Une certaine naïveté ! C'était assurément une vertu bien rare dans la poésie française au temps de Sainte-Beuve, et il aurait fallu remonter jusqu'à La Fontaine pour la retrouver pleine et complète ; la poésie de Joseph Delorme ne nous paraît pas si naïve que son auteur la voulait, ni que certaines œuvres récentes, comme les *Elégies* de Francis Jammes, dont la simplicité n'est cependant pas si ingénue qu'elle paraît. La naïveté de Sainte-Beuve paraît tout de même un peu bien mondaine : c'est pourtant en cela que Sainte-Beuve, au début du siècle, apportait une note nouvelle parmi le concours nombreux de poètes qui ramenait tout d'un coup la splendeur des lettres dans un pays qui en avait été presque tout dépourvu pendant l'époque guerrière de la Révolution et de l'Empire. Il y a vraiment peu d'attitude dans l'inspiration de *Joseph Delorme;* si parfois le sentiment y paraît guindé, c'est le vocabulaire qui en est la cause beaucoup plus que le sentiment même ; bien souvent le mot de Laforgue, au sujet de Baudelaire, pourrait presque s'appliquer à Sainte-Beuve : « il ne prend pas l'air inspiré ». Peut-être est-ce pour cela qu'il ne put atteindre alors au sommet qu'il rêvait, et que, lassé de s'y efforcer, il déserta le bois des Muses pour le grand fleuve de la critique.

Cette naïveté d'expression, il l'a rencontrée parfois. Pourquoi, tandis que le romantisme enflait la voix, s'efforcera-t-il dans un dessein tout opposé en tâchant de communiquer à la poésie française la qualité qui lui manquait le plus : la simplicité ? Faut-il en voir la cause seulement dans sa nature même qui le portait à ramener toute chose à ses justes proportions ? Faut-il y voir l'influence de certains poètes anglais du début du siècle, dont il avait beaucoup fréquenté les œuvres, et en particulier celle de Wordsworth ? L'une et l'autre cause paraissent avoir joué leur rôle en cela. Et n'est-ce pas encore un lien entre Verlaine et Sainte-Beuve que ce Wordsworth, qui a fait dire à l'un des premiers Anglais qui se soit occupé de Verlaine : « Verlaine, en se développant, accrut sa simplicité, jusqu'au naturel d'entretien d'un Wordsworth » (2), ce Words-

(1) Jugements divers et témoignages, publiés à la suite des *Poésies et Pensées de Joseph Delorme* (éd. Poulet Malassis, Paris, 1861), p. 301.

(2) George Moore : *Impressions and Opinions, A great poet*, p. 91.

worth dont Sainte-Beuve s'était fait en France l'un des premiers introducteurs, et dont les *Poésies de Joseph Delorme* avaient imité plusieurs sonnets?

Il n'était donc pas étonnant, on le voit, qu'au début de sa carrière, et dès les premières pages qu'il publiait, Paul Verlaine rendît hommage à Joseph Delorme et se plaçât, en quelque sorte, sous son invocation. De même que Baudelaire doit plus à Alfred de Vigny qu'on n'a coutume de le penser, de même c'est par Sainte-Beuve que Paul Verlaine se relie à la génération précédente plus que par d'autres poètes, dont l'influence peut paraître au premier abord plus visible et mieux imprimée. Si l'entrée des écrivains dans le « domaine public » est une occasion heureuse de rappeler leurs mérites, ce n'en est pas un médiocre, en vérité, pour ce « mort jeune », que d'avoir un peu survécu, en quelque sorte, dans l'esprit et la manière de ce que Verlaine nous a laissé de meilleur.

G. JEAN-AUBRY.

LA JEUNESSE
DE GEORGES AYMERIS

(*Suite* [1])

—

Le « monde » était, par Darius, amené aux réceptions de l'Impasse des Ternes, et aussi un autre « monde » : celui de la gendelettrie des petites revues. Georges allait-il être mieux compris et apprécié par ses nouveaux compagnons auxquels il se donna sans compter ?

Je l'observais au milieu d'eux dans son atelier, où trop rarement un mot de sincère intérêt répondait à son expansion et à sa maladroite franchise. Ceux qui connaissaient la mère retrouvaient, disaient-ils, dans le fils cette gaucherie qui semblait avoir presque fait de Mme Aymeris une vieille fille, comme les tantes Lili et Caro.

Il est des êtres qui naissent avec une disposition congénitale à créer l'antipathie ou la méfiance, pour le moins ! Georges était de ceux-là.

Cyprien de Sarjinsky, secrétaire de la *Revue Mauve*, musicien, critique d'art et reporter au *Petit Journal*, avocat sans causes, compilateur de mémoires à la Bibliothèque nationale, s'empare des faveurs de Georges, se rend si indispensable à lui et s'en fait tant chérir que, pour un temps, il habite la soupente de l'atelier. Ce Sarjinsky est sur le point d'épouser une Allemande, dont il a deux enfants. Il devient le secrétaire de Me Aymeris. M. et Mme Aymeris lui offrent leur table, et ce fut moi qui, longtemps après, découvris tout un service

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 510, 511 et 512.

d'espionnage dont ce Polonais avait été le chef, et qui s'étendait de la Revue à l'hôtel Peglioso, tenant un bureau à Passy. Entre le fils et le père, c'est, de la part de ce sournois, un double jeu, une perfidie que cachent un sourire innocent, des compliments discrets, avec une prodigieuse adresse et une connaissance toute slave des familles aux relations compliquées. Sarjinsky manœuvre entre Mme Aymeris et Mme Demaille, entre Darius et Georges, entre M. Aymeris et Albert Wolff, par lequel il se glisse comme rédacteur au supplément du *Figaro*. Il a l'air d'aplanir, et il brouille tout, avec une joie de bedeau qui se revenge de la chaisière et de M. le Curé.

Ce Sarjinsky allait faire une belle carrière comme écrivain politique conservateur, après avoir été le Cerbère ténébreux d'une illustre revue, où, lecteur des romans, il rejetait les manuscrits de valeur, alors qu'il avait le goût le plus sûr.

Au moment où les inquiétudes de M. Aymeris se calmaient, Sarjinsky lui représentait des fiches où il marquait, au jour le jour le nom des « mauvaises fréquentations de Georges » et les indices de ce « désordre cérébral », que le professeur Blondel avait naguère signalé. Sarjinsky fit même croire à M. Aymeris que son fils fumait l'opium et se piquait à la morphine. En même temps, il feignait de croire que M. Aymeris contremandait les ordonnances du Roumain qui avait guéri Mme Aymeris ; il traitait l'artiste avec malice en présence des camarades ou des amateurs qui fréquentaient l'Impasse, et accablait de compliments son « Cher Georges ».

Darius n'osait point dénoncer ce factotum, qui le remplaçait à la *Revue Mauve*, les jours de « courses au trot » en province, où le Directeur espérait rencontrer la fortune, et Darius était fasciné par le génie de cet « être universel » qui traduisait des textes de toutes les langues et connaissait la littérature hindoue.

— Oh ! cher, me dit-il, silence ! silence, très cher ! Notre Yvan est le fétiche de la *Revue Mauve !* il a sur notre ami une influence merveilleuse et il est aussi précieux au vénérable M. Aymeris qu'à Georges et à moi. Prudence ! prudence, cher ! Cet atelier de l'Impasse devient un cercle charmant et de plus en plus « select ». Il ne nous manque que la Princesse Peglioso, mais *de* Sarjinsk y l'y amènera... par la musique. Nous allons

donner des quatuors. Sous peu, Georges Aymeris n'aura que des amis, il devient très sympathique, il a tant d'humour... peut-être trop d'ironie, mais si c'est là une fâcheuse affectation d'homme du monde, c'était celle de Lord Byron...

Ecoutons, au sortir de chez Georges, les propos des camarades qu'il a divertis par ses histoires tragi-comiques : une vague rancune y perce, malgré le plaisir qu'ils y ont pris :

— C'est un heureux de ce monde, pourquoi est-il si amer ? De quoi se plaint-il ? Il s'est embêté chez ses vieux parents ; et nous, chez les nôtres, nous sommes-nous amusés ? — dit le blême Aloys des Pardyeux, un Olympio qui drape ses nonchaloirs dans les plis d'un macfarlane râpé. Pardyeux a ajouté une particule à son nom, et vit misérablement avec trois gosses et sa belle-famille, dans un logement à trois pièces où il écrit des « proses rythmées ».

— Aymeris veut m'attendrir et se plaint de sa solitude de Passy, où l'on mange à *en* crever... Et moi ? La tour de mon manoir ancestral est abolie depuis Louis XII, et je fais des dessins de modes pour *le Gaulois !*

Aussi bien, Georges, qui, nous l'avons vu, savait que, pour lui, l'indépendance de ses moyens serait une servitude, ayant été déjà, comme son père, en butte aux convoitises. Il connut les tentatives de chantage de la part de tels qu'il avait crus dignes de lui, et qui le bafouaient ensuite comme un « dilettante », un banquier amusant, mais avare et redoutable ; et comprit que la camaraderie n'est bonne, possible, même entre jeunes hommes, que si leurs deux genres d'existence ont quelque similitude. L'ami de Jean Michel, du fils de l'emballeur, dont on n'avait plus eu de nouvelles, ne se soumettrait jamais à une loi abominable de la société actuelle où l'union, un mélange apparent, ne se produisent que si l'intérêt ou le hasard rapprochent les classes. Comme je lui rappelais ce fait, il me répondit : — Oui, c'est ce que prétendaient mes tantes quand j'étais au lycée : mais si c'est juste, cela me semblait inadmissible.

★

Georges s'irrite, par moment, de ne pouvoir retenir auprès de lui certains amis dont le commerce lui serait bienfaisant ; il les implore en lui-même, par certains soirs de solitude, plus pesants que d'autres, quand il se dirige à pied par les quais

vers Passy. La Seine coule dans les vapeurs poussiéreuses ; des points lumineux, des becs de gaz sur les ponts, des fanaux de bateaux-mouche piquent de jaune, de vert et de rouge le crépuscule; la grande ville suspend son trafic, le travail cesse ; l'esprit veille, des vers de Baudelaire traversent la mémoire de Georges :

> Tous ceux qu'il veut aimer l'observent avec crainte
> Ou bien, s'enhardissant de sa tranquillité,
> Cherchent à qui saura lui tirer une plainte
> Et font sur lui l'essai de leur férocité...

Il retourne auprès de cette mère, qui, elle, ne le maudit pas. « Elle ne ravale pas l'écume de sa haine; elle ne prépare pas elle-même

> au fond de sa Géhenne,
> Les bûchers consacrés aux crimes maternels... »

Il retourne auprès de cette mère, aussi ardente que lui pour l'œuvre qu'il lui reste à faire ; il a envie de crier au ciel que lui, Aymeris, naquit d'une mère digne de ce nom, et s'accuse de l'avoir voulu quitter.

Et pourtant, les soirs qu'il dînait à Passy, Georges, seul avec elle, n'avait plus joui comme naguère de sa tendresse filiale; il éprouvait un sentiment vague, bien différent de celui qu'avaient attisé ses déceptions sentimentales d'adolescent, n'ayant plus à franchir l'obstacle que lui opposaient jadis ses parents, entraves au désir accumulées par une jalouse et aveugle affection. Au contraire, Mme Aymeris venait de le lancer dans la fournaise ! Faudrait-il confesser un jour à sa mère ses autres soucis... ? Et à quoi bon ? Il patienterait, étant maître de soi, puisque *sans* Lucia, sans amour ! Un moindre mal, peut-être, cette vacance du cœur, et le bonheur sur terre ?

Auprès de la chère vieille, il ne retrouvait ni ses exaltations, ni ses craintes si douces, elle ne lui apparaissait plus comme la première « femme aimée », qu'est si souvent une mère pour un fils.

Le temps coulait lentement dans le cabinet de Me Pierre Aymeris, près de la lampe Carcel et du journal *la Patrie*.

Voici le soir, l'instant mélancolique où, dans la pénombre, il tire sa montre : Est-ce l'heure du souper de la *Revue Mauve*, pour lequel Augustin a sorti de la cave deux bouteilles de « Cliquot » ? La grande ville appelle Georges, il l'entend

bruire au loin. Maman est moins pâle, ses joues sont moins creuses, elle semble rajeunir. Georges voudrait causer. Il s'ennuie ! Le cercle des « centenaires » lui réapparaît, devant la bibliothèque ; les bustes de Cicéron et de Démosthène, *les Bergers d'Arcadie*, gravure d'après Poussin, sont toujours là. M. Aymeris dîne rue de la Ferme. Pourquoi donc la princesse Peglioso lui a-t-elle dit des choses vilaines sur Mme Demaille ?

— Georges, tu as l'air soucieux ? Pourtant tu es content de moi ? Je pèse deux livres de plus !

— Oui, maman, bravo !

Et puis il se tait.

— Qu'as-tu donc, Georges ? Ta pensée n'est plus ici ! Ne dis pas le contraire, je le sais ! j'en suis certaine, je lis cela dans tes yeux, aussi tu les détournes de moi ! Nous ne causons plus comme jadis, tu es *ailleurs*, oui, je le vois, je le sens ! Certes, j'ai voulu pour toi *tout* ce que j'espère que tu possèdes maintenant, j'ai cru que, loin de notre Sainte-Perrine de Passy, le succès, les fréquentations du monde, cela illuminerait ton visage ; et au contraire, maintenant que tu as toi-même réalisé *mes* ambitions, je te devine plus tendu, plus agacé, plus nerveux... As-tu, dis-moi cela, mon chéri (je ne t'en ai pas parlé à cause de ton père)... as-tu revu Mme Peglioso ?

A ce nom Georges a envie de s'écrier : « Maman ! Pas ce nom-là ! C'est justement celui qu'il ne fallait pas prononcer ici, *ce soir*. » Mais il se maîtrise, par pitié, par tendresse, par respect...

Avec la maladresse des mères et des amantes, Mme Aymeris insiste :

— Tu me parles toujours des calques que M. Degas te conseille de faire ; dessiner ! Et peindre donc ? Ce portrait que tu devais faire avant ta fièvre, la Princesse y renonce-t-elle ?

— La maladroite ! Chère maladroite !

Sa mère déclanche un ressort qu'il croyait brisé.

L'atmosphère s'alourdit dans la pièce sombre et qui sent la poussière des anciens tapis de Smyrne, le feu de bois vert. Le carlin Trilby ronfle sur les genoux de sa maîtresse, qui lisait du Sylvestre de Sacy. Georges essaye de regarder attentivement les dos des livres dans la bibliothèque : lequel choisira-t-il ? Des ouvrages de Droit, *l'Histoire de l'Empire*, par M. Thiers, Montesquieu, Guizot ?

— Que cherches-tu, chéri ? Moi, je me replonge dans *Port-Royal.*

Mais cette religion cruelle de sa mère, c'est en même temps une religion de révolte, une arme à deux tranchants ! Mme Aymeris est toute hérissée, et, après un silence, comme elle ne se tient jamais pour battue, elle éclate :

— Dis-moi, mon Georges, je voudrais savoir : crois-tu que la Princesse t'ait préféré aux autres ? Parlons un peu d'elle ! Voyons ! raconte, raconte, je te trouve beau comme un prince. Voyons, dis, elle a été folle de toi ?

Alors Georges n'y tenant plus :

— Maladroite ! maladroite ! maladroite ! C'est toi, mère insensée, cruelle, innocente, pauvre maman, c'est toi, c'est toi qui faillis causer ma mort ! Tu m'as jeté dans les griffes de la Sphynge, oui, c'est toi ! Et après que j'eus réussi à oublier mon mal, voici que tu rouvres la plaie ! Je ne viendrai plus à Passy, il ne faut plus que j'y vienne, c'est le poison, ici, j'étouffe ! Il est temps pour moi de *vivre*, songe donc, maman, que je n'ai pas encore vécu !...

Georges s'emporte dans une de ces colères féroces qu'ont, aux moments les plus inopportuns les êtres timides qui toujours dissimulent par nécessité ou par convenance. Il empoigne ses cigarettes, et, au lieu d'en allumer une, jette la caisse d'acier contre une fenêtre, brise une vitre.

— Georges ? Es-tu subitement devenu fou ?

La voix de Mme Aymeris tremble, les mots s'achèvent en hoquets comme ceux d'un enfant qui va pleurer. A mesure que Mme Aymeris pâlit, Georges se sent plus honteux de sa colère et de sa faiblesse ; sa mère se lève, va vers lui, lui pose une main sur la bouche, l'autre sur le front, comme durant la fièvre à Longreuil.

— T'... tais... tais... t'... oi ! Est-ce que M. de Sarjinsky aurait dit vrai à ton père ? Tu es effrayant !

Alors il se jette à ses pieds, et, la tête à la renverse :

— Pardon ! pardon ! je suis un misérable ! Oh ! ma chérie ! ne me regarde jamais, oublie mon visage de fou ! Je ne te quitterai plus. Je vais revenir vivre à côté de toi, me voici. Ah ! qu'est-ce qu'a dit Sarjinsky?... Chérie ! La typhoïde, est-ce là ce que j'ai eu ? Tu me fais délirer !

A la suite de cette scène d'énergumène, Georges passe la

nuit dans la maison de sa mère qui subit une de ses mauvaises crises, et, pendant quelques semaines, il n'ira plus à l'atelier que si l'exige une séance, et s'échappera aussitôt pour revenir vers la malade.

S'il n'est pas très gai, Mme Aymeris plaisante :

— Georges, j'ai fait raccommoder ta boîte à cigarettes, on a remis le carreau, mais je crains pour les candélabres ! Il y a aussi les Horaces et les Curiaces ; j'y tiens, tu sais, à cette pendule du serment, tu ne vas pas encore avoir une colère !

Et ils rient ensemble.

★

Jean Dalfosse, un ancien camarade de l'académie du Passage Geoffroy, a pris un atelier contigu à celui où Georges s'est réinstallé. Fils de grands industriels de Moscou, il fait à Paris la fête et s' « occupe de peinture en amateur ». Il a un talent de caricaturiste et peint des jockey. Membre du cercle de la rue Royale, il ambitionne, comme Darius Marcellot, mais avec plus d'espoir, le Jockey Club où un parent de sa mère, le marquis de Champbazé, sera l'un de ses parrains. Plein de verve et d'esprit, beau cavalier, fine lame, très connu dans les salles d'escrime, il est le commensal de la Princesse, auprès de laquelle il a, comme « gigolo » et comme pantin, succédé à Georges, et, dès le premier contact, ces deux cadets des *monstres* ont conçu une insurmontable aversion l'un pour l'autre ; mais Jean Dalfosse, curieux de Georges, à cause de ce qu'il a entendu raconter dans l'Impasse, ne se borne pas à une visite afin d'enrichir de ses observations personnelles et de traits nouveaux le casier d'un prévenu, dont le nom se répand à Paris. Il joue donc le rôle d'admirateur et se lie avec Georges, qui sera une fois encore la dupe de sa propre confiance en les autres.

Jean ne lui parle pas tout de suite de l'avenue Montaigne ; mais en écrivant, un soir, Aymeris voit sur son secrétaire la photographie d'une femme voilée jusqu'au menton, et la gorge très découverte, avec, au bas du passe-partout, cette signature aux lettres pointues comme des lames de glaive : « *la montreuse de monstres* ». Derrière le cadre, une main d'homme a tracé ces mots : « Vous êtes destinée à mettre feu partout et à ne le pas laisser mettre à vous-même. » (*Amitiés, amours et*

amourettes, par M. Le Pays, 3e édition, revue, corrigée et augmentée.)

Des séances de boxe avaient lieu dans l'atelier de Dalfosse ; à l'une de ces séances, « gala franco-américain, *blancs contre noirs* », une centaine de personnes furent priées, dont Georges ; il s'y rendit à l'heure où, le match terminé, des maîtres d'hôtel versaient du vin de champagne dans les coupes et offraient des babas et des sandwiches. Georges reçoit un coup dans le dos : c'est l'ombrelle de Lucia Peglioso. La princesse est voilée comme dans la photographie, mais elle a mis une robe de velours violet, avec un col de chinchilla qu'elle remonte jusqu'aux oreilles, quoiqu'il fasse chaud.

Aymeris entend le rire de Kundry :

— Georges ? Comment, vous ? Je vous croyais mort ! Vous savez que vous avez de singulières façons, vous ! On vous a dit bien élevé, il paraît qu'on se trompait ! Alors, vous me lâchez pour toujours ? Vous avez sans doute des maîtresses très accaparantes. Quelle mine, Georges ! On dirait que vous sortez pour la première fois après une maladie. Quand est-ce que vous vous déciderez à me peindre en madone ? Que devenez-vous ? Et mon portrait ? Je ne vous plais donc plus ? Sans doute n'ai-je plus assez de fraîcheur pour tenter vos pastels ? Mon voile ne signifie pas que je sois comme la comtesse de Castiglione ! J'ai encore de quoi donner à manger aux monstres...

— Madame, ne soyez pas cruelle; j'ai perdu la tête, j'ai été bien malade, je commençais à peine à...

De ses rires elle l'interrompt :

— Mais vous êtes donc éternellement malade ? Venez me voir, demain, venez dîner, je serai seule, nous ferons la paix et de la musique... si votre mère et vos tantes vous le permettent... Comment ? on a loué un atelier « en ville » ? Vous êtes donc un homme, maintenant ? Venez, jeune malade, je serai votre guérisseuse... par l'harmonie... Venez à la piscine Frédéric Chopin !

Abasourdi, il promet de dîner avec la princesse : appelée par d'autres amis, elle disparaît dans la foule des gens qui goûtent, au buffet.

Georges Aymeris passa vingt-quatre heures dans l'agitation, il tardait de se rendre à l'invitation tout en la redoutant. Il ne

dormit point de la nuit, s'occupa à résoudre ce problème : dois-je ou ne devrais-je pas reprendre des relations avec l'avenue Montaigne ? Il revécut, dans l'exagération de la lucidité nocturne, les mois abominables et magnifiques où la puissance de la Femme s'était révélée à sa candeur.

Sarjinsky le vint relancer de la part de Lucia ; Darius avait encore besoin de quelques abonnements de luxe. Ils savaient, l'un et l'autre, qu'Aymeris était guéri de son amour et ils le croyaient aussi snob qu'eux.

Le lendemain, jusqu'au moment de se vêtir pour le dîner, entre plusieurs cravates blanches dont il rata le nœud papillon, il écrivit deux lettres d'excuses. Il ferait porter la meilleure ; le concierge du passage avait pris un fiacre. Georges déchira successivement tous ces billets, se coucha, puis se releva. La tentation était irrésistible ; il sortit, sauta dans le fiacre, la tête congestionnée, les mains froides, allumant une cigarette à la précédente, la langue toute râpeuse.

★

Je vais prendre dans le Journal, qu'il recommença de tenir à partir de ce jour des pages qui sont autant de stations de ce second chemin de Croix.

20 février 1890.

Rien de changé dans l'hôtel Peglioso, pas même moi ! J'ai dû subir l'ironique regard des valets de pied, dès le vestibule. Ils en ont entendu sur mon compte, ceux qui sont à la salle à manger ! J'ai gravi à nouveau les marches de marbre lilas, les lévriers ont fait laisser-courre après moi, le boule Fafner, seul, m'a reconnu et agita la queue, en vieil ami. La Princesse était assise à son piano, au fond du boudoir Louis XV du premier étage, dans un tea-gown bleu de paon, avec ses perles au cou et le *parfum*... Le bas du visage s'est épaissi. Elle est moins fine, mais plus désirable encore. Ses courtes mains pataudes, aux ongles d'ivoire. Quand elle m'entendit, elle ôta ses grosses bésicles de mandarin. Elle jouait la *Fantaisie* de Chopin (on ne résiste pas à la première apparition du thème) ; pourquoi a-t-il fallu qu'elle jouât la *Fantaisie*, au lieu d'un nocturne ou de tout autre morceau ?

— Georges, je vous l'ai déjà dit, je n'aime pas qu'on me baise le dessus de la main : le bras, s'il ne vous plaît pas de choisir autre chose.

Et tout a recommencé. Me voici de nouveau dans l'Enfer.

Le dîner fut agréable, mais nous étions trois. Donc, déjà vol. Elle

avait fait trêve de persiflage, à cause de Mandagora, le compositeur napolitain, *troisième* convive. Elle fut éblouissante de drôlerie, gamine, gentille. Mandagora est absurde, mais peu gênant. Deux des Russes et un Polonais sont venus en cure-dent. Quand j'allais me retirer, apparut Jean Dalfosse. Lucia est aussitôt redevenue gouailleuse.

La Princesse me « commande » pour dimanche prochain, midi ; elle veut que Jean et moi nous nous mesurions, torses nus, ce serait un duel au pinceau trempé dans du bleu de prusse... Lucia a des idées d'élève de l'Ecole des Beaux-Arts, cette brimeuse. Elle a fait allusion à ma boiterie. Charmant !

Cette fois, je serai maître de mes nerfs ; je crois que je suis guéri en sa présence ; je ne sens plus le même trouble et dès la première émotion du revoir calmée, je me suis senti vis-à-vis d'elle comme un peintre devant un beau modèle, avec qui l'on cause librement, mais *rien de plus*. Elle n'est pas de ces femmes qu'on puisse aimer, ce n'est pas une femme. Reste l'attraction prodigieuse de sa parole, la plus attachante, la plus spirituelle, et de son cerveau, le plus compréhensif. Y aurait-il chance — et de combien peu de femmes peut-on dire cela — de lui faire comprendre *la peinture ?* La peinture ! Ce *trou noir* pour presque tous, où chacun croit mettre quelque chose. La Princesse en a le sens, quand elle ne plaisante pas (mais elle se cache et se refuse aux explications). Si parfois vous obtenez une heure de causerie, elle vous dira des choses qui valent la peine d'être retenues. Elle est impossible à déchiffrer ! Peut-être y a-t-il au fond d'elle un sentiment noble et élevé, que l'expérience de la vie lui fait garder pour soi. Après tout, ne me fait-on pas les mêmes reproches que je lui fais ? Je ne sais quelle fut sa jeunesse, d'où elle vient. Sait-elle où elle va ? Qui sait ce que fut pour elle le Prince Peglioso ? Cette chambre à coucher, toute d'or et de marbre, qui dira ce qui s'y est passé ? Les lévriers et le boule Fafner en ont dû voir de belles, eux, les défenseurs de la Sultane, qui a l'air de souffrir, au moment où elle tue ! Le faux art d'un Gino Peglioso, sa retraite à Florence, telle qu'elle nous est décrite, nous pouvons en imaginer les... Enfin... Et tous les « Monstres » sous le dôme du palais de l'avenue Montaigne. Je retiens ce trait : la Princesse, pour faire peur, avait organisé des rondes de nuit autour du jardin. Un homme de confiance se promenait sous les fenêtres, une lanterne sourde à la main, et armé. Dom Ginot fit cesser cette vigile, parce qu'une nuit, le gardien tira et abattit, raide mort, un garçon d'écurie qui se faufilait dans le cabinet de toilette. Six mois après, le prince s'établissait dans une villa de Bellos Guardia. Quelles abominations n'a-t-elle pas connues et peut-on lui en *en vouloir ?*...

Mais à moi ? J'ai été un dégoûtant. Mon père me juge mal parce

qu'il a deviné ce que je suis : mauvais peintre, mauvais soupirant, mauvais tout ce que je veux être !

Il reste certain qu'elle est cruelle. Je sais que je boite un peu, mais pourquoi sans cesse me le rappeler ? Pourquoi ne parler que des choses de l'amour, pourquoi mettre en doute la santé de ses amis, comme si elle leur reprochait de ne pas monter à l'assaut de sa Tour d'Ivoire ? Car elle est chaste, je jurerais qu'elle l'est, comme une Vestale. Peur de l'Enfer ? Sa religion vous porte sur les nerfs, agressive, intolérante, insultante comme elle l'est. Le vendredi, si vous vous laissez tenter par un mets gras (pourquoi en met elle sur ses menus ?) c'est, pour huit jours, des réprimandes, des allusions intolérables. Elle a dit à notre copain Maréchal, vendredi dernier : « Vous avez besoin de prendre des forces : je remplacerai le roast-beef par un bon plat maigre à la cantharide. » Une Française ne ferait pas de ces grossières plaisanteries. Mais il y a la musique : là elle est imbattable ; l'autre soir, on se serait cru à la villa d'Este, du temps de Franz Liszt. Divine, sa lecture de l'*Elisabeth de Hongrie*, l'oratorio de l'abbé compositeur. Marie-Thérèse de Canteleu, avec sa voix de garçon enroué, mais son style, avait obtenu de Marcellin qu'il chantât avec elle. Dans les passages pour le piano seul, Lucia fut incroyable d'adresse et de *compréhension*. *Christus*, *Faust*, toutes les partitions de Liszt sont tour à tour lues, à la joie du sombre Nikko. Je tourne les pages, je sens le parfum du corps qui sort du bain, de cette peau toujours sèche et fraîche.

Non, la Princesse est d'une autre essence que nous... J'ai été un imbécile ! Elle souscrit dix abonnements de luxe à la *Revue Mauve* de mon brave Darius. Elle est sublime.

24...

Je m'attire des rebuffades, je n'ai point de chance, quand je laisse échapper des mots amers devant ces dîneurs macabres : « les pourceaux ». C'est trop difficile, avec des vieillards, même avec des gens d'âge moyen, s'ils sont du *monde*, d'exprimer une opinion. Ils n'en ont pas, d'opinion, sûrement ils n'en ont pas à eux, du moins. Maréchal pressait la Princesse de commander les statues du vestibule à Mercié, de l'Institut. J'ai boudé. Comment ? Il y a un Dalou, il y a un Rodin, en France, et vous choisiriez ce faiseur de sujets de pendule ? On me lance à la tête les petits coussins de la salle à manger : la cristallerie, les assiettes volent en éclat ; les valets de pied doivent étendre un napperon devant ma place ; frémissant, je fais mine de me lever. La Princesse a eu la vilenie de me crier : « Attendez d'avoir eu le prix de Rome, pour parler, vous n'y entendez rien ! » La menteuse ! Elle aurait peut-être commandé les figures à Mercié, mais une fois livrées, elle en aurait fait une cible pour la carabine de salon.

Après le dîner, elle disait aux autres : « Vous savez, c'est Georges qui a raison. Votre Mercié est *gaga*, comme vous, mes vieux rotulards ! »

Tout le temps, des insultes à double percussion, et je crois savoir *où* est *son goût* à elle, mais il faut donner tort, rabaisser, humilier...

Le philosophe, comme dans le *Bourgeois Gentilhomme*, a fait une dissertation contre moi. Brédius me hait ; les fidèles, pas mieux stylés que des figurants de province, poussèrent des hou ! hou ! hou ! Contre moi ? Contre le philosophe ? Contre lui, a cru Brédius. Il ne me le pardonnera pas.

Lucia me demande de lui faire connaître Huysmans. D'où colère de Brédius.

28...

Jean Dalfosse est un malin ; il est aimé des vieux, il les amuse et les flatte. Je voudrais avoir son entrain de sous-officier et sa verve tapageuse. Avec le rire bruyant, on peut tout dire, et ce sont les lignes tombantes de mon visage qui donnent de l'aigreur a mes moindres paroles, du sérieux à mes boutades, un ton de suffisance supercoquentieuse à mes jugements. J'aime trop ce que j'aime pour avoir des opinions molles et des jugements de dîner en ville.

Jean était gentil avec moi, au passage Geoffroy, et c'est un brave type. Il a le rire et l'organe de cuivre qui permet d'affirmer, et il « s'en fout ». Chez la Princesse, il me blague, bien au diapason de la princesse ; quand il est présent, je retombe dans l'ombre ou sers de poupée au jeu de massacre. S'il assiste aux séances du portrait, je m'excuse, et ne fais rien. Ce sera à choisir : de lui ou de moi. J'en ai prévenu Lucia, elle m'a promis *que nous serions seuls*, un de ces soirs.

Je néglige Passy. Heureusement que maman ne se porte pas trop mal.

1er mars...

Nous avons commencé le portrait. Si les séances sont toutes comme la première, le travail sera « de longue haleine ». Il faut truquer et adoucir. Je place Lucia dans la pénombre.

..... Un coup monté par Jean, sans doute : quand j'arrive ce matin, le mail-coach est dans la cour et les hommes me disent qu'on va tantôt à la Croix de Berny.

— Comment ? Et la séance ?

Je monte chez Lucia ; elle était prête à sortir, ravissante avec son cache-poussière gris, son voile blanc, un chapeau de printemps.

— Il fait si beau, dit-elle, j'ai changé d'avis. Jean voulait déjeuner chez Liliane, sur le chemin ; nous y allons, venez Georges, je vous emmène.

— Non, je suis venu pour le portrait ; c'est mal, ce que vous me faites. Ne voulez-vous plus poser, jamais ? La première idée du portrait n'est pas de moi.

Une discussion s'ensuit. A ce moment, une grosse averse, Lucia donne des ordres : le mail-coach rentre aux écuries. Nous déjeunerons au Café Anglais. A 3 h. 1/2, retour dans le salon où l'on roule mon chevalet ; Lucia porte sa robe de peluche vert-bleu (horrible), je n'ai pas osé la prier de mettre la noire. Elle s'est assise, grognon, dans un de ces énormes fauteuils de chez Penon, ses « bains de siège », dit-elle. Là-dedans, plus de taille, plus de cou ; fauteuil tout au plus bon pour une jeune fille maigre. Elle m'a fait des grimaces, a tiré la langue en me regardant. J'ai fait semblant de commencer, au fusain. Rien de bon ! Je rageais.

A 4 h. 1/2, la table de thé est introduite dans le salon et il y avait six personnes qui attendaient en bas. *Elle* s'enfuit pour mettre sa « tea-gown Théodora », et me congédie.

Je suis resté une heure de plus à faire des dessins, des esquisses de composition. Je sais comment je veux la représenter, je la connais par cœur, je vais faire un portrait de mémoire. Ce sera exécrable.

Voilà ce que c'est qu'un portrait mondain.

5 mars 8.

Cher Léon Maillac, quel ami vous auriez pu être, si votre retenue et votre discrétion n'eussent servi de règle ! Cette discrétion, je me demande si elle ne tient pas autant d'un profond scepticisme d'homme à femmes, que de ce sentiment faux, je veux me dire encore qu'on *n'empêche rien*, qu'on n'aide personne, que chacun a sa destinée écrite dans les plis de sa main. Vous m'avez vu naître, et c'est seulement aujourd'hui que vous abordez avec moi le grand problème.

Vous m'avez dit jadis : « Un homme entre quarante et cinquante ans est à son summum pour l'amour » ; cela, vous l'avez dit ; mais à vingt-cinq ans, à trente, dans votre jeunesse, plus tôt encore ? Peut-être m'avez-vous célé ce qui vous arriva ?

Hier, quand je fus m'asseoir à côté de votre chaise-longue, bon ami dont les yeux s'obscurcissent, vous m'avez pris la main, parce que vous vouliez que je tâtasse votre pouls. Florette, en caraco de pilou, tapota votre oreiller sale, fit quelque absurde remarque, de sa voix de harengère, et, quand elle s'en fut retournée dans la chambre où vous coucherez ce soir *contre elle*, vous, cher Léon ! vous soupirâtes longuement. Alors, reprenant la conversation interrompue par Florette :

— Georges, qu'est-ce que vous faites avec la belle princesse ? Vos parents savent-ils que vous êtes encore assidu à l'avenue Montaigne ?

Et le professeur Blondel ? Il ne va plus, dit-on, au dîner des « Pourceaux », il y a là un mystère. Il change chaque jour ; longtemps je n'ai pu y croire, aujourd'hui j'en suis certain. C'est lui qui touche les objets sacrés, pourtant, à cinquante ans, on n'est plus Lévite ; aussi meurt-il, mais je ne dois peut-être pas encore vous révéler les mystères de la Tente d'Assignation, vous êtes trop jeune... Et vous, dites, qu'en faites-vous, de la princesse ?

— Cher ami, je ne comprends plus. Pourquoi ne m'avez-vous plus tôt forcé de me confesser à vous, le confesseur idéal, parfait, de Georges Aymeris ? Vous m'avez bourré de littérature ; si vous ne vouliez pas m'instruire autrement que par des livres, pourquoi m'avoir prêté les *Liaisons dangereuses*, tant d'ouvrages qui me troublèrent sans que je les comprisse ? L'arrangement de votre misérable existence (heureuse, prétendez-vous, grand héros), l'économie en devient pour moi moins énigmatique que naguère : Florette, chez vous, et ailleurs..... votre blonde que j'ai connue, Mme X., et Mme Z., votre rousse, toutes vos maîtresses mariées, les complications, les drames ! D'où cette mine plombée, votre apparence de cadavre ! Cher Léon Maillac, vous qui êtes mon grand frère, pourquoi parûtes-vous ému par mon balbutiant récit d'un avant-dernier été ? Dès après ma crise, et ensuite, vous sembliez ne vouloir pas que je parlasse. Maintenant, je me laisse aller, en confiance, et vous me dites :

— Attendez, vous verrez, il n'y a que *cela* qui compte ! L'Art n'est rien, au prix des femmes.

— Voulez-vous dire l'*Amour*, ou les *femmes* ? Je ne sais pas ce que c'est que la Femme, et je connais l'amour. Parlez ! Il y a là une confusion que mon expérience et vos sous-entendus vont perpétuer. Videz pour moi le fond de votre cœur !

7 mars.

Séances, hier, aujourd'hui. Elle pose assez bien. La robe crème est bien, avec les mousselines de soie, près de sa gorge. Nikko est venu ce matin ; il a passé le temps de la séance en face de moi, assis, me fixant. C'est odieux. Lucia me faisait des signes qui voulaient dire : Nikko va te tuer ; il est jaloux.

De quoi, mon Dieu ?

Il se taisait. Quand elle se lève pour venir voir le pastel, elle passe son bras autour de mon cou, mon cœur bat. Le Slave s'agite. Tout cela est trop bête ! Mais me trouble, m'irrite. Le mauvais pastel que cela va être !

15 mars.

Nous sommes de nouveau dans la folie. Le Slave assiste aux séances, un pistolet dans sa poche. Hier, on dit qu'il a tiré sur Jean. Je suis sûr que Lucia prépare ces comédies. Il ne faut pas que cela tourne au drame. Passy commence à se douter de la crise.....

(Lettre de Georges à la Princesse.)

20 mars.

Madame,

Ma dignité m'oblige à me retirer. Vous avez méconnu, j'en ai peur, un artiste pour qui vous étiez tant, qu'il ne saurait choisir un mot pour vous qualifier. J'ai de vieux parents à qui je me dois et dont votre charme m'éloigne. J'ai, pour vous, supporté toutes les brimades de vos fidèles. La balle du pistolet m'a frôlé et, dans un grand éclat de rire, vous avez dit : *raté!* Le portrait l'est aussi. Je ne serai pas plus longtemps ridicule. L'Art m'appelle ailleurs.

Je vous prie d'agréer mes plus respectueux hommages, mes regrets profonds, mon adieu.

GEORGES AYMERIS.

P. S. — Vous devez, Madame, le prix de votre abonnement à 10 exemplaires de la *Revue Mauve* de mon ami Darius.

(Le même soir.)

Ma lettre à la Princesse est complètement grotesque. J'y fais allusion à « mes vieux parents », et j'invoque l'*Art* comme Brédius la *Morale*. Complètement ridicule. Je deviens plus ridicule encore à partir de ce soir. Et Darius m'a fait mettre un post-scriptum honteux. Quel goût ! ô éducation ! Voyons, réfléchissons : le modelé du visage était « endêvant », comme disait Nou-Miette ; plus rien à sa place, ça dégringole. Pour la peinture, c'est trop tard ! Mais, pour un autre usage?... Ah ! je devenais un vrai « pourceau ». Je crois que je vais me marier. Mais je ne veux pas être *choisi* par les parents d'une personne !

★

Georges sentit la menace d'une crise semblable à la précédente ; il s'en confessa, et Maillac l'obligea de rompre, par pitié pour M. et Mme Aymeris. Le Professeur Blondel, qui n'avait plus jamais fait allusion à la Princesse, écrivit ce simple mot à Georges :

Bibi, tu t'es indignement conduit avec Mme Peglioso. Prends garde, ne va pas dans le monde, tu y es mal jugé. Les « monstres » te revaudront cela. Il faudra que j'en dise un mot à ta mère, qui n'a cessé, depuis trois ans, sans que tu le saches, de me demander où tu en étais avec la Princesse. Tâche de comprendre que ce n'est pas ainsi que se conduit un gentleman. Tu es en train de te fermer tous les salons de Paris.

Ton vieil ami,

BLONDEL.

★

Les événements se sont précipités ; la courte reprise des relations de Georges avec la Princesse Peglioso aurait-elle suffi pour entraîner l'amoureux artiste hors de sa route? Qu'est-ce qui allait être le plus fort, de l'Art ou de la Femme ?

Maintenant, il devra choisir, briser des chaînes, par un effort plus énergique qu'au temps qu'il quitta son atelier de débutant, à Passy. Et Mme Aymeris, à un âge où autour d'elle on s'étonnait qu'elle fût parvenue, semblait, une contre tous, porter un défi aux calculs des plus optimistes. Elle voulait vivre, il fallait qu'elle vécût encore, car Georges n'était point « médaillé », ne sentant pas comme M. Degas, dont elle raillait le mot : « De mon temps, monsieur, on n'arrivait pas. »

Si les mères rêvent de ne pas partir sans avoir établi leurs enfants, la mère de mon ami, ne songeant qu'à sa carrière d'artiste le détourna d'un mariage « raisonnable », que Georges fut à deux pas de conclure avec une charmante voisine de Longreuil.

Mystérieux égoïsme des mères !

Mme Aymeris ne supporterait pas une rivale en une bru que la sagesse lui eût conseillé d'élire. Elle répéta avec fureur : « Le mariage de Georges serait pour moi un décret de mort ! »

JACQUES-ÉMILE BLANCHE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Paul Claudel : *La Messe là-bas*, Nouvelle Revue française, 3 fr. 50. — Edmond Fleg : *Le Mur des Pleurs*, Camille Bloch, 6 fr. — Luc Durtain : *Lise*, G. Crès, 2 fr. 50. — Alexandre Goichon : *In Memoriam*, Berger-Levrault, hors commerce. — Pierre Izambard : *Là... et là-bas*, Cinq diptyques, dessins de A. Gumery, E. Chiron, 3 fr. — Henriette Sauret : *L'Amour à la Gehenne*, Société Mutuelle d'Edition, 4 fr. — Robert Veyssié : *IVe Livre des tressaillements : Demain chante en nous*, Edition d'art de la Renaissance contemporaine, 4 fr. 50. — Olivier Bournac : *Quand j'avais une marraine*, E. Chiron, 4 fr. — Paul Costel : *Les Hurlements de l'Enfer*, Figuière, 3 fr. 50. — Georges Turpin : *La Fontaine des Douleurs*, Maison française d'Art et d'Edition, 3 fr. — Georges Faure : *Nouveaux poèmes de la guerre*, Etienne, J. Thomas et Cie, 4 fr. 50. — Henry Beaunis : *Heures tragiques*, Le Cannet (Alpes-Maritimes). — Georges Gillet : *Temps de guerre*, E. Figuière, 3 fr. 50. — Paul Verlet : *De la boue sous le Ciel*, Plon Nourrit, 3 fr. 50. — Edmond Pasquier : *Les Ronces du cœur*, préface d'Auguste Dorchain, Edouard Sansot, 3 fr. 50. — Georges Docquois : *Le Poème sans Nom*, Eug. Fasquelle, 3 fr. 50. — Louis de Faucher : *Echos d'Amour, Rêves de Mort*, R. V. Darsac, 3 fr. 50. — Gabriel Ducos : *La Cantilène de ceux qui peinent et qui souffrent*, G. Ficker, 4 fr. 50. — Lucien Farnoux-Reynaud : *L'Ombre sous la Lune*, Eug. Figuiere, 3 fr. 50. — René-Albert Fleury : *Le Royaume pressenti*, Toulouse, Imprimerie Vve Bonnet.

L'amplitude orageuse de la Bible, non pas la suavité des Evangiles, non plus, du reste, que l'aigreur parfois démente des Prophètes, quelque chose en tourbillon passe ou demeure, se prolonge, s'affaisse ou s'affirme ; de la stupeur en présence de cette force : les sens ne saisissent plus rien de distinct ; une confusion d'éclairs, des beautés ardentes entremêlées à tant de désaccords, qu'est-ce donc, cette force à laquelle se soumet mon rêve, et que ma raison n'accepte pas ? Une fois encore, puissant, ténébreux, lassant, dominateur, Paul Claudel a chanté, et ce qu'il nous apporte se déploie selon les ordonnances liturgiques, bien qu'il y songe avec plus d'orgueil à soi-même qu'à Dieu ; s'il s'offre en sacrifice, dans ce poème, **La Messe là-bas**, là-bas, où, sans doute « l'exil seul lui enseigne la patrie », aux fins d'adorer, remercier, implorer et apaiser, n'est-ce pas un peu à la manière du mauvais prêtre d'Ephraïm Mikhaël, qui dit aussi des messes hautaines, si bien que le peuple obscur

> Voit uniquement dans la nuit du temple
> L'évêque splendide en son rouge orgueil...
>
> Et les yeux emplis d'ivresse extatique,
> Le prêtre, usurpant au Christ défié
>
> L'hommage royal du dévot cantique,
> Sur l'autel qu'il sert s'est déifié...

On ne peut mettre en doute la sincérité splendide de M. Paul Claudel. Il y a néanmoins peu d'apparence que sa vertu foncière soit la vertu essentielle du prêtre catholique, l'humilité ; ou bien, plus exactement, on peut s'émerveiller que, après toute occasion où l'officiant Claudel lâche la bride à sa superbe (« sa présomption », — eût dit Bossuet, — « à sacrifier sans les prêtres ») — soudain il se ressaisisse, raffinant sur l'orgueil, et se jette, comme pantelant, haletant, épeuré et tout humble, aux pieds du Dieu qu'il semblait oublier.

Ces brusques sautes de mysticité pénitente correspondent au mouvement périodique, à la cadence des distiques dont le poème se compose. Ils disent tout ; ils vont à travers tout, oratoires, imagés, sans équilibre intérieur, sans point d'appui autre que l'accentuation surprenante de syllabes irrégulières ; ils charrient les masses de splendeurs bariolées dont l'ensemble regorge, mais jamais n'est fracassé ; il semble n'y avoir là ni règle, ni mesure, et voici que le tout se résout sur la résonnance prolongée d'une rime, souvent plate et quelconque, où il se vient reclure, limiter, fondre de la façon la plus soumise, la plus résignée.

Art singulier d'élans formidables pour aboutir à ces résolutions implorantes du plain-chant ; ambiguïté amère ; M. Claudel, dans ses jours d'inspiration heureuse, comme soutenu ici par la richesse des climats féeriques où sa destinée le mène, y excelle. Chemin faisant, que de trouvailles ! cette « consécration » tout entière d'Arthur Rimbaud, inquiet, selon lui, de Dieu qu'il fuit à travers la vie afin de le mieux retrouver ; et cet *Introït* où soi-même il s'évoque, s'exalte et se livre ; mais, aussi, des défaillances obscures par parti pris, ces lourdeurs éloquentes, ces divagations systématiques, et, en dépit de la grandeur verbale, parfois de la monotonie en raison du rythme même, quoique flottant, immuable et lassant auquel sa pensée à jamais s'assujettit.

§

Interrompant la suite des poèmes projetés sous le titre : *Ecoute, Israël*, dont le premier livre parut naguère aux Cahiers de Charles Péguy, M. Edmond Fleg nous apporte, en un cahier de luxe édité par Camille Bloch, **le Mur des Pleurs**, une vision, je dirais torrentueuse, trouble, vague et, par certaines parties, puissante, des destinées humaines à travers la guerre formidable, en marche vers l'avenir. Les formes d'éloquence et d'élan lyrique, en moins d'un siècle, se sont bien modifiées : qui songerait, de nos jours, à *l'Ahasvérus* d'Edgar Quinet ? Ici encore c'est le Juif errant légendaire qui s'effare du malheur de l'univers, de l'écroulement des empires, de la ruine des villes dans la pourpre et dans l'or, non moins que de l'obscure haine qui ravage le cœur des hommes et répand le meurtre, l'incendie, la violence, la rapine à travers le monde. N'im-

porte : le besoin impétueux le soulève ; il marche ; il voit devant lui, bien loin, que la lumière ruisselle ; il a foi aux promesses certaines, il voit l'univers régénéré, pur, noble et bon ; la paix, la concorde, le splendide printemps de la vie, dont, de tous côtés, les germes commencent à lever. Un immense espoir emplit son cœur ; il marche ; il ouvre les portes, il désigne le sûr chemin.

Les réalisations de M. Fleg demeurent souvent inférieures à ses desseins, par malheur. Il recueille, semble-t-il, tout ce que les recherches de récents poètes, en France et à l'étranger, peuvent présenter d'incohérent, de haletant, de lâché, de désordonné, de rocailleux ; il s'en construit une méthode rude, qui surprend un instant, déconcerte, attache l'intérêt, mais comme vite le prestige superficiel s'en est désagrégé ; comme les éléments hétérogènes s'en révèlent pauvres et futiles !

Ces énumérations de Whitman, ces balbutiements à peine coordonnés de Péguy, ces images tendues longuement à l'instar de Claudel, ces brisures de rythmes selon les habitudes d'André Spire, tout cet amalgame de moyens, auquel s'ajoutent de façon insistante cette rime à satiété reproduite, presque de temps fort en temps fort, à l'intérieur du vers, à son extrémité, et à la cadence du petit vers qui suit et où se clôt la période : non, il n'y a, en cela, qu'une virtuosité lourde, qui pèse plus qu'elle n'éblouit, aucun charme, et elle n'entraîne à aucune adhésion de l'esprit.

Bien des choses seraient à écrire au sujet de procédés de cette nature. Est-ce la peine de s'arracher aux disciplines traditionnelles, éprouvées, pour s'entraver de règles si étroites, dont l'efficacité est pour le moins contestable ? Que des ressources originales jaillissent pour chaque poète nouveau ; rien de mieux ; mais innées, mais nécessaires. Peut-être n'est-il point nuisible, quand on prétend se libérer de la rigueur d'un métier, de connaître tout d'abord le métier bien à fond.

§

M. Luc Durtain connaît son métier à fond, sans conteste. A travers ce récit curieux, **Lise**, on s'en rend compte, en dépit d'une volonté précise d'en renouveler, d'en épurer, d'en alléger les exigences. M. Durtain se rattache au groupe de poètes qui répudient de parti pris la rime, mais, à part cette analogie, il n'emboîte le pas ni à M. Charles Vildrac, le délicieux intimiste, ni à M. Duhamel, ni à M. Romains, ni à ce chanteur au cœur éperdument pur et printanier, M. Georges Chennevière.

C'est un récit, un récit rustique et de guerre, dont l'action idyllique se déroule en Lorraine, non loin du front, parmi les travaux d'un village et l'animation des troupes au repos, prêtes à regagner les tranchées. L'inspiration de M. Durtain est grave, presque sévère,

quoique souriante, avec une éclosion brusque, on dirait furtive, d'images champêtres, sylvestres, d'une justesse pittoresque, véritablement remarquable et une analyse pénétrante, encore que discrète, d'un joli, tendre, rêveur et dévoué cœur féminin. Et puis, c'est bien que cette âme fraîche, droite, pure de paysanne soit soudain exhaussée à figurer l'image limpide de la France même; ceci tout juste indiqué, dans un élan respectueux de ferveur envers la femme vraie du pays.

La faiblesse, c'est que, la plupart du temps, les plans ne sont pas ménagés dans la conduite du récit; le détail apparaît avec un relief égal; l'exacte proportion manque. Enfin n'y a-t-il pas un peu de monotonie dans l'enchaînement d'un bout à l'autre persistant de ces longs vers où, comme définit le poète,

Les syllabes qui suivent s'ordonnent par rangs larges, quatorze sons mâles...

c'est à-dire : vers mesurés de quatorze syllabes, dans lesquels les syllabes muettes ne comptent pas... Retour à cette déjà vieille erreur, selon moi, de supprimer toute valeur à ces syllabes, si atténuée qu'en puisse être l'accentuation dans le langage soit parlé, soit soutenu, du diseur, alors que, à de très rares exceptions près, elles marquent au contraire un prolongement du son, ou une suspension, qui ajoute au vers une qualité musicale insoupçonnée peut-être dans les idiomes étrangers. Mais c'est ici affaire de sentiment personnel. M. Durtain n'a pas plus de raison de se ranger au mien que je n'en ai d'accepter sans objection son système.

§

Plaquette de huit sonnets, l'**In Memoriam** de M. Alexandre Goichon se recommande par des qualités de piété déférente et de tendresse. M. Izambard, dans les dix sonnets, ornés de dessins par A. Gumery, sous le titre **Là... et Là-Bas** — au Front et à l'Arrière — manifeste non moins de ferveur, mais aussi une cruelle et légitime ironie. Mme Henriette Sauret, dont fut quatre années **l'Amour à la Géhenne**, clame tumultueusement sa haine de la Guerre, ses adorations vers celui qui lui a été arraché pour en faire un soldat, ses incertitudes, ses découragements, ses espoirs et ses dégoûts; elle nous dénombre tout ce qui l'a irritée, durant la longue et douloureuse séparation; c'est une sorte de journal de ses effrénés délires d'esseulée, d'ardente et de révoltée, et ses vers charrient presque au hasard des trouvailles lumineuses, les pires trivialités; c'est un tohu-bohu de sentiments et de sensations, d'idées aussi, le plus souvent généreuses, mais dont elle ne songe même pas à dominer, à épurer l'effusion aventureuse.

Et puis, voici le fatras des ouvrages incolores : **Demain chante**

en Nous, IVe livre de « les Tressaillements », par M. Robert Veyssié, qui, du moins, voit « par delà les horizons d'orage surgir la beauté d'une aurore » ; — **Quand j'avais une Marraine**, ce joli titre aux « pastels de guerre et d'amour » de M. Olivier Bournac, assez banals, en qui l'auteur salue la « dépouille du vieil homme » avant de se montrer, tel qu'il sera — bon poète peut-être? — un homme nouveau; **les Hurlements de l'Enfer**, notes et sensations dans la tranchée, qu'écrivit avec fièvre, dans l'espoir ou le découragement, M. Costel au jour le jour; — **la Fontaine des Douleurs**, poèmes de M. Georges Turpin, sentiments plus délicats que leur expression :

Je ne peux croire en la haine éternelle ;
L'Amour, un jour, recouvrera ses droits,
Car la Bonté, malgré peuples et rois,
Seule, ici-bas, vaut de vivre immortelle !

Les **Nouveaux Poèmes de Guerre**, de M. Georges Faure, août 1916-janvier 1919, ronronnent en alexandrins bien comptés :

Il est mort, l'empereur François-Joseph Paillasse,
Le prince débonnaire à l'âme de gerfaut,
Et pour avoir raison de sa vieille carcasse,
La Camarde n'a pas eu besoin de sa faulx...

Les **Heures Tragiques**, de M. Henry Beaunis, 1870-1871 et 1914-1919, prennent rang, au Cannet (Alpes-Maritimes), parmi ses « œuvres non scientifiques » ; je ne sais s'il en a écrit d'autres où il se montre plus au fait de cette *Science* qu'est la plus simple versification ; — **Temps de Guerre**, de M. Georges Gillet ; que Déroulède avait de génie !

Au milieu de cet amas, une place spéciale est marquée au livre de M. Paul Verlet, « esquisses d'un blessé », **De la Boue sous le Ciel**. Ici, nulle affectation ; heure après heure, notation rapide, sincère, des sentiments éprouvés. Il y a de la sympathie pour les heures vécues, une compréhension des choses, de la vérité. Et puis le vers dit ce qu'il a à dire, trop souvent avec une facilité que, en d'autres circonstances, on pourrait estimer excessive ; du Coppée, du Richepin se mêle à du Baudelaire, à du Vigny. Mais il y a une verve prenante, il y a une pureté sentimentale, un élan, un entrain de jeunesse et de conviction, une franchise belle et nette qui compense largement l'absence d'art composé, studieux, réfléchi : un homme s'est traduit tout entier, on est entraîné, et l'on sent pour lui monter au cœur, comme pour tous ses pareils, les poilus sans pose, simples, ardents et loyaux, une affection, je ne sais quoi de fraternel mêlé à beaucoup de reconnaissance. Et je suis persuadé que, rendu à la réflexion paisible, aux studieux loisirs, M. Paul Verlet

ne saurait manquer de devenir, selon son gré, un beau et véridique poète, que nous aimerons.

§

Evocations d'états d'âme par l'image suscités, par l'incantation sonore, élan du rêve, audace de la pensée ingénue, vierge, qui s'impose à la réflexion du lecteur, en quoi ces éléments essentiels à tout lyrisme préoccupent-ils M. Edmond Pasquier, parmi tant et tant d'autres ? **Les Ronces du Cœur**, avec préface de M. Auguste Dorchain, forment un recueil de vers d'écolier ; c'est très gentil, plein de tendres sentiments, mais insupportable à lire et dépourvu de tout accent original. Pour se laisser toucher, il faudrait avoir parcouru, auparavant, **le Poème sans Nom**, de M. Georges Docquois; il serait superflu de caractériser cet essai de roman mis en sonnets ; le titre y suffit. Comment M. Docquois, dans les journaux qui publient des gazettes rimées, se serait-il acquis un joli renom de versificateur habile, spirituel et aisé, s'il n'avait écrit que cette chose-ci, où véritablement le journaliste l'emporte sur le poète ?

Echos d'Amour, Rêves de Mort, M. Louis de Faucher, de qui le nom se surmonte d'une couronne, dédie son livre « à toutes celles qui l'ont fait pleurer » ; M. Gabriel Ducos (de la *France de Bordeaux et du Sud-Ouest*) s'intéresse aux misérables, aux pauvres, aux malchanceux dans **la Cantilène de ceux qui souffrent** et mène gaillardement la strophe de ses quatre vers ou construit avec habileté ses ballades ; M. Lucien Farnoux-Reynaud n'ignore pas son métier, mais c'est un métier sans audace ni grande envolée ; il fait bien ce qu'il fait, et cela est honorable ; les mots qu'il joint ensemble forment exactement le vers, jamais ne le bousculent ni n'en brisent le moule ; **L'Ombre sous la Lune** manque décidément d'éclat.

Voilà, sans doute, aussi ce qui aura manqué á M. René-Albert Fleury pour avoir amené son art à la plénitude. Cependant ses premiers recueils avaient donné de grandes espérances, et il a paru longtemps vouloir serrer sa forme, s'en rendre le maître, tendre à la diction la plus pure, la plus raffinée. Je me souviens d'un poème, au volume intitulé : *Des joies et la joie*, qui peut être ne s'éloigne pas assez de Gautier, mais qui sonne exquisément, *Baptême :*

J'ai lu, pour consacrer ta vie
Et pour te montrer le chemin,
D'une noble voix sans envie
Trois poèmes d'Albert Samain.

Dans **le Royaume Pressenti**, l'influence de Samain n'est point évanouie, quoique le vouloir du poète se soit aggravé de hautes recherches, d'inquiétudes métaphysiques et noblement morales.

En présence du problème éternel des destinées il proclame la beauté éparse en toutes les choses, et la lumière, et la vie suscitée à jamais par

L'intarissable amour qui domine la mort.

ANDRÉ FONTAINAS.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Claude Ptolémée : *Le Centiloque ou les Cent sentences*, traduction et notes de Julevno, Chacornac. — Pantandjali : *Traité de Yoga* (*Yoga Sastra*), traduit par Albert Jounet, Id.

Le Centiloque de Claude Ptolémée, géographe et astronome grec du 2e siècle après J.-C., est précédé d'une courte préface du traducteur, Julevno. La voici : « Cet ouvrage si universellement estimé du grand Maître et Prince des Astrologues est dénommé également le fruit des quatre livres, c'est-à-dire le résumé de son ouvrage capital sur l'astrologie : *Tetrabiblos* ou *Quadripartit.*

Cet opuscule, aujourd'hui presque introuvable, étant du plus haut intérêt pour l'astrologie généthliaque, c'est-à-dire l'étude des Nativités, nous pensons faire œuvre utile en publiant la version latine de Pontanus, accompagnée de notre interprétation personnelle.

Voici maintenant ce que dit *Le Centiloque :*

1. — Tout jugement établi par un astrologue doit être le résultat de son intuition et de sa science.

En effet, personne ne peut annoncer les particularités d'un événement sans le secours de la science, puisque l'esprit ne peut concevoir les choses que d'une façon générale et non sous une forme réellement particulière.

Il est donc nécessaire que celui qui essaie de prédire ait recours à la conjecture. Car seules les personnes inspirées par la Divinité peuvent annoncer les particularités d'un événement.

2. — Quand un astrologue, consulté au sujet d'un événement futur, fera une recherche sérieuse, il ne devra y avoir aucune différence entre l'événement accompli et l'idée qu'il s'en était formée.

3. — Celui qui possède des aptitudes pour un art quelconque aura, certainement, une étoile propice à cette indication, placée puissamment dans sa nativité.

4. — Un esprit apte à la connaissance de la vérité réussira plus facilement dans ses recherches que l'homme habitué depuis longtemps aux travaux scientifiques.

5. — Celui qui connaît la nature des astres peut facilement en détourner les mauvais effets, en sachant se mettre en garde contre leur maléfique influence, avant qu'elle ne se manifeste.

6. — Quand on établit un horoscope pour un jour ou pour une heure quelconque, afin de connaître le résultat d'un événement supposé, cet horoscope sera favorable, s'il concorde avec celui de la naissance de la personne

Mais s'il se trouve contraire, il ne faut s'attendre à aucun profit, quand bien même l'horoscope en question paraîtrait favorable.

7. — Les mélanges des influences des étoiles ne peuvent être réellement appréciés que par celui qui a étudié précédemment les combinaisons et les variétés existant dans leur nature.

Le Centiloque se termine par les versets suivants :

93. — Vous ne donnerez jamais votre appréciation, sur une figure horaire, sans avoir examiné la conjonction suivante des luminaires, car à chaque conjonction les influences générales sont modifiées. C'est pourquoi, en comparant les effets des conjonctions précédant et suivant le moment de votre figure horaire, vous pourrez, par leur examen, donner un présage certain.

94. — Dans un horoscope horaire, la maison où se trouvera placé le plus puissant des significateurs fera connaître la pensée et les désirs du consultant.

95. — Les significations de chaque décan du signe ascendant d'une Nativité dévoilent les tendances et les inclinations naturelles du sujet de l'horoscope.

96. — Dans l'horoscope d'une éclipse, les significateurs en sont d'autant plus importants qu'ils se trouvent placés plus près des angles de la figure. Après cela, il faut considérer la nature des planètes et celle des étoiles fixes se rapportant à l'éclipse, ainsi que la nature des décans placés sur la pointe de l'Ascendant, et d'après cette étude former ses pronostics.

97. — L'événement dont il sera question dans une figure horaire s'accomplira rapidement si la planète, maîtresse du signe où a eu lieu la nouvelle lune ou la pleine lune, est située dans un angle.

98. — Les divers météores lumineux et les comètes qui apparaissent dans le ciel n'ont qu'une signification secondaire dans le jugement d'une éclipse.

99. — Les différents météores lumineux annoncent la sécheresse de l'atmosphère. Lorsqu'ils se dirigent vers un point déterminé du ciel, ils présagent qu'un grand vent soufflera dans cette direction. Si ces météores se manifestent sur différents points du ciel, ils indiquent un tarissement des eaux et des troubles violents dans l'atmosphère, ainsi que des incursions d'armées étrangères.

100. — Quand les comètes, dont la distance en arrière du soleil est de onze signes, se montrent dans un des angles de la figure astrologique, c'est le présage de la mort d'un roi quelconque ou de la mort d'un homme puissant de ce royaume. Si les comètes apparaissent dans une maison succédente, c'est un signe de prospérité des finances de ce pays, mais en même temps c'est l'annonce d'un changement de gouvernement.

Si elles se trouvent placées dans une maison cadente, c'est un pronostic de maladies et de morts subites.

Si les comètes se dirigent du couchant à l'orient, elles menacent le pays d'invasion par une nation voisine : si elles sont stationnaires, elles indiquent des troubles intérieurs ou des soulèvements de provinces.

Ainsi se termine le *Centiloque* de Ptolémée. La traduction est de

Julevno, auteur de nombreux travaux d'astrologie, notamment du *Nouveau Traité d'Astrologie pratique*.

Le **Traité de Yoga** (en hindou : *Yoga sastra*) de Patandjali est heureusement traduit par Albert Jounet, qui, commentant cette œuvre, s'exprime ainsi :

La Yoga est la plus originale œuvre de l'Inde. Je ne donne aujourd'hui qu'une traduction presque sans commentaire du Traité qu'a laissé Patandjali, un des plus célèbres Yoguis hindous.

L'Occident a deux lumières préservatrices, deux garanties, la Mystique divine et la probité scientifique. Il faut appliquer à tout leur double contrôle, même à des sublimités comme la *Yoga*. Mais celle-ci peut, dès le premier regard jeté sur elle, être considéré comme l'élément providentiel par où s'uniront, avec les études et les lenteurs nécessaires, l'ascétisme hindou, la mystique chrétienne et le psychisme expérimental.

La *Yoga Sastra* s'ouvre par un « salut à Ganésa » ! Puisse l'union des personnes jumelles de Siva et de son épouse — par la commémoration desquelles on jouit de la Délivrance, dure à atteindre comme elle est — produise pour vous toutes les bénédictions.

1° Maintenant, donc, doit être faite l'exposition de la Yoga (ou concentration).

2° La Yoga consiste à empêcher les modifications du principe pensant.

3° Alors (pendant la Yoga) l'âme s'en va dans la forme d'un spectateur (sans spectacle).

4° Aux autres moments l'âme est dans la même forme que les modifications (de l'organe interne).

5° Les modifications (de l'organe interne) sont de cinq genres, et elles sont pénibles ou non pénibles.

6° (Ces cinq genres sont) l'évidence, l'erreur, la fiction, le sommeil et la mémoire.

7° Les évidences sont la perception, l'inférence (ou raisonnement) et le témoignage.

8° L'erreur est une notion fausse et qui ne s'établit pas dans la forme propre (de ce qu'elle représente).

9° La fiction est une notion vide de réalité, amenée par une connaissance (reposant uniquement sur) les mots.

10° Le sommeil est cette modification (de l'organe interne) qui a pour base la conception de nulle chose (il s'agit ici du sommeil profond, sans rêves).

11° La mémoire consiste à ne pas laisser partir (le souvenir) d'un objet dont on a eu connaissance.

12° L'arrêt (de ces modifications de l'organe interne) s'effectue par le moyen de l'exercice et du détachement.

13° L'exercice est un effort pour maintenir (l'organe interne) dans un état immuable.

14° Cet exercice est un état ferme conservé sans convoitise (du but à atteindre) pendant un long temps, sans interruption.

15° Le détachement est la conscience d'avoir dompté ses désirs, d'être

celui qui n'est plus altéré des objets visibles ni de ceux dont on parle (dans les Ecritures).

16° Ce (détachement), porté à son comble, est l'indifférence concernant les *qualités* (1), et cette indifférence naît de la connaissance de l'Ame.

17° (La méditation appelée) celle où subsiste une connaissance distincte, se divise en quatre sortes eu égard à *l'argumentation*, à la *délibération*, à la *béatitude* et à *l'égoïté*.

18° Ce genre de méditation est précédé par un exercice de la pensée en sa forme de tranquillité. L'autre (genre de méditation) consiste dans la reproduction de la pensée par elle-même (sans autre objet de conscience).

19° Ceux qu'on appelle *sans-corps*, et ceux qu'on appelle *absorbés en la Nature*, le monde est encore la Cause de leur méditation.

Voici maintenant comment s'exprime M. Jounet au sujet de la doctrine de la Yoga. Ce système est,

de tous les systèmes de philosophie hindoue, celui qui s'accorde le mieux avec le profond ésotérisme chrétien. Quoiqu'il puisse y avoir çà et là quelques réserves à faire, on doit cependant reconnaître la spiritualité intense, et la pureté de cette absorption héroïque des Yoguis dans l'Absolu.

La Yoga admet deux Ames, l'une extérieure, formée de lumière élémentaire, instrument de l'Ame proprement dite qu'elle met en relation avec le monde, l'autre intérieure, véritablement spirituelle et secrètement unie avec l'Absolu. La première Ame est ce que la Yoga appelle principe pensant ou organe interne.

Dans la Yoga, les trois *qualités* sont les trois éléments primordiaux de la Maya, de l'Univers extérieur et illusoire. Etre devenu indifférent aux *qualités*, c'est donc avoir vaincu, dans leur cause, les séductions de la Nature extérieure.

La Yoga appelle *argumentatives* les méditations qui ont pour objet les éléments visibles de l'univers et les sens physiques, *délibératives* les méditations qui ont pour objet les éléments subtils de l'univers et l'organe interne de la pensée, *béatifiques* les méditations où la plus haute des trois *qualités* domine les deux autres ; elle consacre enfin à l'égoïté les méditations qui ont pour objet la plus haute qualité seule et où, par conséquence naturelle, se dégage le Moi intellectuel, l'Egoïté supérieure. Au delà, il y a encore la méditation suprême, celle qui s'unit à l'Absolu.

Nous arrêtons ici nos citations. La *Yoga Sastra de Patandjali* est un des plus beaux livres que l'Inde ait produits.

La traduction de M. Jounet me paraît très claire. Elle doit être fidèle au vrai sens de la *Yoga*.

JACQUES BRIEU.

(1) Dans la Yoga, les trois *qualités* sont les trois éléments primordiaux de la Maya, de l'univers extérieur et illusoire. Etre devenu indifférent aux *qualités*, c'est donc avoir vaincu, dans leur cause, les séductions de la Nature extérieure. (Note du traducteur.)

INDUSTRIE

L'Exposition des Petits Fabricants. — L'Exposition annuelle des Petits Fabricants a été installée de nouveau cette année aux Tuileries, du côté du Jeu de Paume, dans les baraquements édifiés près de la grille de la rue de Rivoli, et qui comprennent d'une part la suite des salles d'exposition, et, après une sorte de cour formant séparation, les comptoirs de vente. On sait quel a été le succès de cette curieuse entreprise, préconisée, par M. Lépine et qui se trouve toujours aussi fréquentée, si le nombre des exposants, comme on peut bien le croire, s'est trouvé notablement réduit par la guerre. Assez fournie cette année, l'exhibition reste curieuse, mérite cependant une observation générale qui concerne d'ailleurs les exposants beaucoup plus que l'exposition elle-même : c'est qu'on ne sait trop en somme à quel moment il faut lui rendre visite. Le jour de l'inauguration, en effet, nombre d'installations ne sont pas terminées ; le dimanche, c'est une cohue, et dans la semaine, — ayant affaire ailleurs sans doute, — beaucoup s'absentent, marquant leur place avec une boîte ou des prospectus, voire par quelque appareil trop encombrant pour être déménagé. On ne sera donc pas surpris, dès lors, si cette revue rapide présente quelques lacunes.

En souvenir de la guerre, qui tenait une si grande place les années précédentes, on nous apporte cette fois encore divers travaux, — certains exécutés sur le front, — mais qui n'offrent rien de bien nouveau. Nous avons déjà signalé, autrefois, les vases exécutés avec des douilles d'obus, ainsi que des bibelots divers : des mains, des presse-papier, etc..., — dont certains, quand même, méritent d'être retenus à cause de leur caractère véritablement artistique. — A côté des projectiles transformés venant des champs de batailles, on montre également des appareils pour les mutilés, — si nombreux à l'heure actuelle — et parmi lesquels on peut signaler une « bicyclette pour uni-jambistes », à côté du « support pratique pour amputés d'un bras » ou de la béquille « l'Infirmière ». Cependant que pour les éclopés et les malades encore on présente un pupitre démontable s'adaptant à un lit dont l'occupante, — car c'est une femme, — se trouve privée de jambes, peut-être parce que c'eût été un encombrement et que l'inventeur a prévu le manque de place. Nous arrivons cependant à la série toujours si nombreuse des petites inventions et perfectionnements pratiques, des arrangements et trouvailles qui caractérisent et ont justifié amplement, on le sait, une exposition de ce genre. Je les citerai au hasard et à mesure des rencontres. C'est le « cycle Bébé », voiturette, tricycle et trottinette, qu'exposent MM. Edel et Lacuisse ; le « premier pas », appareil destiné à soutenir la marche des jeunes enfants lorsqu'ils commencent à vouloir

trotter, dont l'arrangement est présenté par M. Lebreton, mais qui rappelle un dispositif surtout connu en province, et qu'on appelle « le chariot ». Ailleurs, c'est la table pliante « l'Universelle », qui se monte et se démonte, peut se mettre sous le bras, et en somme ne tient pas de place, invention de MM. Debise et Joquoy ; une fourchette-couteau, de M. Paul Denoux, remplaçant les deux ustensiles dont nous nous servons de coutume ; une serrure mécanique de sûreté, qui présente « toutes les pièces d'une machine à vapeur », explique son fabricant M. Bergevin. Plus loin on trouvera le « bourlet automatique » de M. Lipp, invention simple et curieuse, le dit bourlet se soulevant lorsqu'on ouvre la porte qui en est garnie, de façon à ne pas traîner sur le plancher; une nouvelle perceuse automatique, « la Colombe », du nom de son inventeur, M. H. Colombelle ; une lampe « à souder », qu'apporte M. L. Chautraine, sous le nom de « Soude-Bien » ; une boîte à ordures, marque « Estelle », à « fermeture hermétique », — dont l'usage gêner sans doute les investigations de nos amis les chiens qui aiment à mettre le nez dans les récipients de ce genre, mais supprimerait les exhibitions répugnantes et trop souvent mal odorantes qui encombrent les trottoirs. — J'ai à mentionner encore une pince qualifiée « pince-tout » par son fabricant, M. Jeammet, de Billancourt, qui sert à maintenir la vaisselle sale pendant le débarbouillage et doit éviter de plonger les mains dans l'eau grasse ; un curieux cadenas à anneau, en acier, qualifié d' « indécrochable » par son fabricant, M. J. Bonniol ; la Midinette, lampe à essence à « mèche perpétuelle » que présente un des comptoirs de l'exposition en même temps qu'un appareil de chauffage pour les plats, s'installant sur un simple fourneau à gaz. C'est ensuite l'égouttoir centrifuge « Hudelu » et un singulier entonnoir « auto-obturateur », évitant la perte du liquide lorsqu'on emplit la bouteille, — deux appareils de MM. Henzard, Ambille et La Fahun ; les ventouses « Firelle », avec un ustensile d'une simplicité rare pour la pose, — un simple tube servant à faire le vide ; « l'hygiénique », un nouveau système de siège pour les water-closets, utilisable même pour les mutilés, « les personnes obèses et les vieillards », appareil dû à M. L. Jambard, de Toulouse ; un « anneau pince » pour brise-bise, évitant d'enlever les anneaux habituels à chaque lavage, car on peut les retirer d'une simple pression, système exposé par M. Ad. Vosence ; la lampe électro-mécanique système Luzy, lampe de poche perpétuelle, — « économique et inusable », affirme le prospectus, — mais dont le prix nous a semblé un peu fort pour un objet d'usage courant. On doit signaler encore la pince à linge « ne pouvant s'égarer et ne rouillant pas », que pourront utiliser nos blanchisseuses, et la semelle Gail-Botty, qui ne sera sans doute pas inutile pour barboter dans la neige fondue du prochain

hiver. Pour terminer cette série, j'indiquerai une petite invention très simple, « l'Isol », plaque de métal évitant, lorsqu'on boit, le contact d'un verre qui peut être douteux, mais dont je n'ai malheureusement pas retenu le nom d'inventeur, non plus que pour des personnages et animaux en étoffe servant d'étuis, pour éviter par exemple la chaleur d'un manche de théière, — tandis qu'à côté d'autres étuis figurant des poussins servent à couvrir des œufs à la coque, — après quoi il ne me reste plus à signaler que d'exquises broderies faites à la main dont M. A.-C. Walkman expose divers échantillons, — de jolies bourses, des sacs, des coussins, etc.

§

Comme les années précédentes, la série des jouets, amusements divers, est surtout nombreuse et pourrait faire la joie d'une abondante marmaille. Beaucoup sont en bois, c'est-à-dire peuvent être renversés, chaboulés, ou dégringolés sans autre dommage. Ce sont des cubes à combinaisons, des échafaudages divers ; comme souvenir des fêtes de Paris avec le retour des troupes victorieuses, on retrouve le défilé des alliés devant l'arc de l'Etoile, parade militaire qu'envoie la manufacture de Saint-Amand-Montrond (Cher). Plus loin ce sont les jouets de Francis Jourdain, bien taillés et peints, qui montrent « la maison hantée », un jeu de quilles avec des têtes de hiboux, des lapins et furets constituant les pions d'un jeu de dames, — « la poule merveilleuse », d'amusantes silhouettes dans le système cubiste, etc. A côté, c'est « le petit monteur », nouveau jeu de construction de M. Paul Chevreau, qui sert à fabriquer des chaises, bancs, tables, échelles, brouettes, etc. ; le « Roubins », patin à commande mécanique et à direction qu'exposent MM. Ed. Son et Cie de Saint-Dizier (Marne). On nous montre plus loin « l'enfant gras porte-bonheur » ; le mariage de Nénette et Rintintin, — souvenir des heures de guerre ! — dont les invités ont des têtes en marrons d'Inde, mais, espérons-le, ne feront pas de petits ; le « naufrage-vite », jouet donnant l'illusion d'un torpillage, mais que nous n'avons pas vu fonctionner ; ailleurs une autre exhibition caricaturale : le cheval récalcitrant, le trapèze, la barre fixe, — avec des personnages, bêtes et gens qui sont de véritables caricatures. — Mais que faudrait-il signaler encore ? des poupées en bois découpé, le phoque jongleur, l'agent de police avec son boule-dogue prêt à entamer la culotte et les fesses de quelques malandrins ; et puis, des chevaux, des clowns, des tanks plus ou moins à mécanique ; des automobiles en bois, en fer blanc, en carton, avec et sans ressort ; un manège aérien ; « l'attrape-rats », — nouveau jeu d'adresse, dit le prospectus ; ou bien un jouet bouton dit « le Plongeur », des découpages faits avec un couteau de poche, et qui, d'ailleurs, tiennent une certaine place, mais parmi lesquels se trouvent un château, une église cathédrale, et la tour Eiffel, —

naturellement ! — et même une réduction du Monument aux Morts qui fut bâti sous l'Arc de Triomphe et déplacé pour le défilé des troupes. — On pourrait encore mentionner la toupie à changement de couleurs ; le « Casino des Triples bêtes », — sorte de roulotte des familles qui peut éviter à bien de nos contemporains de se dépenser en conversations, dont l'effort leur est toujours pénible, mais peut également amuser les petits ; puis, un « jeu de guerre moderne », avec des pièces de circonstance et qui doit se jouer comme les échecs. Mais avec la fin du conflit les caricatures et satires de nos ennemis et adversaires les Boches ont à peu près disparu, et l'on ne peut guère indiquer, dans le genre, que le gibet où se balançaient, grimaçants, Guillaume II et le Kronprinz, — tandis qu'à côté presque on montre un encrier presse-papier représentant la décapitation de l'Empereur d'Allemagne.

Cependant on pourra s'arrêter encore devant les acrobaties d'un chien et d'un singe en bois découpé, — et le singe surtout amuse la badauderie des visiteurs, juché sur un trapèze où il prodigue acrobaties et pirouettes, tant qu'il arrive à donner quasiment la gesticulation de l'être vivant. Plus loin, c'est un gymnasiarque, une petite poupée, qui se sert successivement de trois trapèzes : « Zizi sauteur », dit l'Intrépide, dont le jeu calculé se trouve une véritable curiosité ; et, pour finir, je mentionnerai une trouvaille amusante, celle d'un gant à tête de chien, — un petit fox, blanc, avec le nez noir, — que montre l'exposant parmi des objets divers. Il enfile le gant du côté droit et dispose sa main sur la manche gauche, dans le creux du bras replié, tant qu'il simule absolument l'animal. Deux doigts imitent les pattes qui s'agitent, essuient les yeux, frottent le nez ou les oreilles, et l'illusion est si complète, raconte le fabricant, que dans le métro il fait presque scandale lorsqu'il lui arrive d'exhiber l'appareil. Les employés du quai, la buraliste s'interpellent et mandent le chef de station, — car l'accès de la ligne demeure interdit à la gent canine, et ce n'est que lorsque les uns et les autres ont bien crié, menacé d'expulser le détenteur, qu'il se décide tranquillement à remettre le gant dans sa poche.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : un article de la reine de Roumanie sur Nicolas II. — *La Revue de Paris* : un poète inédit cité par M. Vandérem : Mme Andrée Minchin-Kerteux. — *Chants de l'Aube :* un moine anonyme, poète de la Wallonie. — *Floréal,* « hebdomadaire illustré du monde du travail » ; article de M. Paul-Boncour ; le sort actuel de l'enfant, par Mme Fanny Clar. — Memento.

Les dernières années ont vu une si grande consommation de rois par les peuples que c'est, pour une revue, un luxe éblouissant que

d'offrir à ses abonnés un article signé d'une souveraine en activité. Seule, la vieille **Revue des Deux Mondes** pouvait, de par son passé conservateur, se permettre une telle élégance. Son sommaire du 1er septembre porte en tête des noms d'auteurs : S. M. la reine Marie de Roumanie. L'écrivain, selon l'étiquette, n'a mis au bas de son papier qu'un prénom : Marie. Or, voici le titre de cet article fort honorable : « Un martyr de la grande tragédie : le tsar Nicolas II.» Ce sont des pages détachées du « journal » que la souveraine « a tenu aux heures les plus critiques de la guerre ». Elles sont datées de septembre 1918 et débutent ainsi ;

Le tsar Nicolas est mort !

Ils l'ont tué, honteusement, violemment, sans pitié ; il était à leur merci ; ils ont eu peur que d'autres ne vinssent le sauver. Alors, un matin, de bonne heure, ils l'ont fusillé.

Il n'était plus un symbole, et quant à n'être simplement qu'un homme, on ne voulut pas le lui permettre.

Toute sa vie il aurait voulu n'être qu'un homme ; — ce fut là son erreur : un souverain doit être davantage ; — et lorsque le moment vint où il aurait pu n'être que cela, on le tua.

Le long malentendu entre les peuples et les rois tient dans ces dernières lignes. C'est une reine qui écrit : un souverain doit être plus qu'un homme. Or, si le monarque n'est qu'un homme très moyen et qu'il règne pourtant ou laisse régner en son nom ? Les fautes du souverain accablent le peuple. Le trône vidé du maladroit ou du criminel, celui-ci ne peut vraiment prétendre à la vie d'un retraité ou d'un rentier. Il y aura toujours des gens intéressés à lui rendre sa couronne. C'est pourquoi sa mort est nécessaire, même s'il est le falot personnage, pas méchant homme, simple et faible, que fut Nicolas II.

Celui dont la voix dispensait à cent quarante millions d'hommes la joie ou la terreur est mort. Il fut tué un matin, de bonne heure, furtivement, en secret, comme un criminel. Son âme s'en fut se présenter à Celui pour qui rois et mendiants sont pareils ; nous ne saurons jamais comment il fut jugé par ce Roi des rois, mais ce dont je suis sûre, c'est que le tsar Nicolas, mystique ardent et sincère croyant, n'a eu aucune peur de comparaître devant son Dieu...

Le monde, qui s'indigne de la manière dont il fut tué, ne le jugera pourtant pas avec indulgence. Il échoua dans sa tâche, et quand on échoue, le monde vous est sévère... Et puis nous vivons en des temps démocratiques où ceux qui sont assis sur des trônes trouvent rarement grâce devant leurs juges.

Qu'il y a de mélancolie dans cette réflexion finale de la reine de Roumanie ! Qu'elle est clairvoyante et juste dans ces mots :

Est-il un sort plus tragique que d'avoir possédé tout, d'avoir été aussi

haut qu'un homme peut être, d'avoir détenu entre ses mains le bien et le mal, — et de n'avoir pu rien faire de tout cela, de n'avoir pas su être le guide que tout un pays tremblait du désir de suivre vers la lumière ! Dire qu'il commandait au bien comme au mal n'est pas ici un vain mot. De l'un comme de l'autre le Tsar était réellement le maître. Son nom seul électrisait des millions d'êtres ; il était et un despote, et un symbole, et le chef de l'Eglise...

N'avoir rien pu faire de tout cela, voilà précisément le crime de Nicolas II et contre quoi il n'y avait de châtiment que la mort : non l'ignoble assassinat commis, mais un supplice rapide, après jugement, comme il est souhaitable qu'il advienne à l'égard de Guillaume II, dont le prestige sur les Allemands n'a subi qu'une éclipse.

La reine de Roumanie incrimine formellement la tsarine :

Pourtant, Nicolas II eut des aspirations élevées ; il désira passionnément le bonheur de son peuple géant ; son cœur était tendre, son désir allait vers tout ce qui est grand et beau. S'il eût été bien entouré, conseillé par les hommes qu'il fallait, marié à une femme clairvoyante, à vues larges et à conceptions modernes, si on l'avait poussé en avant au lieu de le tirer en arrière, il eût pu devenir un magnifique instrument pour le bien de son peuple... Mais il était dit que ce ne serait pas !

Plus loin, l'accusation redouble : « Sans aucun doute, la tsarine est largement responsable de la conduite de son mari. » Cependant, la reine Marie ajoute : « Mais en toute justice, il me faut reconnaître que ses intentions étaient bonnes. »

La tsarine est une de ces personnalités comme il en surgit de temps en temps dans l'histoire. Leur puissance reste inexplicable, on se demande d'où leur vient leur force. Peut-être Alexandra aimait-elle réellement son mari ; elle adorait certainement son fils ; mais son attitude envers le monde était perpétuellement méfiante, étrangement dépourvue de tendresse et en quelque manière hostile. Placée au-dessus de toutes choses, et dominant son mari, elle détenait entre ses mains un terrible pouvoir ; si la tendresse avait habité son cœur, elle aurait pu accomplir des miracles ; mais, avec cette universelle méfiance, elle tenait grands et petits à distance, comme si chacun eût voulu lui dérober un droit qui n'était qu'à elle. Se considérant comme infiniment supérieure à tout le monde, elle s'imagina n'avoir été placée si haut que pour montrer aux autres leurs erreurs, et, finalement, quand elle s'aperçut que ses façons d'être ne lui avaient pas concilié les cœurs, elle en conçut de l'amertume.

Elle appartenait à cette catégorie de femmes qui se croient éternellement incomprises et s'isolent dans la certitude que le vulgaire ne saurait entrer dans leurs pensées, s'élever jusqu'à leur idéal. Condition malheureuse et faite pour semer le malheur ; la femme incomprise ne s'adapte jamais aux circonstances ; elle tient à rester à l'écart, enfermée dans ses griefs comme dans les plus sacrés des privilèges.

La tsarine était un de ces êtres, et, avec les années, ses curieuses dispositions morbides s'accentuèrent tellement que certains allaient jusqu'à

douter de son bon sens. Ceux qui la voyaient intimement témoignent que, sur la plupart des sujets, elle raisonnait avec une entière lucidité d'intelligence ; mais cette inébranlable foi qu'elle avait en sa mission d'éclairer les autres faisait qu'elle n'écoutait aucun avertissement, se fiant seulement à son jugement erroné, et devenant ainsi la proie de ces imposteurs qui guetteront toujours les âmes murées dans leur obscurité solitaire.

Au printemps de 1914, la reine Marie a vécu quelques jours à Tsarskoié chez les souverains russes : « Raspoutine, écrit-elle, palpitait derrière ce décor de Cour. » Une église venait d'être bâtie dans le parc impérial, couronnant « une crypte merveilleuse », « un rêve de perfection byzantine ».

L'artiste en moi se délectait à cette évocation d'un autre âge : mais d'étranges rumeurs m'étaient arrivées concernant ces chapelles où j'aurais brûlé de m'abandonner uniquement à des pensés religieuses. On chuchotait que, dans cette crypte d'une beauté mystique, Alexandra retrouvait Raspoutine. On disait que, tandis que le chant des prières continuait dans l'église d'au-dessus, la tsarine, dans le troublant demi-jour du merveilleux souterrain, affrontait seule son sinistre maître et conseiller, et qu'il lui faisait subir là de terribles pénitences pour servir à la mortification de la chair. Ces visions peuplaient pour moi de leurs ombres ce sanctuaire, et bien que mon esprit refusât de les accueillir, elles me poursuivaient avec une insistance dont j'étais obsédée. Ces mêmes visions revenaient m'assaillir lorsque j'étais assise avec Alexandra à cette table dont elle était la figure principale. Drapée de longues soies aux couleurs délicates, elle avait autour de son cou des chaînes de perles magnifiques, qui pendaient jusqu'à ses pieds ; car, bien que paraissant rarement en public, elle conservait une passion pour les pierreries. En dépit d'une vie où elle poussait la simplicité jusqu'à une sorte d'ostentation, son amour du luxe et des bijoux était resté prédominant en elle ; seulement elle ne se souciait pas de faire partager aux autres la vue de ses trésors à l'exemple de ses devancières, et il n'y avait en elle rien de la proverbiale générosité russe.

Et pourtant c'est cette femme si hautaine qu'on disait s'être courbée en une effrayante humilité devant un simple paysan russe, autour duquel flottait une atmosphère d'affreuses légendes si sombres qu'elles s'adapteraient mieux, semble-t-il, aux temps du moyen âge qu'à nos jours de raison prosaïque.

Oui, telle était la femme à la table de laquelle j'étais assise, car c'était plus sa table que celle du tsar ; lui se contentait de la place qui lui avait été assignée, et peu à peu s'hypnotisait dans la conviction que c'était là sa vraie place, certes, la seule qui eût pu lui convenir.

§

En complément à son courrier littéraire de **la Revue de Paris** (15 septembre), M. Fernand Vandérem a l'ingénieuse idée d'une « anthologie de pièces inédites » de « poètes modernes ». Il commence par MM. Paul Valéry, Jules Romains, L.-P. Fargue, Georges Duhamel, V. Larbaud, André Spire, G. Périn, Luc Durtain,

René Arcos, G. Chennevière. Voilà une très heureuse initiative propre à étendre l'horizon d'un public très strictement académique. Et M. Vandérem ne borne pas à cela les soins qu'il accorde à la poésie. Il illustre son article d'un poème dont il ne nomme pas l'auteur et qui est une œuvre exquise, où il y a la musique, la couleur, le mouvement, à un degré et dans une mesure qui surprennent comme une perfection est seule capable de surprendre :

LES ADIEUX

O mes amis, qui pleurerez, ne croyez pas
Que le tombeau me prenne!
Ne craignez rien, mon corps léger seul descendra
Vers la nuit souterraine...

J'aurai perdu le Temps, la Douleur et l'Espoir,
Mais mon ombre étonnée
Reconnaîtra le jour, l'aube tendre et le soir
Sur la terre embaumée.

Et je serai bien plus docile à votre voix,
O mes brises chantantes,
Etant le rameau vert qui s'élève et qui ploie
Ou la feuille dansante !...

Je deviendrai dans le chemin, où luit l'été,
Un brin de l'herbe chaude,
Ou bien cette ombre bleue, au bord de la clarté
Où les abeilles rôdent!...

Vous verrez les matins et les champs inclinés
Sur la colline blonde.
Et ma joie renaîtra... lorsque vous sourirez
A la douceur du monde!

Ces vers, les premiers qu'on ait publiés d'elle, sont l'œuvre de Mme Andrée Minchin-Kerteux, une artiste admirée par tous ceux qui sont sensibles encore à la beauté de la danse, dans ce temps où l'on se remousse beaucoup. C'est une fervente amie des livres. Elle sait en parler avec l'intelligence et la sincérité de ces « happy few » qu'il suffisait à Stendhal d'émouvoir. Son esprit clair est passionné de clarté. Ces cinq strophes, par ce qu'elles apportent d'espace et de nature, dans une seule page, et par l'aisance de leur harmonie, sont d'un poète incontestablement doué. Il est facile de pondre de gros livres obscurs et de prendre posture de couver l'avenir. Etre capable d'émotion et de traduire son émotion comme l'a fait Mme Andrée Minchin-Kerteux, — c'est très, très rare.

§

Le cahier d'août des **Chants de l'Aube** est consacré à une étude de M. H. Frenay-Cid sur « Les quinze dévots mystères du

Rosaire de Notre-Dame pour les gens de Wallonie ». L'auteur, anonyme, serait un « modeste moine ». L'œuvre « est comme le bouquet surgi vivant de notre sol et de notre race », écrit le commentateur. Il n'est que M. Max Elskamp pour avoir donné des poèmes aussi purs, d'un tour aussi naïf, d'un mysticisme catholique pareillement lumineux. Dans le poète de Wallonie, on ne découvre nulle trace de « littérature », l'art est invisible, les vers coulent de source.

O ma Dame, voici pendre en ex-voto
Mon ciseau maladroit, la scie et le marteau.

Puissé-je, répudiant la vanité subtile,
Me juger, comme il sied, serviteur inutile.

J'irai, pour expier ce labeur infécond,
Avant le mois prochain, pied nus, à Chèvremont.

Voyez moins les défauts dont souffre ce poème
Que le présent naïf de celui qui vous aime.

Ma mère m'a voué, quand j'étais au berceau,
Pour que je fusse alors marqué de votre sceau.

Souvenez-vous de moi, de mon vieux père et d'elle,
Quand le jour s'ouvrira des noces éternelles,

O Vierge, et rendez-nous, après un court exil,
Un doux pays de Wallonie. Ainsi soit-il !

M. Frenay-Cid a bien raison de citer Memling à propos d'un tel poète.

Bien que très ignorant des vers et de la prose
J'ai tressé pour la Vierge un chapelet de roses.

. . . . . .

Une lyre multiple aux cordes de métal
Rendrait mal la splendeur de mon hymne mental.

. . . . . .

Pareil aux imagiers des vieilles cathédrales
J'ai pour la Sainte Vierge une ferveur égale.
Puisqu'il sied que chacun fasse œuvre en son honneur,
J'apporte un manuscrit pour elle à l'imprimeur.

. . . . . .

Le mystère en passant par mon âme natale
A pris le fort parfum de la terre ancestrale ;
Et la Vierge tenant l'Enfant sur ses genoux
Est semblable, en mon rêve, aux femmes de chez nous.

Nous reproduisons encore la pièce suivante : *Douleur du Corps*, un des trois prologues au chapitre que le poète intitulé « Cinq mystères douloureux », où il évoque « les sombres bords de la Meuse » :

Seigneur, si le strident tumulte des sirènes
Vient couvrir votre appel à Simon de Cyrène,

Comment pourrai-je entendre en un cœur plein d'émoi
Le murmure indistinct et doux de votre voix ?

Que ce pauvre pays, dont la face est ternie,
M'a rappelé souvent votre sainte agonie !

Combien de fois, montant les sentiers de chez nous,
Ne vous ai-je pas vu tomber sur les genoux !

Là-haut, j'ai contemplé votre face écroulée,
Tragique et douce, à l'heure où saignent les coulées.

Maintenant, dans le soir, des corons et d'ailleurs,
Le dos voûté, déjà remontent les houilleurs ;

Et pour les voir passer, je suis là, tête nue,
Songeant, Seigneur, que la Passion se continue.

§

Floréal vient de paraître (août) sous la direction de M. Paul-Boncour (278, boulevard Saint-Germain, Paris). C'est « l'hebdomadaire illustré du monde du travail ». Il est placé sous le vocable de Verlaine :

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches.

Le sommaire assemble MM. Jouhaux, Victor Margueritte, « de l'Académie Goncourt » (sic), Ch. Chanvin, Victor Snell, H. Beraud, Mmes Fanny Clar, Hélène Miropolski, etc.

Floréal est une *création* : c'est le premier Illustré du Monde du travail. La formule est complètement nouvelle, et quoi qu'en pensent certains, qui ne sont pas tous des adversaires et qui considèrent l'Art comme un privilège de classe, nous avons tenu essentiellement à ce que le cadre fût digne de l'œuvre : par sa présentation artistique, luxueuse même, Floréal sera digne de figurer dans les plus belles collections, dans les meilleures bibliothèques.

Floréal n'aura que des abonnés. Il veut avoir pour abonnés, dans le Monde du Travail, l'élite de la démocratie française. Si notre ambition est très haute, l'honneur de l'avoir satisfaite devra être, du moins, reportée sur ceux qui nous auront fait confiance.

M. Paul-Boncour présente la revue nouvelle dans un excellent et généreux article qui prêche le socialisme :

Nous l'entendons dans cette revue créée au lendemain de la guerre, dans son sens national et international.

Nous croyons que seule l'Internationale ouvrière peut donner vie et force agissante à la Société des Nations, pour laquelle nous avons combattu et que nous a marchandée le traité de paix.

Nous croyons aussi que l'Internationale suppose des nations vigoureuses et égales, et que, par conséquent, le premier devoir d'un socialiste, c'est de rester ardemment français, de défendre l'indépendance de son pays dans la guerre, de servir sa grandeur dans la paix, d'apporter à l'Humanité élargie de demain toute la richesse de notre histoire nationale.

C'est dire que non seulement toutes les nuances de la pensée socialiste s'exprimeront ici, mais que large accueil sera fait aussi à tous les démocrates, à tous les hommes de pensée libre, dont les efforts convergent vers le même but.

. . . . . .

Cette victoire est chargée de trop de morts pour que la joie règne dans nos cœurs. L'horizon reste sombre, tant que la vie ne sera pas réglée sur des bases nouvelles. Et comme les disciples d'Emmaüs disaient dans la tristesse du jour déclinant : « Restez encore avec nous, Seigneur », à cette heure incertaine d'une paix mal assurée, parce qu'elle n'a pas été la grande paix du Droit, nous cherchons, à travers ces ténèbres des mains amies et des pensées semblables. On a tant souffert, on va tant souffrir encore, que les affinités d'âmes ont plus de prix que jamais.

Mme Fanny Clar, dans *Minutes du Temps Présent*, pose très exactement la question actuelle de l'enfant :

L'existence familiale doit retrouver une base à son équilibre rompu.

D'avoir goûté à l'activité jadis interdite, la femme garde le désir de jours moins paisibles peut-être, mais plus profondément vivants. Des questions d'un intérêt nouveau la sollicitent. Syndicat, bulletin de vote, apportent des orientations de pensée, qui ne la détacheront pas du foyer comme le veulent prétendre les attardés du passé, mais l'y attacheront par d'autres liens plus volontaires, plus réfléchis.

Un peu oublié dans le bouleversement, l'enfant doit retrouver une place dans un autre mode d'existence, partant, d'éducation.

Voici l'écheveau à dévider. Il est quelque peu embrouillé. Il faudra de la patience, de la bonne volonté, une réciproque loyauté pour en venir à bout.

§

MEMENTO. — *La Nouvelle Revue* (15 septembre). — M. J. Dessain : « Proudhon ou Karl Marx ». — M. A. Marquiset : « Le Don Juan noir : le chevalier de Saint-Georges ».

Revue des Deux Mondes (15 septembre): — « L'Université de Strasbourg». par M. A. Hallais. — M. G. Ferrero : « La ruine de la civilisation antique ».

Les Marges (1er septembre). — Un numéro très réussi composé en majeure partie de poèmes de MM. Ch. Th. Féret, Marcel Martinet, G. Duthuit, J. Ochsé, Fagus, etc.

Les Ecrits nouveaux (août) : — Poèmes de M. Guy-Lavaud. — « Lagune », une nouvelle de M. Louis Chadourne, très vigoureuse. — « Le Voyage », par Mme M. Stavet.

La Revue Générale (25 août) : — « Le nouveau code de droit canonique », par M. G. Kiselstein.

L'Alsace Républicaine (août et septembre): — « Marie Monte-à-Voir », par Mme J. Nabert.

Anglo-French Review (septembre) : — « Demain »,par M. E. Boutroux. — « Joachim du Bellay », par M. W.-E. Butler.

La Minerve Française (1er septembre) : — « Stendhal touriste », par

M. G. Faure et des notes inédites de Stendhal : « De Valence à Marseille ». — (15 septembre) : « Les conditions d'une renaissance intellectualiste dans les Lettres françaises », par G. A. Masson. — « Deux églogues de Virgile », par M. Ernest Raynaud.

Je sais tout (15 septembre) : — « Paderewski, chef d'Etat », par M. J. Chantavoine. — « Au Maroc, pour notre plaisir », par MM. J. et J. Tharaud. — « Le Cornet de Sauge », poème de M. Léo Larguier. — « Les huit heures de loisir », enquête, par M. J. Vignaud. — « Le double secret », par M. Maurice Level.

Le Correspondant (10 septembre) : — M. R. Johannet : « Projets littéraires et propos familiers de Ch. Péguy ».

Littérature (septembre) : — M. Valéry Larbaud : « Ramon Gomez de la Serna ». — « Criailleries », par R. G. de la Serna.

La Revue hebdomadaire (13 septembre) : — « Les Vitamines », par M. H. de Varigny.

Les Lettres (1er septembre) : — Lettre de M. Benedetto Croce sur « l'Organisation de la pensée européenne ».

L'Idée libre (septembre) : — Numéro consacré à la mémoire de Francisco Ferrer.

L'Encrier (numéro spécial 4-5) : — « L'Acte de Foi de 1919 », par M. Roger Dévigne.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

THÉATRE

THÉATRE ANTOINE : *Aux Jardins de Murcie*, pièce en trois actes, de José Féliu y Codina. Adaptée par MM. C. de Battle et Antoine Lavergne. — THÉATRE DES CHAMPS-ELYSÉES : *L'Héritage de France*, film cinématographique en 4 parties. — *Guerre et Paix*, pièce en 5 actes et 10 tableaux d'après le roman du comte L. M. Tolstoï, par J.-W. Bienstock et Ch. Martel. — *Néron*, drame en 4 actes, en vers, par Anthelme Grivet.

La coutume, au dix-septième siècle, voulait que des spectateurs privilégiés fussent mêlés aux acteurs sur le plateau même. Depuis nous avons progressé dans l'art de la mise en scène, tant et si bien que, de recherche en recherche, nous en sommes aujourd'hui à faire descendre les acteurs du plateau dans la salle pour les y mêler aux spectateurs. Au théâtre Antoine M. Gémier se plaît à d'originales tentatives dans cet ordre d'idée. Heureuses avec *Les Butors et la Finette* de François Porché ou *Le Marchand de Venise* de Shakespeare, elles ont pu faire illusion jusqu'à permettre de croire un instant que l'art dramatique gagnerait à la généralisation de ces nouveaux moyens de mise en scène. Et voici que l'erreur apparaît dans leur application au dernier spectacle du Théâtre Antoine en dépit même de tout le soin apporté à leur adaptation à cette tragédie intime et rustique qui s'appelle : *Aux Jardins de Murcie*.

L'erreur est d'autant plus sensible que chacun pouvait évoquer la première représentation de cette œuvre telle qu'elle eut lieu, en 1912, à l'Odéon, à l'un de ces samedis littéraires créés par Antoine qui se

proposait d'y révéler de nouveaux auteurs au public. Ce fut une révélation, en effet, à en juger par l'enthousiasme qui accueillit la pièce et par les éloges de la critique. Et cependant quelle simplicité dans la présentation de l'œuvre ! Nul souci d'exactitude réaliste. Les décors empruntés aux magasins du théâtre, sont ceux du *Ramuntcho* de Pierre Loti. Le paysage basque, avec sa couleur et son pittoresque, suffisait à situer, pour les spectateurs, une action qui se passait en Espagne, tant il est vrai que le décor n'a, au demeurant, qu'une importance secondaire en art dramatique. Il est à l'œuvre ce que le cadre est au tableau, il ne peut et ne doit, comme le cadre, qu'exister en fonction du tableau et pour le mettre en valeur.

Avec un louable désir de perfection, avec un sincère besoin d'originalité artistique, M. Gémier a accordé trop d'importance au cadre. Il n'a rien négligé de ce qui pouvait l'enrichir : ni danseurs espagnols, ni musiciens, ni chanteurs, ni musique ; il lui a sacrifié une partie de sa salle, dont il a fait un proscénium où les interprètes s'assemblent après avoir passé parmi les spectateurs et jouent à hauteur des fauteuils d'orchestre, devant un rideau baissé, sur le fond clair duquel s'étalent les armes d'Espagne ; mais, ce faisant, il a également sacrifié une importante part du pouvoir d'émotion de l'œuvre sur les spectateurs.

Sans doute a-t-il été conduit à cette erreur par celle de l'auteur qui donne une place publique pour décor à son premier acte, alors que sa tragédie a pour objet un drame intime. Deux hommes luttent pour la possession d'une même femme. Voilà tout l'argument de l'œuvre. Comment sont-ils devenus rivaux ? C'est ce que l'on nous explique pendant tout un long premier acte privé d'action, car tout y est consacré à des préparations aussi savantes qu'indirectes, à des déterminations puériles qui sont affaires de cabinet de travail et non de plateau, à des récits épisodiques sur le passé des comparses et les mœurs espagnoles, à tout un chaos dont les éléments seront repris et mis en valeur ultérieurement pendant que le reste rentrera dans l'ombre, d'où il n'aurait jamais dû sortir.

C'est peut-être pour pallier à ce manque d'action que M. Gémier a tenté ces recherches de nouvelle mise en scène et substitué l'agitation à l'action.

En conservant tout le nécessaire de ce premier acte, à savoir, le débat entre Javier et Maria del Carmen, puis celui entre Domenico, père de Javier et Maria, en enfermant, comme il était naturel, cette lutte de sentiments individuels dans la chambre de Javier, ce malade, ce mourant que l'on croit en convalescence, nous aurions immédiatement été fixés sur la nature purement domestique de cette tragédie, alors que nous commençons par croire à un conflit rural mettant aux prises les jeunes gens d'un village, répartis en deux camps.

Pour être nécessaire, puisqu'il explique l'origine du coup de couteau donné par Pencho Pasquale, le fiancé de Maria, à Javier, l'argument n'en est pas moins accessoire, et cette manière exagérée de le présenter est d'autant plus inutile qu'elle atténue l'effet de la scène entre Domenico et Maria, dont cet argument est la substance. Cette scène, qui est capitale, puisque Maria y apprend que le père de Javier possède l'arme avec laquelle son fils a été frappé, et qu'il peut ainsi, non seulement dénoncer, mais encore faire infailliblement condamner ce Pencho à qui Maria s'est promise devant la Vierge, à qui elle appartient par la toute puissance de leur amour, à la sécurité duquel elle s'est dévouée, comme elle nous l'a appris dans une scène précédente, dont les paroles auraient dû être prononcées ailleurs que sur une place publique, cette scène donc, et, avec celle, toutes celles de la seconde moitié de l'acte demandaient l'intimité d'une chambre close. Des murs étaient nécessaires pour arrêter la portée des paroles dangereuses, et c'est dans la maison devant laquelle nous nous trouvons au second acte que tout cela devait se dire pour y être en harmonie avec la nature intime de l'œuvre.

Mais avec ce deuxième acte, et le tribut payé à l'erreur, nous entrons en pleine beauté tragique. Du premier acte nous retenons naturellement les positions respectives des personnages et les sentiments qui les meuvent : Maria del Carmen, amante de Pencho, est venue soigner l'homme frappé par celui qu'elle aime. Son but : d'empêcher que le meurtrier soit dénoncé par sa victime. Javier s'est épris de Maria. Galvanisé par cet amour, il a guéri de sa blessure, et, maintenant qu'il est debout, maintenant qu'elle est certaine qu'il ne parlera pas, Maria veut se reprendre tout entière et se rendre à Pencho, dont on commence à dire qu'il est trahi. Mais cela c'est la mort de Javier, qui n'est guéri qu'en apparence, dont toute la force vitale a pour principe cet amour et à qui il faudra bien que Maria s'unisse effectivement si elle veut à jamais sauver Pencho. Qu'elle s'y refuse, et Domenico, le père, dénoncera Pencho et fournira, à l'alcade, la preuve irréfutable qu'est l'arme du crime. Maria s'immole.

Nous sommes donc en pleine humanité, humanité rude et violente, mais grande par la force même de ses sentiments : Maria, c'est le dévouement de la femme à celui qu'elle aime; Domenico, c'est l'amour paternel sacrifiant l'innocent pour le salut de son fils ; Javier, c'est l'amour né de la reconnaissance, l'amour éperdu et naïvement égoïste du faible pour celle qui l'a sauvé de la mort, ou, plus justement, qui l'en a éloigné ; Pencho, c'est l'amour dans la toute puissance exclusive et farouche de son droit. Tout cela est simple, éternel et puissant. Les conflits de ces sentiments font la substance du second acte. Maria s'est résignée à épouser Javier. De son beau-père elle recevra, en cadeau de noces, le couteau avec lequel

Pencho a frappé son rival d'aujourd'hui. Mais Pencho reparaît. Il vient chercher sa fiancée. Et la scène est superbe où le jeune homme reprend possession de son amante, lui arrache le secret de son dévouement, et, l'enveloppant de ses bras, la fait se pâmer de joie sous l'ardeur de sa farouche tendresse. Il y a là de la beauté parfaite et que M. Rollan a su mettre en valeur, comme il sut s'exalter jusqu'à une sorte de lyrisme délirant et superbe, quand, dans la scène suivante, il déclare à Javier que Maria n'appartient qu'à lui, Pencho, car ce qu'elle connaît de l'amour c'est à lui, Pencho, qu'elle le doit. Le chant fut d'un élan splendide où le jeune homme exulta à développer un argument, qui, d'ailleurs, lui vaut la victoire. Mais il faut pour le salut de Pencho que Maria soit à Javier. La jeune fille elle-même le reconnaît Elle supplie son amant. Qu'il accepte cette cruelle fatalité. Et l'action s'élève. Javier et Pencho vont rivaliser de grandeur d'âme. Au milieu des danses en l'honneur des fiançailles Pencho reparaît. Il vient se reconnaître coupable de la tentative de meurtre commise sur Javier. Il délie Maria de toute obligation, il commande à Domenico de fournir l'arme accusatrice. Qu'on l'emmène et le condamne, qu'importe ! Maria ne sera pas à Javier. Mais Javier accuse Pencho de lâcheté. Celui-ci ne se livre que pour échapper au couteau dont le frapperait celui qu'il a blessé. Javier soustrait donc Pencho à l'arrestation qui le menace, afin de le tuer, cette nuit même, en combat singulier. Ainsi Maria n'appartiendra à aucun d'eux.

Et pourtant Javier renonce à cette femme quand il se sait agonisant. Oh ! ce n'est qu'après un douloureux et violent combat avec lui-même. Il fait davantage qu'y renoncer. Il l'abandonne à Pencho. Il favorise leur fuite à tous deux. Il s'établit en quelque sorte l'artisan de leur bonheur. Et la tragédie s'achève sur un baiser que le mourant échange avec celui qui va vers la vie, baiser de paix au moment de la séparation définitive.

L'âpre et rude dessin de l'éternelle tragédie des passions, voilà ce qu'il fallait mettre en valeur à force de sobriété dans le cadre, au lieu d'en effacer le relief par des contrastes variés et d'en amoindrir la puissance effective sur le spectateur par l'agitation d'une mise en scène qui trouve ses prétextes dans les erreurs esthétiques de l'ouvrage et les accuse quand il faudrait les atténuer.

§

Le Comité américain pour les Régions dévastées a donné, sur invitations, le 17 octobre dernier et sous les auspices de la Société Shakespeare, un grand film : *L'Héritage de France*, destiné à être représenté, à partir du 11 novembre, jour anniversaire de l'armistice, dans toutes les grandes villes des Etats-Unis, au cours de la campagne entreprise pour recueillir les fonds nécessaires à l'œuvre de reconstitution. Il se déroule dans la région de l'Aisne, à Coucy-le-

Château, au Chemin des Dames, dans les ruines du fort de la Malmaison, cette contrée où miss Dike et miss Morgan ont répandu les bienfaits d'un dévouement inlassable. Il est dû à la collaboration du peintre américain, M. Harry B. Lachmann, attaché aux armées françaises, et qui fut professeur au A. E. F. (Ecole d'Art), pendant la guerre, de M. F. Gémier, directeur du théâtre Antoine, fondateur de la Société Shakespeare, et de M. Mythe Williams, correspondant de guerre des journaux américains et membre de la mission de la presse au G. Q. G. Ce film poignant présente la particularité de n'avoir pas été posé par des professionnels, mais par des habitants de la région, en reconnaissance de l'aide et des soins inappréciables qu'ils ont reçus du Comité américain.

Le Théâtre des Champs-Elysées était bondé d'invités. La musique était celle de la garde républicaine. M. Walter Berry, Président de la Chambre de Commerce américaine, et M. Gémier ont prononcé des allocutions qui furent très applaudies.

§

MM. J.-W. Bienstock et Ch. Martel ont mis à la scène **Guerre et Paix**. Du roman de Tolstoï ils ont tiré cinq actes et dix tableaux que Porel se proposait de jouer au Vaudeville. Les circonstances ne l'ayant pas permis, et Porel étant mort, les adaptateurs publient aujourd'hui le résultat de leur travail. Le public peut ainsi connaître et juger la qualité de leur effort.

Pour moi, je ne sais pas de besogne littéraire plus ingrate et qui demande plus d'amour pour une œuvre, ni plus d'admiration pour son auteur que celle consistant à mettre un roman à la scène. C'est aussi que les techniques sont mieux que différentes : elles sont opposées ! Et comment faire pour conserver à l'ouvrage dramatique une telle similitude avec l'ouvrage original que le public ait, à la représentation, le même plaisir, ou un plaisir équivalent à celui que lui donnait la lecture ? Est-ce possible ? Le lecteur renoncera-t-il aisément à sa version personnelle de l'ouvrage ? j'entends parler de celle qui naît de cette manière de collaboration effective du lecteur avec l'écrivain, collaboration qui est la part vivante de la lecture et en fait tout le charme. Ce travail matériel, que le spectateur demande à l'acteur, au metteur en scène, au décorateur, l'imagination du lecteur, le réalise au fur et à mesure qu'il avance de ligne en ligne, de page en page, de chapitre en chapitre. A suivre avec attention les mouvements des passions et des pensées nous subissons l'ascendant de l'écrivain. Il donne un rythme et une mesure à notre vie intérieure en même temps que les éléments d'un décor où cette vie se déploie et dont notre imagination dresse, avec la splendeur nécessaire, les aspects changeants et divers.

S'il ne veut trahir ni l'écrivain, dont il transporte l'ouvrage à la

scène, ni le lecteur appelé à devenir spectateur, l'adaptateur doit faire mieux qu'un habile dépeçage dont il soumettra le produit aux lois du théâtre. Il lui faut s'inspirer de l'œuvre, la posséder intimement et la recréer en quelque sorte sans se préoccuper de sa première forme.

MM. J.-W. Bienstock et Ch. Martel l'ont peut-être tenté en ce qui concerne le roman de Tolstoï. On le pourrait croire à en juger par le premier acte, celui de la mort du comte Bezoukhov, qui ne manque ni de vérité, ni de grandeur et pose nettement le caractère de Pierre Bezoukhov. Les deux premiers tableaux du second acte continuent le développement logique de l'action dramatique dont Pierre est le héros et qui fournirait à elle seule la substance d'une pièce. Mais il a fallu suivre Tolstoï quand il mêle le drame de Bezoukhov à celui d'un personnage qui déborde la scène : celui de la patrie envahie. Alors deux actions se trouvent en présence et qu'il faudrait conduire simultanément. MM. Bienstock et Ch. Martel s'y sont du moins efforcé autant que le roman le permettait. Ils ont dépensé beaucoup d'ingéniosité dans le choix des épisodes et non moins d'adresse technique dans leur adaptation dramatique. Ils ont apporté tous leurs soins à ménager les transitions nécessaires pour nous transporter du milieu russe où se meut le héros au Quartier Général de Napoléon. Entre toutes une scène est particulièrement belle, celle où se mesurent l'envoyé d'Alexandre Ier et l'empereur des Français. Elle illustre fort bien le : *comediante, tragediante* de Pie VII. Le succès aurait-il répondu à leurs efforts? Oui, à en croire l'enthousiasme de Porel. Mais les directeurs de théâtre ne sont pas infaillibles.

§

Il existe, sous la signature de Thomas de Quincey, un ouvrage portant ce titre : *De l'Assassinat considéré comme l'un des Beaux Arts*. De cet art Néron apparaît à M. A. Grivet comme le souverain artiste, et il n'hésite point à en faire, même après Racine, le héros d'une tragédie.

Avec une parfaite connaissance des procédés classiques, tant pour la construction de la pièce que pour les développements psychologiques et la facture du vers, M. Grivet nous montre, dans un premier acte d'exposition, un Néron jeune, fourbe, n'osant encore se révéler dans toute sa férocité, mais préparant hypocritement la mort de Britannicus. Au second acte, c'est Agrippine qu'il menace et qu'il fait tuer ensuite. Au troisième il nous apparaît avec Poppée ajoutant aux âcres voluptés d'amours infâmes la honteuse jouissance que lui procure le spectacle des martyrs chrétiens brûlés sur des croix. Enfin détrôné, poursuivi par les prétoriens, qui ont ordre de se saisir de sa personne, Néron se coupe la gorge avec son glaive. Encore accomplit-il sans grandeur ce meurtre de lui-même.

Cette œuvre, consciencieusement écrite et composée, révèle en son

auteur un humaniste érudit et un lettré avisé. Hélas ! la tragédie est morte...

INTÉRIM.

L'ART A L'ÉTRANGER

James Vibert et la Statuaire symboliste. — Sur les collines genevoises, entre le bleu du ciel et la verdeur des prés, un atelier se dresse, tout illuminé de splendeur solitaire. Il y a des émerveillements dans l'atmosphère. Quelque chose de recueilli, de fort, d'inexprimable semble graviter alentour. Par les vitrages inclinés, le jour glisse comme une étoffe régulière. Et ce jour se pose soudain sur des groupements de formes, de gestes et de contours qui cèlent en leur relief limpide un irradiement de pensée. Vous êtes chez James Vibert le statuaire.

Dès l'abord, une impression vous guette, que vous ne retrouvez nulle part ailleurs. Il y a des ateliers plus gais, plus scintillants d'harmonie ; d'autres visent à la majesté de l'effet.

Beaucoup de nos sculpteurs restent fidèles aux sourires de la Renaissance ou chantent le développement superbe de la vie extérieure. Ils sont les gardiens de la flamme, qui veillent sur le mélodieux et splendide essor de la tradition. Ils l'alimentent et la continuent. Leurs œuvres s'ajoutent comme des chaînons à la chaîne ancienne forgée avant eux.

Chez Vibert, au contraire, on découvre un frisson inconnu. Lorsque l'œil scrute une de ses statues en labeur, dressée sur la sellette, il plonge au delà des lignes premières vers l'infini de l'âme qui se dérobe, qui s'emmitoufle, qui se voile sous les plis de la forme superficielle. C'est cette âme qu'il importait de saisir et de capter, afin de ne pas réaliser seulement un vain masque, mais d'animer cette glaise qui se modèle de toutes les lueurs de vie profonde qui doivent la dominer. James Vibert n'est plus seulement le sculpteur de la forme harmonieuse. Il éveille la pensée endormie sous l'apparence humaine, il l'avive. Et la statue, imprégnée de cet élément mystérieux et inconnu jusqu'ici, affirme une conception nouvelle, instaure un foyer de beauté tout différent des autres et révèle en son artisan un Créateur du Feu.

James Vibert a eu ce don, en statuaire, de fonder l'école de la Pensée et du Symbole. Bien que se rattachant à la filiation plastique de Rude et de Rodin, il résolut, dès ses débuts, de ne jamais abandonner ses voies personnelles et de briser, dans sa marche volontaire, toutes les haies anciennes qui s'opposeraient à sa direction. En outre, il y avait en lui la marque du tempérament genevois, plus concentré qu'expansif, plus intérieur que disséminé, plus libre que soumis aux

influences ambiantes. La cité méditative et solitaire, forgeant pendant des siècles son intelligence forte derrière le collier de ses remparts, est venue se refléter au miroir de son âme. Et c'est grâce à ce caractère que, sous la cuirasse d'énergie, Vibert a su garder une sentimentalité toute de nuance et de subtile émotion.

Adolescent à peine, avec sa carrure de berger suisse et sa douceur de cœur exquise, il trouva, en débarquant à Paris, l'art tout bourdonnant de rumeurs. Déjà Médan sombrait lentement dans le crépuscule ; une renaissance idéaliste tourbillonnait et balayait sur son passage les procédés d'antan. On était las des matérialités mornes, une trouée se faisait vers l'azur. La jeunesse studieuse s'unissait à la bohême vague pour proclamer le triomphe du Rêve et de l'Idée. Par cénacles et par bandes, on voyait fraterniser poètes et rapins, théoriciens et manieurs de glaise, esthètes et illuminés, néo-classiques et décadents. Un souffle était en marche, mal défini encore, mais violent comme un coup de suroit. James Vibert aborda dans ce milieu avec l'aisance d'un marin découvrant enfin le pays fabuleux qui berçait ses songes. Après les longues séances d'étude chez Rodin, le jeune statuaire venait s'abreuver à ces théories d'art qu'il sentait toutes proches de ses tendances personnelles.

Il fréquentait le café Procope et les dîners de la Plume. Il se mut dans ce cercle étonnant de poètes symbolistes où surgissaient, entre autres, Mallarmé, divin chasseur de papillons, Jean Moréas le Palikare, Paul Verlaine, Vielé-Griffin, Stuart Merrill et René Ghil, Henri de Régnier et Ferdinand Herold, Rodenbach et Charles Morice, Alcanter de Brahm et le Sâr Péladan. Une curiosité plus vive encore l'attirait vers les théoriciens du groupe : Gustave Kahn, Gabriel Mourey, André Fontainas, Fénéon, parce qu'il sentait se construire en eux l'idée même de son art.

Le Symbolisme ne fut pas pour James Vibert une influence passagère par laquelle il se laissa tenter. Il reconnut en lui le frisson même de son idéal, la vision réelle que son intuition lui faisait deviner. En entrant dans l'école nouvelle, il se faisait à lui-même l'effet d'un pèlerin retrouvant soudain la porte du Paradis perdu.

Il avait en outre, pour seconder son effort, les salons de la Rose Croix, où le mouvement d'idéalisme mystique s'innova en peinture et où Vibert exposa lui-même son « Enlisé » et ses « Visions ».

Et dès lors, imbu d'une culture robuste, mais secouant toute gêne traditionnelle, il se mit à bâtir ardemment son rêve jusqu'à sa parfaite révélation.

Le principe même de son art est d'arriver à produire en sculpture non plus seulement de la vie, de la sensation, mais de la pensée. Il rompt avec les écoles précédentes, ou plutôt il introduit dans la statuaire la même évolution logique qu'avaient déjà connue la poésie,

la prose et la peinture. Un élan supérieur se révèle. Ce n'est plus seulement l'impression fugitive, la caresse de la forme qui se reflètent et vibrent sur l'œuvre modelée. L'esprit devient créateur à son tour. Il veut exprimer l'idée intérieure et en pénétrer symboliquement le contour matériel.

L'art de James Vibert réussit à donner la vision de l'abstrait.

Il importe de bien retenir cette signification du symbolisme et de ne pas le confondre avec l'allégorie. Presque tous les âges de la sculpture ont connu l'allégorie, peu d'entre eux sont montés jusqu'au symbole. L'allégorie est la figuration conventionnelle et banale qui traduit un fait religieux, une force naturelle, le caractère d'un personnage. L'art grec prodigua les attributs allégoriques aux statues de ses divinités; l'art byzantin en peupla ses visions mystiques; l'art du moyen âge en orna toutes les niches de ses cathédrales; la Renaissance et l'art moderne y trouvèrent prétexte à de prodigieux tours de force. Mais cette allégorie n'ajoute rien à la profondeur de l'image. Elle demeure froide et fossile. Elle pare la statue sans la vivifier d'une idée.

Le symbole, au contraire, jaillit des profondeurs inconnues de l'être et devient la base même de l'inspiration. C'est la pensée transfigurant la matière et l'asservissant sous sa propre volonté. Il faut plonger dans les temps jusqu'aux conceptions égyptienne et assyrienne pour retrouver cette prédominance spirituelle en plastique.

Il est facile de reconnaître en chaque figure de Vibert la lutte engagée entre la forme et la pensée jusqu'à la définitive victoire de cette dernière. Tout d'abord la glaise se révolte contre ce joug qui lui est imposé et elle semble ne se prêter qu'à la forme purement naturelle. Puis, lentement subjuguée, elle cherche à faire maintenir une sorte de dualisme égal. Enfin, matée, vaincue, abattue, elle accepte le règne triomphant de l'esprit. Mais on devine dans le contour ébauché une transition de révolte et de tourmente qui s'apaise et s'égalise dans la sérénité finale. Une étape nouvelle vient d'être franchie dans l'évolution de la statuaire. Le symbole s'y déploie en un geste initiateur.

Toute l'œuvre de Vibert témoigne de ce vouloir lentement édifié. On peut en suivre l'épanouissement successif dès ses premières manifestations : l'*Enlisé*, ses *Visions*, ses *Hantises* destinés aux salons de la Rose + Croix ; le groupe de l'*Effort Humain* au Musée du Luxembourg ; ses *Trois Suisses* au Palais Fédéral ; les petits bronzes des *Glaneuses* et de la *Herse*. On en découvre un élan nouveau dans une vaste série de bustes de poètes genevois : *Edouard Tavan, Duchosal, Henry Spiess, Jules Cougnard, Henri Odier, Robert de Traz, Albert Rheinwald, Pierre Girard, V. Grandjean, H. de Ziegler, Jean Violette*. Ce n'est pas un simple ensemble docu-

mentaire et précis, que le sculpteur évoque en ces têtes, mais comme un serpentement souple où s'éveillent les facettes multiples de la poésie : ironie et lyrisme pur, curiosité chercheuse et enthousiasme des larges horizons. C'est dans la même atmosphère qu'il faut analyser les bustes de *Gustave Ador*, d'*Adrien Lachenal* et de *Georges Navazza*, de *Carl Spitteler* et de *Ferdinand Hodler*, les médaillons de *Puvis de Chavannes* et du *Père Hyacinthe*, les masques de *Gustave Kahn* et de *Gabriel Mourey*.

On voit s'amplifier encore cette tendance dans les groupes des *Barbares* et de *Semper Spartiatæ*, dans le *Neptune* et la *Cérès* gigantesques du Pont Butin, dans la maquette du *monument aux soldats suisses victimes de l'épidémie*. On la voit grandir enfin dans la *Marche Nuptiale*, dans le *Sum*, où se résume l'être même du statuaire, dans les ensembles du *Passé* et de l'*Avenir*, destinés à l'escalier d'honneur du Musée d'Art et d'Histoire de Genève. C'est à ces deux œuvres récentes qu'il convient de s'attarder une minute, parce qu'elles résument délicieusement toute l'action symboliste. Ici nulle attitude grotesque et surannée, nulle fioriture mièvre, mais une épopée concentrée en deux contrastes.

D'une part, le Passé, urne immense où les siècles sont tombés tour à tour et sur laquelle se penchent avec des attitudes sereines, mais lasses le symbole des civilisations d'hier. Voici l'Egyptienne mystérieuse et hiératique, l'Assyrien fantôme des orgueils déchus, la Grecque toute pétrie de clarté et de souplesse, le Romain conquérant à la rude énergie. Un voile de silence semble obscurcir leur front. Ils s'endorment comme les gardiens des âges révolus, non pas vaincus, mais figés dans la halte de leurs destinées.

Puis, de l'autre côté, groupe symétrique, c'est l'Avenir qui enguirlande d'une ronde joyeuse l'urne des siècles prochains. Un matin de flamme et de jeunesse semble auréoler ces images futures. Il y a quatre formes dressées, les mains entrelacées, les bras tendus et comme ouverts à la lumière et aux brises tentatrices. Voici l'Eve maternelle et nourricière; voici la Luxure parée de voluptés inouïes; voici le Rustre au torse large, qui saura étreindre les forces de la nature et les dompter ; voici enfin l'Intellectuel ardent, qui s'élance vers le jour apparu, ivre d'espace et de soleil et qui, demain, établira d'un geste volontaire la domination de l'esprit.

Et ces groupes ressemblent à deux corolles de fleurs, l'une se refermant, l'autre s'ouvrant dans le rythme fatal du temps qui se fane et du temps qui s'éveille. Que peut tenter l'allégorie à côté d'une aussi prodigieuse puissance de moyens !

Saluons donc l'avènement éclatant du Symbolisme. Sa maîtrise s'affirme d'incontestable façon. Vingt-cinq ans ont suffi pour lui faire atteindre sa pleine envergure.

Une école est née, qui allonge superbement ses rameaux, comme un chêne dresse ses bras sur la terre féconde.

A l'heure où sonne déjà le sacre de la Statuaire symboliste, il importait de ne pas oublier que c'est à Genève qu'elle germa, que c'est à l'atelier de La Chapelle qu'on la vit prendre son essor et que c'est au Genevois James Vibert qu'appartiendra dans la suite des temps la gloire d'en avoir été le Créateur.

ÉLIE MOROY.

CHRONIQUE ARMORICAINE

Un buste à Prosper Proux. — L'inauguration, sous la présidence de M. G. Dottin, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, a eu lieu le 21 septembre, au Guerlesquin, près Morlaix. Là s'est écoulée la jeunesse du poète. Il y fut percepteur pendant plusieurs années, et y composa son œuvre la plus originale, *Bombard Kerne : Jabadaoha Kaniri*, 1866. Il était né à Poullaouën (canton de Carhaix), où son père était contrôleur des mines et maire. Né en 1811, Prosper Proux est mort en 1873.

Le premier docteur ès lettres armoricaines, de l'Université de Rennes, M. F. Jaffrennou (Barde Taldir), a fait de la vie et de l'œuvre de Prosper Proux le sujet de sa thèse (*Prosper Proux. Studiaden var e vuez, e lizerou, e varzoniez, 1913*).

Le très modeste et gai chansonnier « Barde de Cornouaille » n'avait certes jamais rêvé tant d'honneurs. Il les a pourtant mérités. Non que, à notre sens, la postérité doive le placer « au-dessus de la Villemarqué, Luzel, Brizeux, etc... », comme l'écrivait M. A. Allier, trésorier de la *Société archéologique du Finistère*, à Quimper, à M. Jaffrennou ; mais parce que, entre ces divers poètes ou bardes, le « Béranger breton » s'est distingué par l'admirable purisme de sa langue. Or, s'il est un « bon génie » que les Bretons doivent invoquer à cette heure, pour demeurer une « Nation », c'est celui de la langue, au moins autant que celui de la pensée.

§

« L'Irlande ne peut recouvrer sa santé perdue, ni sauver son âme par la langue anglaise, non ! fût-elle parlée des hommes et des anges ! » Cette citation, cueillie au numéro de printemps 1919 de la gaëlique *Guth na Bliadhna*, convient ici, *mutatis mutandis*. La conviction que l'Armorique ne peut pas, par la langue française, « fût-elle parlée des anges et des hommes », recouvrer sa santé perdue, ni sauver son âme, est au fond de tous les Bretons qui, aux dates où s'inaugure cette *chronique*, constituent l'élite intellectuelle de ce pays. « *Ar Yez hag ar Vro !* » (La Langue et le Pays), voilà le cri de guerre. Editeurs, rédacteurs, auteurs, tous appartiennent à des

partis politiques, à des confessions religieuses les plus opposés ; du moins se rencontrent-ils, s'accordent-ils sur ce terrain unique : la Basse-Bretagne (population bretonnante égale en nombre à celle de la Finlande) périt, si elle cesse d'être bretonnante. Pour garder contre toute mort physique et mentale ces trois millions d'individus, le remède unique c'est : rendre à leur langue maternelle sa vitalité, sa pureté, la cultiver, l'élever à la dignité d'une langue littéraire et savante, bref, créer une « culture bretonne ».

Créer une culture bretonne ! Une entreprise de ce genre ne mérite pas seulement, croyons-nous, l'attention et la sympathie du linguiste ; mais aussi celle du philosophe, de tous ceux qui voient dans la formation des caractères individuels le salut des sociétés.

Ce ne sont pas seulement les langues parlées par les grandes nations, disait Alfons Parczewski dans sa très remarquable *Etude de la Carte des Langues de l'Europe*, mais même les dialectes mineurs, qui offrent une abondante matière au génie créateur et organisateur. Plus il y a de langues et plus il y a d'individualités spirituelles ; et d'autant plus riche est la culture humaine ainsi que l'activité spirituelle.

Les militants armoricains sont profondément conscients de ces hautes vérités, partant de la nécessité de cultiver en Bretagne la langue autochtone, dans le but d'enrichir et multiplier les individualités spirituelles. Malheureusement les littérateurs bretonnants ont été jusqu'ici impuissants à se créer un organe central, soit en français, soit en breton, où ces convictions, claires et précises, se formulent et s'affirment, tout en s'alimentant à toutes les sources originelles du grand mouvement panceltique (1).

La Bretagne sera bretonnante, ou elle ne sera pas. Sans aucun doute. Toutefois, un trop grand nombre d'écrivains, imbus de cette maxime, ignorent encore leur propre langue (anomalie qui n'a rien de choquant, et qu'on rencontre fatalement à l'origine de tous mouvements de rénovation linguistique : Norvège, Finlande, Bohême, etc.) D'où la nécessité temporaire de publications en français propageant l'idée bretonne. Mais il ne saurait échapper au critique que plusieurs de ces publications « franco-bretonnes » ne restent pas toujours fidèles à l'idéal préconisé, et que, inconsciemment, elles le trahissent, pénétrées comme elles sont d'esprit français-parisien.

Quelques mots d'explication ne sont peut-être pas inutiles. Tout écrivain breton qui ne peut s'exprimer dans sa langue nationale devrait se faire une loi inviolable de ne s'inspirer que d'*idées anti-... parisiennes*. Qu'on ne se hâte pas de me condamner ! Pacifiste comme je suis, je n'entends nullement par là être séparatiste et prêcher la

(1) L'éminent celtisant F. Gourvil vient de fonder à Morlaix un hebdomadaire, « Mouez ar Vro » (La voix du Pays), qui se propose d'être cet « organe central ». Espérons en lui.

haine de la France. Tout séparatisme (hors l'intellectuel) n'est qu'une gaminerie, ou le plus grand des crimes de lèse-humanité. *J'entends par idées anti-...parisiennes celles d'un esprit qui se tient en garde contre tout ce qui n'est pas purement celtique.* L'esprit français et l'esprit breton ne se ressemblent plus guère; et assez longtemps les Français ont fait de la Bretagne une image adaptée à leur compréhension toujours étroite et superficielle : opéra-comique, ou caricature. Il est temps pour les Bretons d'abolir ces erreurs.

Connaissez-vous, disait P. Proux à Luzel, l'excellent poète qui se cache sous le pseudonyme de Eostik Koat ann Noz ? C'est un esprit charmant (1), *un puriste breton ; mais, je vous le dis tout bas : je sens sous cette peau celtique une carcasse française. C'est le défaut commun à beaucoup de lettrés bretons, Brizeux entre autres. Il faut, pour faire du breton vrai, penser en breton, et se bien garder de se souvenir qu'on sait le français. C'est ma méthode, etc.*

Ainsi P. Proux incriminait Brizeux lui-même. Toutefois, quand vivait Brizeux, il était naturel et politique à un écrivain breton de s'associer à la pensée française. Le romantisme régnait, fils de Chateaubriand et de Lamennais, ossianique d'origine. Mais les temps sont changés. Aujourd'hui la pensée française, ayant franchi le romantisme après le classicisme, a traversé le naturalisme, le réalisme, le symbolisme, en outre du bistroïsme et du poiluïsme, son dernier cri. L'esprit breton est resté *religieux*, c'est-à-dire grave et joyeux tout à la fois : douleur et allégresse s'y entrepénètrent indistinctement ; terre pétrie de soleil. Même notre rire breton (voir Proux) n'a rien de commun avec le ricanement parisien (la langue entre les dents) ; et le plus sceptique ou négateur d'entre nous ne peut pas ne pas être un croyant (voir Renan). Ce que les premiers grands romantiques avaient gardé de l'ancienne France (guerres religieuses, humanisme, Renaissance) et ce qu'en comportait encore la solennité cornélienne ou le comique amer d'un Molière, voilà ce qui nous rattache à l'esprit français, nous, tels des Français de Rabelais, Montaigne ou Pascal, et voilà ce qu'un écrivain breton en français peut garder. Mais hors de là !..

C'est en ce sens et dans cette mesure que toutes ces publications bretonnes de langue française, qui croient défendre la langue bretonne en usant de modalités parisiennes, bien qu'elles soient filiales de Brizeux, sont condamnables aujourd'hui. Non pas à Brizeux, — mais à Prosper Proux, mais à Hersart de la Villemarqué (2), et, en-

(1) Le Rossignol du bois de la nuit, Jann-Marï ar Jann.

(2) La trop fameuse question de l'authenticité des textes du *Barzaz-Breiz*, nul n'ignore, au fond, qu'elle n'a jamais existé qu'en manière de « camouflage » ou de « bourrage de crânes » ; car nul ne peut pas ne pas comprendre que si les textes de cette *Iliade* et de cette *Odyssée* celtiques sont authentiques, immense est

core par delà, à Le Gonidec (1), voilà où nous devons tendre et d'où nous devons partir. Le « problème breton », en effet, ne diffère pas des problèmes qu'ont à résoudre les autres peuples. Chaque être humain doit d'abord prendre conscience de soi, *être soi-même pour se donner à autrui.* Un Breton doit *d'abord* être un Breton pour être un Homme. L'idéal humain n'est pas extérieur à la race où à l'individu : il est au contraire la plus intime perfection de chaque race et de chaque individú (« Dieu nous est plus intérieur que nous-même »).

MEMENTO. — Périodiques Bretonnants. Ont disparu pendant la guerre : *Ar Bobl* (le Peuple) et *Ar Vro* (le Pays) ; directeur F. J'affennou (Carhaix) ; *Breiz Dishual* (Bretagne Libre) de C. Lemercier d'Erm ; *Brittia* (Bretagne), de Y. Le Diberder, Lorient ; *Brug* (Bruyères), de J. J. Lemordant, St-Guénolé-Pontivy ; *Dihunamb* ! (Eveillons-nous !), de Loeiz Herrieu, Lorient ; *Kloc'hdi Breiz* (le Clocher Breton), de Renan Saïb et Madeleine Desroseaux.

Kroaz ar Vretoned (La Croix des Bretons), de F. Vallée, Saint-Brieuc, est le seul périodique bretonnant qui non seulement ait résisté, mais encore se soit développé, pendant la guerre. Des milliers et des milliers de « Marteloted » et de « Soudarded », durant l'atroce exil, doivent la vie et la victoire à ces petites feuilles volantes écrites dans la langue du pays. Dans Athènes où dans Rome, jadis, une fois la paix signée, on eût porté en triomphe l'admirable vieillard « Barz Abhervé ». (Aujourd'hui le Tyran l'épie comme un traître.)

Périodiques nouveaux : « La Glorieuse Bretagne des Armées (G. B. D. A.), de Y. le Diberder, qui va devenir : l'*Idée Bretonne* ; *Breiz atao* (Bretagne toujours), secrétaire, Maurice Marchal ; organe du « Groupe régionaliste Breton », *Buhez-Breiz* (Vie de la Bretagne), de P. Mocaër.

Voici renaître la vénérable *Feiz-ha-Breiz* (Foi et Bretagne), de l'abbé Perrot, avec sa petite-fille : *Arvorig*, et, en français l'*Hermine de Bretagne.*

Cependant ni la *Revue celtique* (fondée par Gaidoz en 1870), ni les *Annales de Bretagne* n'ont cessé de paraître.

En attendant de pouvoir faire mieux, je signale aux bibliophiles la nouvelle édition de « Breiz-Izel » ou « Vie des Bretons de l'Armorique » Cent vingt dessins d'Olivier Perrin, gravés sur cuivre, avec un texte explicatif, par A. Bouet ; préface et notes par F. le Guyader, conservateur de la Bibliothèque de Quimper, — admirable volume petit in-4° sur papier vergé, prix 25 francs — dû au goût exquis d'art, et à la foi bretonne de M. A. Le Goaziou, libraire-éditeur, à Quimper.

Le même éditeur réédite encore aussi luxueusement le précieux et délicieux livre du moine Albert le Grand, de Morlaix (1636), « Les Vies des Saints de Bretagne ».

ÉMILE MASSON.

le génie des Celtes actuels qui vécurent ces épopées et qui les chantent encore ; et que, si ces textes sont faux, jaillis tout armés d'un homérique cerveau, immense est le génie de Hersart de la Villemarqué ?

(1) F. Vallée annonce la parution très prochaine du « Nouveau vocabulaire de Le Gonidec ».

LETTRES ALLEMANDES

Hugo Ball : *Zur Kritik der deutschen Intelligenz :* Berne, Der Freie Verlag, 13 M.

Veut-on savoir par suite de quelles circonstances l'Allemagne a été amenée délibérément à s'opposer à l'univers entier et comment, après avoir déclaré la guerre à ses voisins et avoir ravagé leurs territoires, elle a pu affirmer qu'elle remplissait une haute mission civilisatrice ? On a mis cette singulière « déviation » au compte de ce que l'on a appelé le « militarisme prussien », de l'autocratie, ou encore de l'orgueil de la race. M. Hugo Ball nous affirme qu'il s'agit d'une conspiration :

> Une conspiration de la théologie protestante avec la théologie juive (depuis Luther) et une conspiration de toutes deux avec l'Etat despotique prussien (depuis Hegel), conspiration qui n'aspire pas seulement à soumettre l'Europe et à conquérir la domination du monde, mais qui visait en même temps à la destruction générale de la religion et de la morale.

M. Hugo Ball a écrit un gros volume pour démontrer l'exactitude de cette affirmation. C'est une critique générale de l'intelligence allemande (**Zur Kritik der deutschen Intelligenz**) qui remonte droit aux sources et cherche les responsabilités chez ceux-là mêmes dont l'esprit germanique s'est nourri depuis plusieurs générations. Il n'y a pas discordance entre l'Allemagne et Luther, entre l'Allemagne et Kant, et seuls les naïfs ont pu s'y tromper. L'auteur se moque du socialiste belge Camille Huysmans, lequel parle de la « généreuse Allemagne de Luther ». Il aurait pu en nommer cinquante autres parmi ceux qui prétendirent former pendant la guerre « l'armée de la plume » et qui ne sont pas des socialistes. Luther, écrit M. Ball, « a fourni aux princes allemands et aux hérauts impériaux, comme Treitschke et Chamberlain, l'idéologie de cette présomption égocentrique qui s'est développée jusqu'au délire chez les généraux pangermanistes et les propagandistes subalternes ». Et il ajoute aussitôt, car il est doué de la faculté un peu déconcertante de passer d'une époque à une autre : « Depuis l'âge de la Réforme, les papes ne parvinrent plus à soumettre la puissance allemande à une protection spirituelle. Luther devint la pierre angulaire de l'histoire. »

Le livre de M. Hugo Ball a été écrit avant l'effondrement de l'Allemagne. C'est de Berne, où il s'était retiré, qu'il en date la préface : 24 décembre 1918. A peine quelques semaines après l'armistice ! « Une puissance satanique gouverne aujourd'hui l'Allemagne et cherche de là à gouverner le monde », peut-on lire dès le début du premier chapitre. Il ne s'agit donc pas d'un écrit inspiré par la révo-

lution et que le chaos d'idées auquel nous assistons aurait fait éclore. Mais n'est-il pas singulier que cette diatribe contre le protestantisme ait vu le jour sur le sol helvétique?...L'auteur semble du reste prévoir les interprétations malveillantes, et ce n'est pas sans raison qu'à la fin de son introduction il cite ce mot de Léon Bloy, qu'il déclare être le plus profond et peut-être le plus religieux de notre temps : « Qui sait, après tout, si la forme la plus active de l'adoration n'est pas le blasphème par amour, qui serait la prière de l'abandonné ? »

D'un bout à l'autre de son livre, M. Hugo Ball blasphème l'Allemagne. Admettons que ce soit un blasphème par amour. Après les propos irrités de Gœthe, de Schopenhauer, de Hoelderlin, de Heine, de Nietzsche contre leur misérable patrie — « les meilleurs noms de la nation » — que l'auteur rappelle avec complaisance, il n'y aurait plus eu grand'chose à dire, si la guerre n'était pas venue, depuis qu'ils ont parlé, et si la guerre n'avait pas confirmé tous les jugements un peu sévères que les grands hommes de l'Allemagne ont portés sur leur pays. M. Ball les rassemble, les développe et les amplifie, en les étayant d'arguments nouveaux. Malgré les difficultés de la lecture qui proviennent surtout de l'abondance des citations, du renvoi, à la fin du texte, de 70 pages de références et de notes explicatives, on suit avec un malicieux plaisir, à travers tous ses labyrinthes, l'argumentation de l'auteur. Il y a dans la *Critique de l'intelligence allemande* une partie critique et une partie positive. Elles sont du reste étroitement enchevêtrées et l'on aperçoit assez difficilement comment M. Hugo Ball envisage l'avenir de la démocratie allemande.

Jetons d'abord un coup d'œil sur le travail du destructeur.

Si l'on en croit M. Ball, Luther aurait été le premier à considérer l'autorité laïque comme étant d'origine divine. Ce moine augustin, à la gueule dure (*hartmaeulig*), qui appelait le pape « le porc du démon », n'est cependant pas parvenu à supprimer la puissance spirituelle et spéculative de l'Eglise.

Qu'est-ce que ce moine diabolique pouvait bien savoir des aventures *divines* de la vie, de ce fanatisme passif, où aboutissait le sévère mysticisme catholique ? Que pouvait-il comprendre à la souveraineté réalisée par l'ascétisme ardent d'une sainte Thérèse ?...

Ennemi de l'intelligence, il a fondé le système de l'orthodoxie intolérante.

Le succès de sa doctrine douteuse a créé cette convoitise incertaine dont l'expression politique est l'Allemagne officielle d'aujourd'hui ; cette insincérité de la conscience, qui n'admet aucun principe clair, qui représente l'oscillation perpétuelle entre la morale et l'appétit, entre ce qui est défendu et permis, entre la vérité et l'hypocrisie.

Le protestantisme est une philologie ; ce n'est pas une religion. En

autorisant l'interprétation de la Bible par n'importe qui, Luther a fait naître des querelles interminables sur l'autorité des textes. Walter Rathenau lui-même a avoué que « l'idée de liberté allemande est en quelque sorte une création de l'érudition ». Mais il s'agissait d'autre chose, quand Luther, ce paysan mal dégrossi, a inauguré son activité calamiteuse. Il s'agissait d'établir la base de la future civilisation européenne.

La Renaissance italienne et française se décida pour l'hellénisme et apporta ainsi à l'Europe un flot clair de lumière et de civilisation. Luther et les Allemands se décidèrent pour la Bible, et, par là, pour la tradition judaïque. Cela signifiait un obscurcissement infini, un emprisonnement par la théologie pour le peuple tout entier, bien plus grave que sous le règne des papes, car, dès lors, chaque individu devenait expressément théologien. Par là fut fondée l'alliance secrète entre le judaïsme et le germanisme, dont le lien était une théologie commune, dont l'expression actuelle est la spéculation de guerre. La Réforme aurait imposé à la terre tout entière un nouveau sérieux dans les questions religieuses. En réalité elle lui imposa seulement un nouveau sérieux dans la lecture des livres et une nouvelle domination plus grossière du prêtre.

Nietzsche avait déjà montré que Luther a floué l'Allemagne du bénéfice de la Renaissance. Mais, au seizième siècle, l'Europe était assez vigoureuse pour ne pas se laisser contaminer. D'autres peuples que les Allemands adoptèrent et absorbèrent le protestantisme sans altérer leur génie national. Seule la Germanie fut atteinte. Cela lui valut deux siècles de stagnation complète. Les querelles de théologiens absorbent tous les esprits. L'idée que l'Allemagne allait avoir à remplir une mission dans le monde ne se trouve exprimée nulle part dans les écrits de cette époque. Elle naît au milieu du dix-huitième siècle au contact de la pensée de Rousseau. M. Hugo Ball n'a peut-être pas assez vu l'importance de cet arrêt, qui permit à l'Europe de bénéficier de la merveilleuse floraison de notre art classique. Il n'y aurait pas eu de dix-septième siècle français si le coup de Luther avait réussi.

Mais ce ne fut qu'un répit. Ce que Luther avait inauguré, Kant et son école le développèrent jusqu'à la perfection ; et cette fois-ci l'Europe ne resta pas indemne. C'est le sujet du second chapitre de M. Hugo Ball, qui s'applique à démontrer que la fameuse maxime de Kant, (*Agisde telle sorte*, etc.) confirme l'idée de l'État, telle qu'elle avait été conçue par Luther, et donne raison au régime du knout appliqué par le roi de Prusse Frédéric-Guillaume. « Qu'entendait-on en Prusse par morale chrétienne, sinon le sévère luthéranisme d'État ?... » Kant, après Luther, a faussé la conscience germanique. « Avec un mélange de sublimité, d'abstractions et d'obscurité, ce philosophe éleva l'asservissement en Prusse à la hauteur d'une raison d'État. »

Luther a créé le nationalisme allemand, irréligieux et immoral. « La philosophie égocentrique, l'*idéalisme* de Fichte l'ont sanctionné et fortifié. »

Et les classiques allemands ?

Il suffit de fixer ici un point. Une des raisons principales de l'exagération sans mesure que les Allemands ont mise dans leur admiration de leur Herder, de leur Schiller, de leur Fichte, de leur Hegel tient à la fierté nationale d'être sortis du néant pour parvenir enfin à un commencement d'où sortirent au cours du dix-neuvième siècle les bases étroites d'une culture... insuffisante pour le vingtième siècle.

M. Hugo Ball cite Barbey d'Aurevilly et Ernest Hello, Léon Bloy et le cardinal Mercier. Il s'appuie sur la réponse de Jules Lemaître à l'*Enquête sur la Monarchie* pour démontrer l'erreur du protestantisme. Quand il passe à la dernière forme de la perversion juive, le socialisme allemand, c'est dans les œuvres de Proudhon et de Michel Bakounine qu'il puise ses références. Il faudrait pouvoir suivre, la plume à la main, les ingénieuses déductions du polémiste allemand, qui, s'il frappe souvent juste, nous étonne parfois par des affirmations hasardeuses qu'il ne faudrait pas prendre chez lui pour de simples paradoxes. M. Ball écrit par exemple : « Le sens chrétien de la Révolution française ne pouvait pas rester caché longtemps devant l'Europe et devant l'esprit français. » Et plus loin il semble souhaiter que le cardinal Mercier s'érige en anti-pape pour fonder « l'Eglise de l'intelligence chrétienne ». Les temps sont révolus, ajoute-t-il...

Aux Allemands qu'il cloue au pilori, M. Hugo Ball oppose d'autres Allemands, et c'est ici la partie positive de son livre. Il dessine un parallèle entre Luther et Thomas Münzer, cet adversaire du « pape de Wittemberg », qui se mit à la tête de la révolte des paysans et fut exécuté en 1525. A propos de ce Münzer, il écrit avec lyrisme :

A Tolstoï l'unit son anarchisme religieux ; à Mazzini le *dio a popolo ;* à Jules Vallès la confédération de la douleur ; à Ernest Hello la doctrine des saints.

Il est tout imprégné de François Baader, qui lui fournit les éléments de ses polémiques contre Kant, Fichte, Schelling et Hegel. On ne lit plus guère aujourd'hui ce professeur de philosophie, que le roi de Bavière appela à l'université de Munich, et dont les puérilités mystiques étonnent aujourd'hui les spécialistes qui ont le courage d'aborder son œuvre touffue et confuse.

Il fait encore l'apologie de Wilhelm Weitling, auteur de l'*Evangile du pauvre pêcheur*, qui parut à Zurich en 1843 et fut confisqué par la police cantonale, de Weitling qui écrivait : « La religion ne doit pas être détruite, mais utilisée pour délivrer l'humanité. Le

Christ est un prophète de la liberté et c'est pourquoi il est pour nous un symbole de Dieu et de l'amour. »

Ces quelques indications suffiront pour montrer quels sont les prophètes dont se réclame la nouvelle religion de M. Hugo Ball, qui, après avoir fait le procès de l'étatisme et de l'individualisme germaniques, nous propose « un idéal en dehors de l'Etat et de l'Eglise historique », la fondation de « la nouvelle Internationale de l'intelligence religieuse ».

Cet anarchiste encore déclare qu' « il n'y a pas de Dieu en dehors de la liberté, comme il n'y a pas de liberté hors de Dieu ». Il entend « dire la vérité sur lui-même au peuple allemand et arriver ainsi à changer sa mentalité ». Jusqu'à présent il ne paraît pas que sa voix, où l'invective se mêle à la prière, ait été entendue par les intellectuels de l'empire républicain.

HENRI ALBERT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Roderich Gooss : *Das Wiener Kabinet und die Entstehung des Krieges*. Wien, W. E. Siedel, s. p. — Dr S. Tchéou-Weï : *Essai sur l'Organisation juridique de la Société Internationale*, Librairie « Atar », Genève, et Crès et Cie, 6 fr.

Le livre du Dr R. Gooss sur **Le Cabinet de Vienne et l'origine de la guerre**, est l'ouvrage le plus sensationnel publié jusqu'à présent sur les préliminaires de la guerre. A la divulgation des pièces de ses archives, le gouvernement autrichien ne paraît avoir imposé que deux conditions : 1° ne pas révéler ce que complotaient Guillaume et François-Ferdinand ; 2° ne rien dire de ce qui a suivi la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie. J'ai expliqué, d'après Don Fr. de Melgar, dans le *Mercure* du 16 décembre 1918, la démarche humiliante faite dans la nuit du 2 au 3 août par ordre du Tsar, offrant à François-Joseph d'abandonner la Serbie pour conserver la paix, et le refus de Guillaume de renoncer à la guerre même à ce prix. C'est cet incident prodigieux, si généralement ignoré, que cette seconde interdiction entend cacher.

Le Dr Gooss commence par révéler que ce qui préoccupait le plus les dirigeants austro-hongrois, au commencement de 1914, n'était pas la Serbie, mais bien la Roumanie. Le roi Carol avait déclaré à l'envoyé autrichien, un an auparavant, « que tant qu'il vivrait, l'armée roumaine ne marcherait pas contre l'Autriche, mais qu'il ne pouvait pas suivre une politique en contradiction avec l'opinion publique roumaine actuelle et qu'en cas d'attaque de la Russie contre l'Autriche, il ne fallait pas compter sur un appui de la Roumanie malgré l'alliance existante ». Les ministres roumains favorisaient presque ouvertement la propagande irrédentiste en Transylvanie.

Pour y obvier, on voulait, au ministère des Affaires étrangères autrichien, mettre la Roumanie en demeure d'opter entre son attitude actuelle et son exclusion de la Triple Alliance. Elle devrait consentir à ce que le traité la liant à l'Autriche soit publié, et à ce que cette dernière conclue une alliance avec la Bulgarie qui avait fait des offres peu auparavant. En revanche, l'Autriche garantirait à la Roumanie sa frontière actuelle du côté de la Bulgarie. Dans un projet de mémoire rédigé par le baron Flotow, en mai 1914, il était dit de plus que si la Roumanie, à raison de ses bonnes relations avec la Serbie, désirait une amélioration des rapports de celle-ci avec l'Autriche, cette dernière pourrait déclarer que si la Roumanie entreprenait à Belgrade une action pour amener un changement dans l'attitude de la Serbie à l'égard de la monarchie austro-hongroise, cette monarchie l'y aiderait en montrant de la bienveillance à l'égard de la Serbie dans les questions politiques et économiques. Mais ce passage fut supprimé par le comte Berchtold, ministre des Affaires étrangères austro-hongrois, lorsque le mémoire fut soumis à sa révision.

Si la Roumanie n'acceptait pas les propositions qui lui seraient faites, on devait prendre des précautions contre elle en fortifiant les cols des Carpathes.

Le mémoire donnait comme motif de cette mise en demeure à la Roumanie la nécessité de rendre impossible la formation d'une ligue balkanique, dans laquelle les diplomates russes, appuyés par ceux de la France, s'efforçaient de faire entrer même la Bulgarie et la Turquie. Mais l'inanité de ce motif ressort suffisamment de ce fait que la Grèce et la Turquie étaient à ce moment sur le point d'en venir aux mains et que le mémoire lui-même constatait que le traité d'alliance négocié entre la Turquie et la Bulgarie n'avait pu être signé. C'est cependant « pour rendre inutile cette politique *d'encerclement* de l'Autriche par la Russie », et pour empêcher l'Entente « *d'enlever la supériorité militaire* aux deux puissances impériales » à l'aide de troupes balkaniques que la guerre allait être entreprise. La diplomatie autrichienne voulait agir avant que la Roumanie ait pu changer de côté.

Quand, le 28 juin, l'archiduc fut assassiné, le comte Berchtold achevait de réviser ce mémoire, qui était destiné aux empereurs François-Joseph et Guillaume. Le premier avait espéré discuter la situation avec le second, quand il viendrait à Vienne, mais « l'Empereur allemand s'étant désisté de cette intention », François-Joseph lui envoya le mémoire avec une lettre où il disait que « l'attentat était la conséquence directe d'une agitation panslaviste russe et serbe », que le danger était augmenté par le fait que la Roumanie faisait maintenant comme la Serbie, et que la politique autrichienne

devait avoir pour but l'isolement et la mutilation de la Serbie, la première étape dans cette voie devant viser « à rendre plus forte la situation du gouvernement bulgare *actuel* ».

La lettre, emportée de Vienne par le comte Hoyos, le 4 juillet au soir, fut remise à Guillaume à Potsdam, au Nouveau Palais, par le comte de Szögyény, ambassadeur d'Autriche, le 5 avant le déjeuner. Après l'avoir lue, Guillaume dit qu'il devait en parler avec le Chancelier avant de donner une réponse définitive. Le déjeuner terminé, l'Empereur causa de nouveau avec Szögyény et lui dit que l'on pouvait à Vienne « également dans ce cas » compter sur le plein appui de l'Allemagne. Sans doute il devait demander d'abord l'avis du Chancelier, mais il était certain qu'il serait de son avis, en particulier en ce qui concernait une action contre la Serbie. Selon lui, il ne fallait pas attendre pour l'entreprendre. L'attitude de la Russie serait certainement hostile, mais il y était préparé depuis des années, et si une guerre s'en suivait, il ferait preuve envers l'Autriche de sa fidélité habituelle. La Russie n'était d'ailleurs pas prête et hésiterait à en appeler aux armes. Aussi Guillaume déplorerait-il que l'Autriche n'utilise pas un moment aussi favorable pour faire entrer ses troupes en Serbie.

En ce qui concernait la Roumanie, Guillaume veillerait à ce que la conduite du roi Carol et de ses conseillers soit correcte. La conclusion d'un traité avec la Bulgarie « ne lui était nullement sympathique ». A cette heure, comme précédemment, il n'avait pas la plus petite confiance dans Ferdinand et dans ses conseillers, néanmoins il ne faisait aucune objection à la conclusion d'un traité avec la Bulgarie, pourvu qu'il ne contienne aucune pointe contre la Roumanie.

Après le départ de l'ambassadeur, Guillaume reçut le Chancelier, puis, le lendemain 6, partit pour le Nord. Le 6, dans l'après-midi, l'ambassadeur et Hoyos furent reçus par le Chancelier, qui précisa ce qu'avait dit l'Empereur. L'envoyé allemand à Bucarest attirerait l'attention du roi Carol sur la nécessité de réprimer l'agitation contre l'Autriche en Roumanie. Le Cabinet de Vienne apprécierait lui-même ce qu'il devait faire en Serbie, mais une action immédiate serait ce qu'il y aurait de mieux, car le moment actuel était plus favorable que ne le serait un plus tardif.

Le Dr Gooss en conclut que ce qu'on a dit d'un Conseil de la Couronne tenu le 5 juillet à Potsdam était faux. Pour un Conseil de la Couronne, il a certainement raison, mais qu'un Conseil ait été tenu le 5 est certain. Trois sources indépendantes (le *Rotterdamer Courant* d'après un des diplomates allemands de Saint-Pétersbourg), Lichnowsky et Wangenheim l'attestent (Wangenheim y a même pris part). Il est probable que, le 5 *au soir*, l'Empereur a réuni dans une sorte de Conseil les personnalités éminentes présentes au Palais et

leur a demandé leur avis sur les conséquences d'une réponse favorable faite à l'Autriche, *sans leur dire qu'il s'était déjà engagé.*

Les conséquences du consentement de l'Allemagne furent discutées dans un Conseil des ministres, à Vienne, le 7 juillet. Ses membres semblent avoir incliné à une action militaire contre la Serbie *sans négociations préalables*, mais le comte Tisza s'y opposa et *força* ses collègues à adopter son avis. La note qui devait être présentée à la Serbie fut ensuite adoptée dans un autre Conseil tenu le 19. Par déférence pour M. Poincaré, qui allait à Saint-Pétersbourg et devait y rester jusqu'au 23, la remise de la note fut retardée jusqu'à ce jour. Elle fut même ensuite différée de 5 à 6 heures du soir, pour que « le fier » président ne puisse en conférer avec le Tsar avant son départ. Ce retard déplut à Berlin, d'où l'on fit déclarer le 8, le 9 et le 16 qu'on le déplorait beaucoup.

En s'engageant contre la Serbie, on s'attendait à Vienne et à Berlin à ce que la Russie proteste et même menace, mais on ne la craignait pas, si l'Angleterre ne la soutenait pas. C'est ce qui sembla d'abord se produire, et le Dr Gooss attribue l'intransigeance autrichienne à ce que l'on avait appris le 27 à Berlin et à Vienne par un avis venu de la Cour de Copenhague qu'on était rassuré, l'Angleterre ayant fait dire à Saint-Pétersbourg qu'elle ne soutiendrait pas la Russie. Le 28, à 10 heures du matin, Guillaume écrivit à Bethmann qu'il ne restait plus à l'Autriche qu'à procéder à l'occupation d'une portion de territoire serbe, *sans guerre*, pour avoir une garantie de l'exécution des promesses serbes, et qu'il fallait en avertir l'Autriche. A ce moment on pouvait encore croire à Berlin que la déclaration de guerre à la Serbie était éloignée, car le 27, à 23 heures 10, Berchtold avait télégraphié à Berlin que « la déclaration de guerre aurait lieu dans les jours qui suivraient », et Conrad de Hötzendorf avait dit à Tschirschky, le même jour, que la mobilisation autrichienne ne serait terminée que le 12. Or, le 27, dans la journée, Berchtold avait obtenu de François-Joseph l'autorisation de déclarer la guerre le 28 au matin. Mais les Allemands ne pouvaient pas se plaindre de cette déclaration de guerre, car le 27 au soir Jagow avait encore exprimé à Szögyény son regret que le commencement des hostilités tarde tant. La lettre de Guillaume ne contenait donc qu'un conseil de s'assurer *par intimidation* des avantages que procure d'habitude la victoire. Il n'était réalisable que si la Serbie, se voyant abandonnée, prenait peur. Sir E. Grey lui donna une forme loyale en proposant, le 29 au soir, que l'Autriche déclare qu'après avoir fait occuper une portion du territoire serbe, « elle n'avancerait pas plus avant pendant la médiation des puissances entre elle et la Russie ». Le Chancelier allemand pressa Berchtold d'accepter partiellement la proposition Grey, la neutralité de l'Italie et de la Roumanie étant vraisemblable.

Le Conseil des ministres autrichiens en délibéra le 31 juillet. Berchtold commença par annoncer que François-Joseph avait déclaré que « l'arrêt des hostilités contre la Serbie était impossible » et avait approuvé que, sans accepter la proposition anglaise, on lui fasse « une réponse conciliante dans la forme ». Le Conseil se déclara avec violence contre toute Conférence. En conséquence, le 31, à 13 h., *avant que l'on ait appris à Vienne la mobilisation générale russe*, François-Joseph télégraphia à Guillaume qu'il venait (à 12 h. 23) d'ordonner la mobilisation générale dans ses Etats et n'arrêterait pas les hostilités contre la Serbie. Guillaume a donc *menti impudemment* au président Wilson quand il lui fit télégraphier qu'il avait reçu, le 30, de Vienne et de Londres, des télégrammes contenant des propositions identiques. La mobilisation générale autrichienne était d'ailleurs dans une certaine mesure la conséquence d'une fourberie allemande: le général de Moltke avait, le 30, parlé à l'attaché militaire autrichien de telle façon que celui-ci, à 19 h. 40, avait « envoyé un télégramme contenant le conseil pressant de mobiliser immédiatement ».

Le 31, dans l'après-midi, Guillaume télégraphia à François-Joseph pour lui dire que le 2 serait le premier jour de la mobilisation allemande, et qu'il était prêt à commencer aussitôt la guerre contre la Russie. Il le priait de porter contre celle-ci les principales forces autrichiennes et « de se montrer aussi conciliant que possible envers l'Italie, afin que toute la Triple Alliance commence la guerre en même temps ». Le 1er, à 17 h. 45, François-Joseph l'en remercia « avec enthousiasme ».

Le 2 août, à 16 h., on apprit à Vienne, par un télégramme de Szögyény, que la Russie n'avait pas répondu à l'ultimatum allemand, que les troupes russes avaient franchi la frontière près de Bialla, et que la Russie avait en conséquence attaqué l'Allemagne, « qui n'avait plus à déclarer la guerre ». Berlin a donc caché à Vienne : 1° avoir ordonné, le 1er, à 12 h. 25, de déclarer la guerre à la Russie (ordre exécuté à 19 h. 10 à Saint-Pétersbourg); 2° avoir fait bombarder par un croiseur, dans la nuit du 1er au 2, le port de Libau. De sorte qu'on peut se demander si l'incursion russe près de Bialla a réellement eu lieu.

ÉMILE LALOY.

§

L'Essai sur l'Organisation juridique de la Société Internationale, du Dr S. Tchéou-Weï, de Pékin, préfacé par le Dr E. Bise, de l'Université de Fribourg, est d'une exceptionnelle actualité. La guerre a fait surgir dans l'esprit de tous les hommes qui pensent, et à quelque nation qu'ils appartiennent, la question de savoir s'il ne serait pas possible de trouver le moyen d'éviter dorénavant de telles catastrophes. On peut dire en principe que ce moyen existe ; chacun le conçoit aisément dans la création d'une sorte de tribunal

international, muni des pouvoirs juridiques et de contrainte nécessaires à l'exercice d'une autorité constamment déléguée au maintien de la paix. La difficulté commence quand il s'agit de rendre pratique l'application de cette idée ; c'est pourtant le but que se propose M. Tchéou-Weï.

Son livre s'ouvre sur une étude historique des différents projets de paix perpétuelle qui furent élaborés par des personnages tels qu'Henri IV et son ministre Sully, Bernardin de Saint-Pierre, Bentham, Kant, J.-J. Rousseau, etc. L'auteur démontre que, depuis lors, l'idée a fait son chemin et que la Cour permanente d'arbitrage de La Haye est une étape énorme, malgré tout ce qu'en peuvent dire les négateurs ou les gens trop pressés, vers la création du tribunal international. Selon lui, cette création et toute l'organisation qu'elle comporte, quand on la compare aux idées généreuses, mais non réalisées des précurseurs isolés, prouve qu'il n'y a pas d'obstacle insurmontable à la formation, pour un jour plus ou moins proche, de l'organisme pratique chargé d'assurer définitivement la paix dans le monde.

L'étude de M. Tchéou-Weï est parfaitement claire et dénote un esprit précis, exigeant pour lui-même et désireux d'épargner le temps et la peine de ceux qui le suivent.

En feuilletant l'ouvrage, nous apprenons que durant la période de bouleversement par laquelle passa la Chine du v^e^ au II^e^ siècle avant Jésus-Christ, l'arbitrage fut d'emploi très fréquent entre les royaumes qui se disputèrent le pays. Sous la dynastie Tchéou, l'empereur avait le pouvoir de trancher les conflits entre les royaumes qui avaient conclu un traité d'arbitrage ; à la chute de la dynastie, les royaumes prirent l'un d'entre eux pour arbitre. Plus tard, au moyen âge, il existait à Pékin une cour permanente de justice internationale appelée couramment « la Haute Cour extérieure ». Des Etats tels que la Corée, la Cochinchine, l'Annam, la Birmanie, qui, tout en reconnaissant la suzeraineté de la Chine, n'en restaient pas moins indépendants et libres, y recoururent souvent pour trancher les conflits entre eux.

De nos jours, la Chine, contrairement à ce qu'a fait le Japon (l'auteur fournit des précisions), a donné son adhésion à tout ce qui fut proposé ou réalisé en vue d'aboutir un jour à l'arbitrage international.

Avant de rechercher les moyens pratiques de donner au droit international, quant à son application, des sanctions efficaces, M. Tchéou-Weï résume ce que les auteurs ont proposé à cet sujet et il conclu que les sanctions préconisées par eux sont insuffisantes et souvent peu juridiques. Vient ensuite l'énumération des contraintes, qui, selon lui, pourraient être prononcées efficacement contre les Etats rebelles à l'arbitrage.

Enfin l'ouvrage est suivi d'une importante bibliographie, dont il faut savoir gré à l'auteur, car elle représente un effort dont beaucoup bénéficieront.

ANDRÉ DUBOSCQ.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Lieutenant-colonel Mayer : *Le Ministère Fidiscz*, in-18, Payot, 4,50. — Gustave Somville : *Dinant* Perrin. 3.50 — Gustave Hervé : *La Grande Guerre au jour le jour, la Gloire de Verdun*, Ollendorff, 6 fr. — Benjamin Vallotton : *Et la Suisse*, Berger-Levrault, 0,90 cent.

Le Ministère Fidicsz, tel est le titre d'un « essai d'anticipation *à posteriori* », sur le conflit qui vient de finir et dont l'auteur, le lieutenant-colonel Mayer, est un des plus originaux parmi nos critiques militaires. Il y suppose admises, avant le début des hostilités, les idées qui paraissent aujourd'hui, l'expérience terminée, les plus proches de la vérité sur les questions vitales, comme celle de la conduite de la guerre, etc. Une pareille hypothèse rend légitime de penser que les événements auraient de ce fait suivi un tout autre cours. C'est le fil de ces événements que le lieut.-col. E. Mayer a entrepris de nous faire suivre, grâce à une fiction ingénieuse, amusante et instructive à la fois, fiction qui épouse parfois les formes de la réalité d'assez près, pour qu'on ait l'illusion, par moments, de ne plus se trouver dans le domaine de l'invention.

Longtemps avant la guerre, le lieut.-col. E. Mayer avait donné une étude sur l'extension et l'inviolabilité des fronts, qui, rééditée en 1916, attira sur lui, à juste titre, l'attention du public. L'extension des fronts était la conséquence de l'importance des effectifs mis en jeu; leur quasi-inviolabilité en était une seconde conséquence. Cela peut se soutenir, sans qu'il soit besoin de grands développements.

Si son livre qui paraît aujourd'hui avait vu le jour dans le cours de 1917, par exemple, nul doute qu'il n'eût remporté un éclatant succès. Les événements alors servaient trop d'illustration à une pareille thèse. Malheureusement pour le lieut.-col. E. Mayer, la guerre prit, sous la direction du maréchal Foch, un cours inattendu pour beaucoup. C'était, une fois de plus, la révélation qu'à la guerre il n'y a ni vérité dogmatique, ni principes immuables. Tout s'y ramène à une question de commandement, d'opportunité et d'effectifs, et quand je dis : d'effectifs, je sous-entends : à valeur égale. Ce qui paraît impossible à tel chef se trouve réalisé par un autre, de tempérament et de préparation différente. Je ne prétends rien apprendre en cela au lieut.-col. E. Mayer. Il faut d'ailleurs lui rendre justice de ne jamais avoir présenté sa thèse que sous la forme d'un événement probable. Il est trop avisé pour se cantonner dans l'absolu. Mais revenons à son livre.

Il est difficile d'analyser un tel livre, où le paradoxe se trouve ingénieusement mêlé aux assertions du sens commun. Et en m'exprimant ainsi, je n'entends pas diminuer sa réelle valeur ; il est original, vivant, chatoyant d'idées. Tout y excite notre réflexion, notre besoin de controverses; et si quelques-unes de ses affirmations ou de ses propositions surprennent à un premier contact, il est indéniable qu'elles gagnent à mûrir dans l'esprit. Elles paraissent alors acceptables, viables ; et l'on est souvent au moment de se dire : Pourquoi pas ?

Si on voulait résumer cette étude d'un homme de science et de réflexion, qui a voulu lâcher la bride à sa fantaisie, on pourrait la ramener à trois points essentiels. Ces trois points constituent les grands enseignements qui se dégagent de la guerre dans la pensée de l'auteur, au moins jusqu'au printemps de 1918. Si ces enseignements avaient été admis en août 1914, ils auraient profondément modifié la physionomie de la guerre.

Premier point : Dès l'ouverture des hostilités, les armées adverses essaient de se déborder en étendant leurs fronts de plus en plus, et leurs états-majors, convaincus de la grande probabilité du principe de l'inviolabilité des fronts, ne recherchent pas une action décisive. Les fronts se stabilisent donc dès les premiers jours, après une série d'opérations semblables à celles auxquelles nous avons assisté après la bataille de la Marne et qu'on a appelées la *Course à la mer*. Seulement cette stabilisation des fronts a lieu sur la ligne-frontière, à peu de chose près, et le territoire national n'est ni entamé, ni souillé.

Deuxième point : Après une série d'expériences infructueuses, offensives partielles, suivies d'échecs, on en vient à admettre en France que la guerre sera strictement défensive. Dès lors, la guerre est surtout une question d'organisation.

Le ministre de la guerre Fidicsz, dans lequel on retrouve certains traits de l'un de nos anciens ministres civils de la rue Saint-Dominique, — il ne faudrait pas cependant pousser trop loin l'identification, ce serait faire tort à l'un et à l'autre, — en vient logiquement à supprimer le généralissime, dont la personne et les attributions font double emploi avec les siennes propres. Il n'y a plus d'opérations; partant, il n'est plus besoin de cerveau pour les concevoir.

Le front est divisé en neuf secteurs, trois au centre, trois à chaque aile. Chacun de ces secteurs est organisé en profondeur sous le commandement d'un général relevant directement du ministre de la Guerre. Ce dernier a dans sa main les réserves, qui peuvent être dirigées sur tel secteur menacé. Dans ces conditions, le généralissime n'a plus dans sa sphère d'activité que les attributions qui sont du ressort même du ministre de la Guerre: nominations, récompenses, etc. Donc il peut être supprimé avec avantages; et le ministre

Fidicsz le supprime d'un trait de plume. Ainsi, en ces deux points essentiels nous apparaît une conception de la guerre sans bataille et sans généralissime. Ce sont deux économies sérieuses.

Le troisième point offre un intérêt plus vif encore. Le ministre Fidicsz constate que ses collègues du ministère n'ont pas toutes leurs préoccupations orientées vers la guerre. Ils songent surtout à organiser l'après-guerre. Le soin excessif qu'ils prennent de leurs intérêts particularistes nuit à l'unité de l'effort qui doit tendre toute la nation vers un but unique : la guerre. L'homme extraordinaire qu'est Fidicsz, dès qu'il a entrevu cette vérité, éconduit les autres ministres et se proclame dictateur. Malheureusement, il meurt subitement, au moment de prendre la dictature. « Ce n'était qu'un rêve, nous dit l'auteur, mais c'était un si beau rêve ! »

Ainsi, d'après le lieut.-col. Mayer, eussions-nous eu, en 1914, l'expérience acquise après plus de quatre années de lutte, nous aurions eu la guerre sans bataille, sans généralissime, avec, pour simple couronnement, une dictature civile. Peut-être trouvera-t-on que de ces trois innovations nous n'avons connu que la dernière, et encore *in extremis*, et à un moment où il n'est guère plus besoin qu'elle se fasse sentir. Telles sont les grandes lignes de cette curieuse étude ; mais ce serait en donner une physionomie infidèle que de s'en tenir à ces simples indications. Son intérêt réel est peut-être plus encore dans les innovations de détail que l'inspiration du moment où la nécessité dicte au ministre Fidicsz.

Il y a là une source inépuisable de sujets de discussions. Ce n'est pas un mince mérite pour un livre que de provoquer ainsi à la bataille des idées.

JEAN NOREL.

§

Le volume de M. Gustave Somville, **Dinant**, *massacre et destruction*, est le livre d'un témoin et un livre posthume, — l'auteur qui a recueilli documents et témoignages étant mort avant leur publication. Il a donné en somme le résumé des faits, leur essence, et ses récits sont l'acte d'accusation de la sauvagerie allemande, exaspérée encore par la résistance des Belges, et qui voulait terroriser pour arriver plus rapidement au but. Après avoir épilogué sur le caractère « haineux et envieux » de la race et déterminé ainsi la cause de l'acharnement féroce qui la pousse à détruire, « avec une sorte de joie malfaisante et sadique les chefs-d'œuvre d'architecture des pays attaqués », il indique spécialement le rôle néfaste de la Prusse, qui a contaminé toute l'Allemagne, avant de rappeler quelques faits du passé de la ville, entre la destruction de Charles le Téméraire et l'exposition de Dinanderie en 1907, qui fut le prétexte d'une fête merveilleuse et où l'on put admirer non seulement des cuivres, mais

des dentelles, des tissus, des broderies, des tapis, des vêtements d'église, des peintures et pastels anciens, — et qui fit suite aux expositions précédentes de Bruges et de Liége.

Pour faciliter la lecture de son livre, M. Gustave Somville a donné une topographie rapide de la ville, qui s'étend le long de la Meuse et au pied d'une colline, sur une longueur de 3 kilomètres. Au milieu se trouve la Grand'Place et l'église collégiale, au pied d'un rocher haut de 80 m. et dominé par la vieille citadelle. Une longue rue, à mi-distance de la rivière et des hauteurs qui la suivent, traverse Dinant. — De 1711 maisons que comptait l'endroit, il en est resté 767 et qui sont plus ou moins endommagées ; 65 l'ont été par le bombardement, les autres par l'incendie. De la Grand'Place, à perte de vue, en amont et en aval, sur une longueur de quinze cents mètres, on n'aperçoit que des ruines. Sur la périphérie (faubourg de Leffe, partie du faubourg Saint-Paul, quartier Saint-Médard, sur la rive droite) la ville a été plus ou moins épargnée. Naturellement l'ennemi a partout pillé, cassé ou sali. Dès le début de l'action (15 août 1914), il tira sur l'hôpital et l'orphelinat contigu. On évacua la citadelle où il y avait du reste peu de troupes, et l'on y laissa des blessés, qui furent massacrés dès l'occupation (1). En descendant dans la ville, les Allemands surprirent une quarantaine des nôtres dans un café. « On jeta leurs armes à la Meuse ; trente d'entre eux échappèrent en se tenant blottis dans une cave », et un retour offensif permit de réoccuper momentanément la ville, qui n'avait d'ailleurs pas été défendue. On y trouva des blessés massacrés, « le corps d'un caporal suspendu par un crochet en fer comme à l'étal d'un boucher ». La tuerie générale commença ensuite (21 août) ; cent cinquante soldats ivres, hurlant à la mort, envahissent d'abord la rue Saint-Jacques, tirant dans les fenêtres, hachant portes et volets, jetant des bombes incendiaires qui mirent de nombreuses maisons en feu. La population avait été prise de panique et voulut traverser la Meuse pour se mettre à l'abri ; mais il n'y avait que deux barques d'utilisables, et, de notre côté, on craignit l'encombrement des routes, de sorte que le passage fut bientôt arrêté. Un millier de personnes cependant put quitter la ville. — Le bombardement commença le lendemain. Les Français avaient fait sauter le pont, afin de retarder l'ennemi, et ne laissaient qu'un rideau de troupes, quelques canons et mitrailleuses. Bientôt ce fut l'invasion, la ruée des colonnes allemandes, et, dès lors, le pillage général, le carnage. On jetait dans les maisons des fusées incendiaires ; certains des habitants furent mis en avant des troupes pour servir de *boucliers* (2) ; les plus heureux

(1) Fait exceptionnel, un des blessés français fut secouru par un capitaine allemand, malgré les protestations et grognements de son entourage, Cf. p. 68.

(2) On cite même des prisonniers qui servirent de boucliers *pendant deux jours* avant d'être jetés en prison.

se trouvèrent emprisonnés, mais demeurèrent sans nourriture. De la Collégiale, pillée, dévastée, on incendia le clocher et les toits ; le feu se trouva mis aux portes, mais ne parvint pas à les détruire. Et le récit continue, mentionne encore des massacres, l'arrestation des femmes et des enfants. Certains se trouvèrent fusillés au faubourg Saint-Nicolas, pendant que des soldats, qui assistaient à la scène, du haut d'une terrasse, s'esclaffaient bruyamment. Une femme qui vivait encore fut jetée dans la fosse, — le fait se trouve plusieurs fois mentionné. Au quartier de Leffe, où l'on fusilla les habitants sans le moindre prétexte, l'officier qui commandait fit lever les survivants en leur donnant sa parole d'honneur qu'ils auraient la vie sauve ; une mitrailleuse les abattit aussitôt. La façade d'une maison portait encore les traces de ce haut fait quand écrivait l'auteur : des cheveux agglutinés à de la matière cérébrale et des éraflures de balles. Tous les hommes qu'on pouvait prendre étaient en somme fusillés, les femmes retenues captives. Un M. Naus, très âgé, fut abattu et le corps coupé en deux. « Comme ils avaient l'ordre de fouiller les maisons du Rivage, vers la Roche-Bayard, lit-on plus loin, les soldats parquèrent les habitants du faubourg Saint-Paul sur un espace de trente mètres, le long du parapet, juste en face des nôtres, les obligeant à rester debout, piquant de leurs baïonnettes ceux qui se baissaient, forçant les femmes à tenir leurs enfants sur les bras. Plus loin il y a un groupe de gens fusillés sur lesquels les troupes en passant viennent cracher, marcher, et qu'ils percent de leurs baïonnettes. A la prison, un officier s'approche du bureau directorial, et, à travers la fenêtre, tire un coup de revolver sur un médecin qui pansait des blessés ; le médecin, qui ne fut pas atteint, eut la présence d'esprit de faire le mort et put s'échapper ensuite. L'imprimeur Gérard, dans la poche duquel on trouva une laisse de chien, fut injurié et bousculé, sous prétexte que « l'arme » devait servir contre les Allemands. On faisait passer les habitants les bras levés entre des soldats qui les menaçaient de leur baïonnette ou de leur revolver, qui les maltraitaient, leur donnaient des gifles. L'abbaye de Leffe, au nord de la ville, fut pillée, après avoir payé une rançon de 15.000 fr. sur 60.000 qu'exigeait l'ennemi. On accusa les moines, des Prémontrés, « d'avoir prêché la guerre en France » ; on leur prit montres, lunettes et « tout ce qu'ils possédaient » ; deux des frères furent tués dans le canal souterrain « où coule le ruisseau des Fonds de Leffe » ; les autres furent frappés, brutalisés, et enfin emmenés jusqu'à Marche, où l'on finit par les relâcher. Il n'en fut pas de même des prisonniers civils, qu'on conduisit à Cassel et ensuite en Allemagne, 400 personnes, « traitées comme des bêtes », et tandis que les femmes et les enfants étaient chassés dans la campagne. — Dinant flamba, brûla pendant quatre jours et quatre nuits ; tout le pays alentour était dévasté, incendié ;

M. Gustave Somville cite d'abord vingt-sept villages de l'arrondissement, ailleurs une vingtaine d'autres, qui furent plus ou moins détruits, — chiffre encore inférieur à la réalité. Il établit du reste que cette dévastation fut parfaitement préméditée, sous prétexte qu'on devait « punir » la Belgique et que ses habitants combattaient comme francs-tireurs. — Mais nous connaissions déjà cette histoire, et les Allemands, il l'établit fort bien, ont fini par s'accuser entre eux. Le livre conclut, après des protestations officielles, en donnant la liste des morts (1) et celle des immeubles détruits, — constatations après lesquelles tout commentaire devient inutile.

Un des volumes de *la Grande Guerre au jour le jour*, le recueil des chroniques publiées par Gustave Hervé dans *la Guerre sociale* et *la Victoire*, est consacré à **la Gloire de Verdun** et comprend l'ensemble de ses articles du 1er février au 31 juillet 1916. C'est l'époque, en effet, du siège de la ville, de la ruée furieuse des troupes allemandes contre « la première forteresse de leur principal ennemi ». et dont on peut retrouver les péripéties et alternatives diverses, — l'énorme effort qui se brisa contre la résistance obstinée des nôtres. Les inquiétudes, les impatiences du moment, — la foi toujours et quand même, — on les revit en parcourant ces articles, aux titres rappelant les préoccupations d'antan: *L'offensive allemande; Par où attaqueront-ils; Heures d'angoisse; Si Verdun tombait; Sur la rive gauche de la Meuse; Autour du fort de Vaux; Passeront pas!* etc... Pour conquérir les deux kilomètres qui séparent le fort de Douaumont du fort de Souville, l'armée du Kronprinz avait mis quatre mois. L'offensive déclanchée sur la Somme arrêta ensuite définitivement l'ennemi. — Mais les articles de Gustave Hervé parlent de tout durant cette période, et l'on y retrouve les incidents, les événements quotidiens. Il s'occupe des zeppelins, de l'armée serbe, de la mort de l'*Amiral Charner*, du geste de Galliéni à propos de la question des bistros; il donne des choses sur la Russie, le danger polonais, la France et la Pologne, le fiasco d'Irlande, l'offensive contre l'Italie, la question de Salonique, la victoire anglaise du Jutland, la débâcle autrichienne, l'offensive de la « méprisable » petite armée anglaise, etc... C'est dire qu'on revit, à feuilleter le livre, les préoccupations, les joies, les tristesses comme les espérances de cette période tragique, à côté des petites chicanes, des discussions sur le problème des loyers, des parlottes et criailleries de la politique.— On peut ne pas aimer Gustave Hervé, qui a des détracteurs comme des partisans. Mais il mérite toujours d'être lu, car il a son franc-parler. Il dit ce qu'il veut dire, et c'est en somme une qualité beaucoup plus rare qu'on ne pense.

(1) Cette liste comprend 625 noms, chiffre porté depuis à 665 (Ligue pour la reconstruction de Dinant, *Le Matin*, 10 juillet 1919).

Et la Suisse!... de M. Benjamin Vallotton, est une forte brochure où l'auteur déplore que la République Helvétique n'ait pas protesté, comme c'était son devoir de pays neutre au moment de la violation de la Belgique. C'est un point de vue. Mais nous savons trop que les protestations platoniques sont parfaitement inutiles. « On a voulu, dit-il ensuite, faire oublier ce silence par la charité. » Je crois pourtant que l'élan en somme unanime du peuple suisse, — malgré la présence de nombreux Allemands, — n'avait rien de calculé. Mais on a pensé devoir faire des distinctions. La Suisse romande nous fut toujours sympathique ; mais « le pays traversa une crise qu'on put croire mortelle ». La bienfaisance dès lors se fit anonyme. Une crieuse de journaux de Zurich confectionna de sa main cinquante-deux chemises au cours d'un seul hiver ; une campagnarde remit au Comité de Secours toutes ses économies d'une année ; une autre femme apporta 2.000 fr. M. Benjamin Vallotton parle de diverses associations qui s'occupèrent des prisonniers ou évacués : *l'Agence internationale ; le Revoir ; le Bonheur familial ; l'Œuvre universitaire*. Ce fut aussi : *l'Œuvre des Marraines*, qui paraît avoir été comprise plus sérieusement que chez nous ; *l'Union des Marraines Vaudoises ; le Rameau d'Olivier*, du canton de Neufchâtel. Il y eut jusqu'aux enfants, qui fabriquèrent des choses, qui vidèrent leur tire-lire, ou se tinrent bien sages à la classe pour avoir *un sou* chaque samedi (!). L'un organisa une collecte parmi les camarades de son quartier, dans un bourg du Valais, — et publia *la liste des donateurs*. Certains avaient versé jusqu'à quatre sous ! Il y eut aussi les petits malades du *Sanatorium de Leysin*, qui se privèrent pour envoyer 50 fr. aux soldats aveugles. — Cependant, on voit défiler la misère des réfugiés, les pauvres gens qu'il faut vêtir, nourrir, consoler avant de les diriger vers la France. M. Benjamin Vallotton en convient du reste, l'intervention des Suisses ne se borna pas à ces attentions charitables. Six mille des siens s'engagèrent en France au lendemain de la violation de la Belgique ; ils se battirent à Arras, à Carency, à Souchez, à Notre-Dame-de-Lorette, à la butte de Souain, et beaucoup se firent tuer bravement, comme le capitaine Junod et le pasteur Samuel Bourquin.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

« L'ENNEMI EST A DROITE ». — Le gouvernement impérial que préside l'ancien vice-président de la commission générale des syndicats, Gustave Bauer, apparaît de plus en plus comme l'instrument aveugle des desseins de la droite. Comment saurait-il en être autrement ? C'est grâce au concours des officiers réactionnaires que l'ordre règne

en Allemagne, et le *Vorwaerts* a beau inscrire, en grosses lettres, en tête de son numéro du 8 octobre, le mot d'ordre de Scheidemann : « L'ennemi est à droite », les gens dont il est l'organe ne peuvent se maintenir au pouvoir que parce que les troupes de Noske veillent à leur sécurité.

Singulière destinée que celle de cet ancien sous-officier qui fut un des premiers à déclancher la révolution et qui tient maintenant dans ses mains le sort d'une nation de 60 millions d'âmes. Fortement attaqué au cours d'une réunion de militants socialistes, tenue à Berlin le 28 septembre, il a voulu expliquer lui-même son rôle et comment il a été amené à rétablir l'ordre dans le pays.

La révolution allemande eût été d'une beauté et d'une élévation incomparable, s'est-il écrié, si les grandes masses se fussent inspiré vraiment d'un sentiment social et socialiste, au lieu de ne chercher qu'à tirer pour elles-mêmes le plus de bénéfice possible. Pour des centaines et des millions d'individus, la révolution n'a été qu'une occasion de piller. C'est ainsi qu'on met en méfiance les gens de bien, et qu'on les contraint de retourner vers l'ancien régime.

Le ministre de la Défense nationale n'a pas nié le courant qui pousse actuellement l'Allemagne vers la réaction, et ses auditeurs se sont bien gardés de le contredire. Ses paroles ont été couvertes d'applaudissements. « Pour notre grand malheur, a poursuivi M. Noske, aucun chef hors de pair n'est sorti des rangs des soldats et des sous-officiers, quoique le pouvoir fût partout entre leurs mains. » C'est pourquoi il s'est vu contraint de faire appel aux officiers de l'ancienne armée. Mais, pour expliquer comment il en est venu là, il est remonté aux débuts de la révolution :

Quand j'arrivai à Kiel, je ne trouvai pas la moindre direction dans le mouvement révolutionnaire (1). J'ai été le premier, en Allemagne, à faire partie d'un conseil de soldats ; ensuite, j'ai péniblement recruté les autres membres du conseil. Le lendemain, la distribution des vivres ne fonctionnait plus et 40.000 hommes etaient sans solde. Un flot de catastrophes menaçait de se déverser sur la contrée. Alors, je suis allé chercher un à un les anciens officiers et les anciens fonctionnaires, battus et couverts de crachats comme ils l'étaient, et avec eux j'ai évité le pire.

Il en a été exactement de même ici, à Berlin. C'est le porteur d'un des noms allemands les plus connus qui, en risquant mille fois sa vie, a volé et rassemblé pour mon compte, dans les casernes, les fusils et les munitions destinés à mes premiers volontaires. (*Une voix: Qui est-ce ?*) — Si vous voulez le savoir, c'est un comte de Bismarck. Si vous l'aviez pris sur le fait, vous l'auriez assommé. Et moi, maintenant, on veut que j'oublie le secours que ces officiers-là m'ont donné pour le salut du pays ? Le parti sozialdemorate ne doit pas écarter de moi les hommes dont je ne pouvais

(1) Noske devint gouverneur de Kiel, le 6 novembre 1918.

me passer à Kiel et à Berlin, les hommes dont je ne peux pas me passer aujourd'hui.

Avec une brutalité toute bismarckienne, le ministre de la République a assumé la responsabilité de ses actes. Il y a quelques mois il a étouffé dans un bain de sang les révoltes spartaciennes de Berlin, de Brême et de Munich. Il est prêt à recommencer : « Personne, a-t-il dit à la même réunion, ne serait en état de vider plus vite que moi la gigantesque étable à pourceaux dont je me suis chargé. » Les partis de droite ne lui ménagent du reste pas leurs éloges. Voyons comment s'exprime la *Gazette de Cologne* qui ne cesse de faire, sous l'œil bienveillant de la censure britannique, une propagande sournoise en faveur de la restauration monarchique. L'ancien organe national-libéral écrit, dans un article de fond, en date du 12 octobre :

Nous n'avons pas de raison de rompre une lance en faveur de M. Noske — il sait du reste se tirer d'affaire tout seul, — et à aucun prix nous ne voudrions louer cet homme, parce que nous ne ferions que lui nuire. Mais il faut pourtant que cela soit dit : Noske, bien qu'il ne laisse passer aucune occasion pour se présenter comme social-démocrate et comme prolétarien, est *le seul homme du nouveau régime en qui la bourgeoisie ait confiance*, (C'est la *Gazette* qui souligne.) Non pas qu'il soit une nature de chef d'une capacité intellectuelle supérieure, mais surtout parce qu'il est le seul, dans tout le collège gouvernemental, qui ait le courage et la volonté d'obéir aux injonctions de la saine raison. Une *Reichswehr* ne peut remplir son but, lequel consiste à protéger le peuple et le gouvernement (même un gouvernement socialiste) que si on peut se fier à elle, que si elle a de bons officiers; seuls des hommes de caractère et d'énergie peuvent être de bons officiers ; des hommes de caractère ne peuvent changer d'un jour à l'autre, et, de monarchistes convaincus qu'ils étaient, devenir des républicains convaincus.

... M. Noske, l'ancien sous-officier, comprend évidemment quel profond *amour de la patrie* doit animer des hommes qui, pendant quatre ans, ont combattu sous le drapeau de leur chef suprême de la guerre, et qui maintenant, pour protéger la personne de MM. Ebert et Bauer, se laissent bombarder de crottin de cheval par des femelles spartaciennes, sans avoir le droit de se défendre. Le maréchal de Hindenburg les a précédés, en leur inspirant le patriotisme et l'amour du sacrifice ; d'innombrables fonctionnaires de toutes les branches de l'administration s'exercent quotidiennement à faire leur devoir au service du peuple, sans autre récompense que la satisfaction intime d'avoir accompli leur tâche. *C'est à tous ces hommes, et presque à eux seuls, que nos potentats socialistes sont redevables du fait que l'armature de l'Etat, désorganisée par leur Révolution, ne se soit pas entièrement brisée entre leurs mains.*

Après avoir encore souligné ce passage, la *Gazette* conclut en disant qu'il faut voir les choses comme elles sont et non pas comme on voudrait qu'elles fussent. Si l'on compare le chaos républicain

à l'ordre monarchique, il est naturel qu'on sente grandir le désir du passé. Mais la forme du gouvernement importe peu. L'essentiel n'est pas de savoir « si l'on pourrait vivre mieux, mais si, d'une façon générale, on peut encore vivre ».

Pour que l'Allemagne puisse vivre, pour qu'elle puisse dominer l'esprit de désordre qui est au fond de la race, il faut qu'elle fasse appel à un autre instinct national, l'esprit d'obéissance. L'ordre germanique ne peut naître du consentement mutuel des citoyens ; il s'appuie toujours uniquement sur la force imposée d'en haut. C'est parce que Noske avait renforcé la garnison de Berlin, parce que cinquante mille hommes veillaient à la sécurité de la capitale que l'Assemblée nationale a enfin pu siéger dans le palais de l'ancien Reichstag. Toutes les précautions avaient été prises le jour de la rentrée. Le 30 septembre, de nombreuses patrouilles sillonnaient les rues avoisinantes ; des mitrailleuses et des automobiles blindées protégeaient les représentants du peuple contre les risques que pouvaient leur faire courir des soulèvements populaires.

Le nettoyage et la mise à neuf du palais s'étaient poursuivis pendant de longs mois, tant les ravages de toutes sortes, occasionnés par les Conseils d'ouvriers et de soldats, avaient laissé des traces, et les femmes de service étaient encore en train de donner leur dernier coup de balai, quand déjà les députés faisaient leur entrée. La salle des séances avait dû subir d'importantes modifications, car les membres du Reichstag n'étaient que 397, alors que ceux de l'Assemblée nationale (y compris les femmes) sont au nombre du 421. Un rang de fauteuils a été ajouté dans le fond et le couloir du milieu n'existe plus. Le drapeau qui ornait la coupole centrale a disparu. Il était rouge-blanc-noir et de soie, offert il y a dix ans par un groupe de femmes allemandes. On dit qu'il a été brûlé au moment des événements de novembre. Mais on a conservé la statue de pierre du vieil empereur Guillaume qui se trouve également sous la coupole. Il est vrai qu'elle tourne le dos à la salle des séances, ce qui avait toujours été considéré comme un symbole. En face de la tribune de la presse, on aperçoit la loge impériale, maintenant vide, et d'où l'on a enlevé le rideau. C'est de là que le Kronprinz applaudissait naguère les discours belliqueux de M. de Heydebrand, dirigés contre le chancelier Bethmann.

Le bon Bethmann, dit le *Vorwaerts*, a fini par se laisser prendre dans les filets des meneurs de la guerre, et aujourd'hui nous supportons les conséquences d'une politique qui ne se faisait pas dans cette salle, mais qui y était seulement louée ou critiquée.

La politique allemande, si l'on en croit l'organe de M. Scheidemann, ce sont maintenant les représentants du peuple qui la font ; mais à lire les discours de ces messieurs, il faut convenir que déci-

dément ils manquent d'allure. Les débats généraux, inaugurés seulement le 7 octobre, après que plusieurs séances avaient été consacrées à des projets de lois accessoires et à des « questions », traînèrent misérablement sans parvenir à intéresser l'opinion publique. Quand M. de Bulow exposait le programme du gouvernement, c'était une tout autre affaire. Quelle répercussion dans la presse du monde entier ! Et pourtant à l'heure qu'il est l'Europe est bien autrement attentive à ce qui se passe en Allemagne qu'il y a quinze ans. Mais tout le monde sait que M. Bauer, ce n'est pas grand'chose et qu'il n'existe que parce qu'il a Noske derrière lui. « *Justaf muss bleiben* », disent les Berlinois. (« Il faut que Gustave Noske reste. »)

Dans l'intervalle, le cabinet d'Empire avait été renouvelé pour la quatrième fois depuis la Révolution. La rentrée des démocrates qui s'étaient défilés au moment de la signature du traité de paix doit renforcer la position du cabinet. M. Schiffer a pris le portefeuille de la justice et assume les charges de vice-chancelier. A la suite de ce remaniement le ministère Bauer dispose d'une majorité écrasante dans le sein de l'Assemblée nationale, l'opposition étant réduite aux socialistes indépendants et aux deux petits groupes de la droite. Mais cette situation, avantageuse à première vue, est plutôt considérée comme une cause de faiblesse.

Après la première journée de discussion, MM. Bauer et Scheidemann ayant parlé, le *Vorwaerts* (8 octobre) écrivait :

L'image d'une nouvelle Allemagne se dessine en contours distincts, l'image d'une Allemagne qui est prête à la paix et au travail et qui a la force de se relever d'une chute profonde. Le discours du chancelier s'élève dans sa conclusion à de vastes points de vue, à de vigoureuses hauteurs en protestant contre l'action délétère du chauvinisme, les menées monarchistes dans l'armée et en affirmant la volonté déterminée du gouvernement de mettre un terme à ces intrigues destructives pour le peuple.

Le *Vorwaerts* n'est pas difficile. Ce qui caractérise le discours de M. Bauer, c'est le ton plaintif dont il parle des duretés du traité de paix et des souffrances du peuple allemand. Nous connaissons cette antienne. Le député conservateur Graefe l'a ponctuée, en affirmant cyniquement que ses amis avaient prévu ce qui arrivait. Parlant de l'ultimatum des Alliés au sujet du retrait des troupes allemandes des provinces baltiques, le président du Conseil s'est écrié : « Nous n'avions pas attendu cela de l'ère de la Ligue des Nations ! »

Les déclarations de M. Scheidemann, qui a pris la parole au cours de la discussion, sont assez significatives. Bien qu'il ne fasse plus partie du cabinet, il continue à lui souffler ses directives.

La guerre, a-t-il dit, est devenue si inhumaine qu'elle cesse d'être un moyen légitime d'action politique. Moi qui ai toujours été un adversaire du traité de Versailles, je marcherai résolument avec mes amis dans la voie

nouvelle où aucun peuple ne nous a précédés. Les Français sont restés les maîtres du dernier champ de bataille ; les Allemands sont maintenant les premiers à prendre le Droit comme base de la politique ; les deux peuples sont quittes. Aucune victoire militaire n'est assurée contre des retours de fortune, et l'on peut dire qu'une victoire définitive est une pure utopie.

Certes, l'Allemagne ne renonce pas à son bon droit (*sic*), car en se résignant à l'abjection, le peuple allemand entraînerait l'Europe entière dans son abaissement. Ce n'est que quand chacun occupera la place à laquelle il a légitimement droit que la paix pourra être considérée comme assurée, car elle sera alors la paix du Droit égal pour tous les peuples.

L'attentat contre Haase, œuvre d'un déséquilibré, perpétré le 8 octobre, au moment où le leader des socialistes indépendants se rendait au Reichstag, a quelque peu troublé l'harmonie des dissertations académiques, qui, selon un schéma établi, d'avance, se déroule chaque fois que le Parlement impérial aborde ce que l'on est convenu d'appeler un « débat général ». Les chefs de groupe ont repris seulement le 9 la série de leurs discours. Le problème de la Baltique, après de longues explications de Noske, et la question rhénane en ont formé le fond. Il faut retenir de cette discussion fastidieuse que ni les orateurs de la droite, ni les chefs des socialistes indépendants n'ont abandonné leur point de vue d'opposition irréductible, ceux-ci pour accuser le gouvernement de pactiser avec la réaction et de préparer, par ses mesures autoritaires, le retour des Hohenzollern, ceux-là, au contraire, pour affirmer que la République est une entreprise de désordre et qu'elle conduira nécessairement le pays à sa ruine.

M. Bauer a déclaré dans sa péroraison que le pays s'était remis au travail et qu'il exécuterait loyalement les conditions qui lui étaient imposées par le traité de paix. Acceptons-en l'augure, car il faut que l'Allemagne se décide enfin à remplir ses engagements et que, quoi qu'il arrive, elle paye.

HENRI ALBERT.

§

Belgique.

LES PROCHAINES ÉLECTIONS POUR LA CONSTITUANTE. — La Belgique est en pleine période électorale ; en d'autres termes, jusqu'au 15 novembre, elle se montrera sous son jour le moins favorable.

Les partis, qui s'étaient mis d'accord pour réaliser un gouvernement d'union nationale ont repris leur liberté d'action, les petites vanités politicieunes se sont réveillées, et c'est à qui l'emportera sur les autres. La caractéristique de ces prochaines élections est que le suffrage universel fonctionnera pour la première fois. Comme nous possédons en Belgique, depuis plusieurs années, un des systèmes de

représentation proportionnelle se rapprochant le plus de la vérité arithmétique, on peut dire que le résultat de ces élections exprimera assez exactement la force respective des courants de l'opinion belge.

Seulement, en Belgique, pas plus qu'ailleurs, la majorité des électeurs ne sait pas exactement ce qu'elle fait, et les mauvais bergers que sont les politiciens professionnels auront la partie d'autant plus belle que l'ingratitude de nos alliés a fait germer dans le pays des ferments de confusion et de déception, sans parler de toutes les difficultés matérielles.

Le parti catholique, qui, de 1884 à 1914, gouverna le pays sans interruption, semble être le parti qui perdra le plus de sièges dans le futur Parlement. Cependant, durant trente ans de pouvoir, il fit beaucoup pour la prospérité économique du pays, et ce fut son honneur de s'être engagé, sous la pression des événements de 1886, il est vrai, dans la voie des réformes sociales. Malheureusement pour lui, sa puissance électorale est surtout faite d'éléments ruraux, peu instruits et difficilement accessibles aux hautes considérations d'intérêt général. La stérile et déprimante politique de clocher fut trop souvent et n'a pas, hélas, cessé d'être le fait de ses élus, non des moindres. Sa principale erreur, qui se retourne maintenant contre lui, fut de mêler la politique à la religion, de se servir des congrégations et du clergé comme d'un levier électoral. Il ravala ainsi l'esprit catholique, qui est en soi une grande force morale, il le ravala jusqu'à en faire un synonyme d'obscurantisme, de favoritisme et d'égoïsme paysan. Si l'instruction obligatoire n'existe pas chez nous, il en est responsable. C'est aussi ce parti qui constitua le principal obstacle aux mesures exigées par le souci de la défense nationale, dont il feignait de ne pas voir la nécessité, tout simplement pour flatter sa clientèle rurale et aussi dans la crainte que ses ouailles ne se dégourdissent au contact de la caserne. C'est encore le parti catholique qui commit la faute d'encourager sans mesure le mouvement flamingant qui devait trouver sa déviation dans l'odieux activisme; il espérait ainsi maintenir les populations flamandes dans la limite d'un horizon extrêmement borné, les parquer en quelque sorte dans un espace étroit sur lequel une autorité à la fois politique et confessionnelle pourrait facilement se maintenir.

Je fais ici le procès du vieux cléricalisme belge, aussi démodé que funeste, mais qui, pour le malheur de la Belgique et de la meilleure pensée catholique, n'est pas encore vaincu complètement. Je faillirais cependant à mon devoir d'information exacte en ne soulignant pas que, dès 1893, il se manifesta au sein même du parti catholique une forte réaction, encore qu'insuffisante, contre ces éléments de bassesse et de stupidité, mais dont il était difficile au parti de se

passer. Au prix d'énormes difficultés, encore que fatalement accompagnées de concessions non moins considérables, des ministres intelligents, comme feu Beernaert, feu Nyssens trop oublié, Jules Renkin, le baron de Broqueville, osèrent une politique nationale et plus tolérante, une politique qui soutint et réalisa partiellement les projets d'élargissement du grand roi Léopold, son souci de défense nationale.

Il est regrettable que cette fraction du parti catholique, importante par son intelligence, son patriotisme, son sens précis des réalités, ne puisse se passer complètement des politiciens de sacristie. Mais même au Havre, en pleine guerre, elle était obligée de composer avec eux, avec ces petites gens, les Helleputte et les Poullet, qui, bien que détenant des portefeuilles gouvernementaux au nom de l'union sacrée, ne cessaient d'intriguer dans leur intérêt personnel, et, ce qui est infiniment plus grave, — la preuve n'en est que trop faite, — contre l'intérêt national belge en donnant en sous-main des gages à l'activisme flamingant, lequel n'est pas autre chose que la trahison organisée.

Or, pour tout patriote belge, l'heure des louches combinaisons électorales est passée. Belgique d'abord ! La Belgique compte trop de catholiques sincèrement, foncièrement patriotes, le cardinal Mercier en tête, pour que l'unité de l'ancien parti clérical ne soit pas brisée.

Quant au parti anticlérical, qui se compose d'une extrême gauche dite progressiste et d'une aile modérée dite doctrinaire, c'est un parti petit et gros bourgeois qui domine surtout dans les grandes villes et qui représente à la fois les intérêts des employés urbains et de la grande industrie. Sa situation parlementaire ne paraît pas menacée. Libéraux et catholiques patriotes seraient très susceptibles, au cours de la prochaine Constituante, d'être les pivots d'une politique nationale.

Reste le parti socialiste. Il ne recueillera certainement pas une majorité suffisante pour exercer le gouvernement, mais il est d'ores et déjà certain que ses gains seront sensibles. Il les aura mérités par son attitude nettement patriotique au cours de la guerre.

D'autre part, sa propagande de surenchère ne sera pas sans lui valoir des avantages par les temps d'énervement que nous traversons ; il faut voir les choses comme elles sont.

Dans le prochain Parlement qui sera une assemblée constituante, libéraux et catholiques patriotes formeront un bloc suffisant pour tenir en échec la racaille de l'activisme clérical ; les socialistes représenteront une force que nul ne saurait dédaigner et dont la résultante sera nationale, Ah ! sans doute, des dogmatiques diplomates comme Vandervelde, des sectaires comme Camille Huysmans demeurent toujours des hommes dont l'action est à craindre. Mais, à tout prendre, la participation des socialistes belges au gouvernement

n'a pas donné de mauvais résultats. Quand les ministres Vandervelde et Anseele ont essayé d'induire le prolétariat belge à participer, en compagnie de boches, à la Conférence de Londres, ils ont été reniés par leurs troupes pour la première fois de leur existence publique. C'est que le moral de notre population ouvrière est excellent et qu'ils ont vu l'ennemi d'assez près pour ne pas se laisser reprendre trop facilement au verbiage internationaliste. Avec un tel contrepoids, on peut être assuré que les chefs socialistes appelés éventuellement au gouvernement s'appliqueront surtout à la solution des questions sociales, dans un esprit socialiste, évidemment, mais surtout dans un esprit belge.

Je ne crois donc pas me tromper en écrivant que le gouvernement qui sortira des élections prochaines restera un gouvernement d'union nationale, avec ce simple changement que le chef sera un homme de gauche au lieu d'un homme de droite. Mes compatriotes n'ont résisté pendant la guerre que grâce à cette union qui s'est toujours spontanément formée chez nous aux heures graves de notre longue histoire. Le travail de paix, de reconstitution nationale est plus important et plus décisif pour nous, pour le maintien de la nations belge dans le monde, que ne le furent jamais les plus angoissantes conjonctures de notre passé.

Et ce sera, comme toujours, l'union qui continuera à faire notre force. Je sais bien qu'en ce moment surtout, tout pronostic est hasardeux.

Fort de ce que je sais de mon admirable pays, je n'hésite pas à risquer celui-ci.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Italie.

A PROPOS D'UN ARTICLE DE LA « VRAIE ITALIE ». — J'ai reçu récemment le numéro 5 d'une revue intitulée « la Vraie Italie, organe de liaison intellectuelle entre l'Italie et les autres pays, dirigée par Giovanni Papini ». Le premier article en est une « lettre à M. le Français », dont les termes sont plutôt vifs. Si les Français ignorent encore les sentiments de beaucoup d'Italiens à l'égard de la France, je les engage à le lire. En voici quelques passages. C'est un fait que

la guerre finie, et l'heure de la justice étant venue, l'Italie fut douloureusement étonnée de découvrir dans la France non cette « sœur » amoureuse qu'elle s'attendait de voir à ses côtés pour jouir ensemble du fruit de tant d'efforts et de sacrifices, et trouver en elle un fort appui contre quiconque eût tâché de chicaner sur ses droits, mais bien une rivale *froide et hargneuse, plus acharnée que tout autre à la contrarier dans ses requêtes, prête à l'intrigue et à la trahison*, et seulement soucieuse d'établir à son avantage cette hégémonie qu'on avait cru anéantir en terrassant nos ennemis.

Et le collaborateur de M. Papini continue :

Les sentiments de l'Italie envers la France sont bien aujourd'hui ceux qui vous étonnent, lorsque vous en trouvez par hasard l'expression dans quelque écrit ou dans quelque discours de nos hommes publics : *Méfiance, mépris et, dans plusieurs même, haine.*

Et celui qui écrit ces lignes « n'est pas un ennemi de la France »; « il en a été au contraire un des plus sincères amis jusqu'à ces derniers temps » ; c'est à se demander ce que pourrait écrire quelqu'un qui aurait toujours été un vigoureux ennemi de la France...

Malheureusement pour nous, et pour les Italiens, nous sommes incapables de juger aujourd'hui froidement les questions de politique internationale, et surtout de politique franco-italienne. Ceux qui ont été en Italie jusqu'ici nos meilleurs amis nous sont brusquement devenus hostiles; M. Giovanni Papini, qui, en 1914, écrivait dans *Lacerba* des hymnes en l'honneur de la France et des Alliés, en est arrivé maintenant à dire le plus grand mal de nous, à nous traiter d'intrigants et de traîtres. Il est étrange et douloureux de recevoir de ses propres alliés de pareils compliments. Est-ce ainsi que M. Giovanni Papini entend assurer « la liaison intellectuelle » avec la France ? Et croit-il faire œuvre réellement utile en appuyant sur les malentendus et en jetant par-dessus bord tout ce qui peut rapprocher la France et l'Italie ?

Il est indéniable que les premiers mois de l'année 1919 pourront être comptés parmi les plus néfastes à l'amitié des deux peuples latins. J'ai eu l'occasion de dire ici même, et ailleurs, à quel point la diplomatie française était peu clairvoyante dans les problèmes franco-italiens. Ce n'est pas une raison pour la charger, elle seule, et pour faire croire qu'il n'y a de coupables que MM. Clemenceau et Pichon. Quelques Italiens ont essayé d'établir les responsabilités : et le plus grand journal de la péninsule, le *Corriere* de Milan, a violemment attaqué la politique de M. Sonnino, la jugeant avec autant de sévérité que les moins italophiles des journaux français. Pourquoi M. Papini et ses amis négligent-ils cet élément de la question et ne font-ils pas connaître la « Vraie Italie » ? Celle-ci, heureusement pour l'Europe, n'est pas celle du *Popolo d'Italia* et de l'*Idea Nazionale*. Son peuple, malgré des accès de nervosité (qui n'en aurait pas après l'effroyable épreuve de la guerre mondiale ?), est assez calme et d'esprit assez pondéré pour porter plus tard un jugement équitable sur ce qui se passe aujourd'hui.

Les relations de la France et de l'Italie n'ont pas été toujours très bonnes dans le passé : au temps de Crispi, elles l'étaient encore moins qu'aujourd'hui. Est-il bien sûr que la France fut alors la seule responsable ? De même, est-il aujourd'hui légitime de faire de M. Clemenceau le bouc émissaire, et de s'écrier : « Si l'amitié france-ita-

lienne est incertaine, c'est la faute de la France. » Un Italien qui serait sincèrement ami de la France se demanderait en même temps si ce n'est pas un peu la faute de l'Italie. Seuls les chauvinistes ne veulent voir que les qualités de leur propre pays, et les défauts des pays étrangers. Or, quiconque a un peu étudié les fantaisies de la diplomatie mondiale au cours de ces cinq dernières années sait qu'elle n'est pour aucun pays un modèle de logique et d'habileté. De nombreuses fautes ont été commises. Beaucoup de Français, qui aiment profondément l'Italie (je suis de ce nombre, et je l'aime bien autrement que le collaborateur A. S. de M. Papini n'a aimé la France) ont reconnu les erreurs inconcevables de la politique française à l'égard de l'Italie. M. Papini sera bien avisé en recherchant celles de l'Italie. On ne servira la cause de l'alliance franco-italienne qu'en étant impartial. Pourquoi, d'autre part, s'en prendre uniquement à la France, alors que l'Angleterre et l'Amérique surtout ont été le plus intransigeantes sur le problème adriatique ?

Seulement, voilà : il est de bon ton, en ce moment, de dire beaucoup de mal de la France. On la charge de tous les péchés. Certains compatriotes de M. Papini vont jusqu'à dénigrer systématiquement tout ce qui est français. Dans la *Nazione* de Florence, M. Carlo Scarfoglio, fils du polémiste napolitain mort l'an dernier, Edoardo Scarfoglio, et de Mathilde Serao, ne se borne pas à critiquer (c'est un euphémisme) les dirigeants de la politique française. Voici ce qu'il dit de la France de 1919 :

Au point de vue moral, il semble qu'elle soit à bout. Elle a besoin de repos, de repos, de repos. *Sa production intellectuelle est tarie*, ou tout au moins *parvenue à un tel degré d'épuisement que les derniers événements littéraires sont les mauvaises publications posthumes de Mirbeau*, ou les radotages encore harmonieux, mais pâles et séniles du centenaire A. France. Si l'on veut trouver un écrivain, il faut le chercher dans les rangs des Internationalistes (Barbusse).

Il ne faudrait tout de même pas nier l'évidence, et dire que la France n'a ni peintres, ni sculpteurs, ni écrivains... parce que l'Amérique ne veut pas donner Fiume à l'Italie. Si les opinions politiques de M. Scarfoglio n'ont pas plus de solidité que ses opinions littéraires, quelle importance pouvons-nous leur accorder ? On comprend qu'un esprit aussi brillant que celui de M. Scarfoglio chérisse le paradoxe : on est stupéfié de le voir tomber dans l'absurde.

Triste résultat de plusieurs années de luttes fraternelles que cette campagne de presse ! L'Allemagne est là, qui se réjouit, excite les deux partis, et exploite l'état d'esprit de la majorité du peuple italien. En ce triste moment, le devoir des polémistes et des écrivains tels que M. Papini n'est pas de jeter l'anathème. Il est de faire connaître la vraie Italie à la vraie France. Sinon, qu'il donne à sa revue

un tout autre titre, et qu'il ne l'appelle pas « organe de liaison intellectuelle avec les autres pays ».

Heureusement pour l'Italie, et pour la France, que la force des choses a porté au pouvoir, à Rome, le seul homme peut être qui, dans tout Montecitorio, pouvait refaire ce qui s'est défait. Le ton de certains journaux italiens nous effraie moins depuis que nous savons les intentions de MM. Nitti et Tittoni. Les amis français de l'Italie espèrent que l'œuvre de ces deux ministres ne sera pas entravée par de néfastes campagnes de presse. Faisons les uns et les autres notre *mea culpa*. Si on discutait avec calme, on s'apercevrait que les raisons de nous rapprocher, Français et Italiens, sont plus nombreuses que les raisons de nous éloigner. C'est pour avoir été calme, serein et pondéré, que M. Nitti s'est attiré les sympathies de la France. Il est à souhaiter, dans l'intérêt des deux pays, que les Italiens deviennent plutôt nittistes que dannunziens.

M.

VARIÉTÉS

Le duc de Montausier, grand charbonnier de France. — Fut-il heureux ce temps où la France ne possédait point d'usines et de chemins de fer, ignorait le gaz et l'électricité, ne se souciait point de conquérir le domaine de l'air et traversait l'océan sur de fragiles brigantins aux voiles déployées? Quelques manufactures se dressaient, de ci, de là, sur divers points du royaume, quelques forges, fours et verreries. Les machineries, à l'état embryonnaire, marchaient sous l'impulsion du bras humain ou de l'énergie animale. Le lent et précautionneux travail était régi par des corporations aux statuts immuables. Nul ne se préoccupait d'utiliser aux œuvres humaines le feu, élément malaisé à capter, et dont seuls Vulcain et ses cyclopes semblaient devoir à jamais garder, au service des dieux, les forces secrètes et redoutables. Le bois suffisait à chauffer le four du verrier et la forge catalane, la marmite du citadin et celle du paysan. Et le pays était si riche en forêts que le combustible paraissait inépuisable.

Mais les hommes insatiables parvinrent à détrôner le Maître du Feu et à pénétrer les mystères qu'il tenait cachés au tréfonds de la terre. Ils dressèrent partout des usines et des fours, des cheminées plus hautes que les arbres centenaires, inventèrent les machines propulsées par la vapeur et l'électricité. Et la forêt ne suffisant plus à alimenter les foyers innombrables, ils durent recourir au charbon. Longuement ils fouillèrent le sol, mettant à nu ses entrailles, épuisant peu à peu ses richesses.

La guerre dernière, qui fut surtout une guerre d'usines, a démontré que la terre, après la forêt, devenait impuissante à rassasier le

diabolique appétit du feu. La crise du charbon est née. Les hommes vont demander aux houilles blanche et verte de seconder leurs œuvres de vie et de mort. Les éléments qui, dans la nature, s'étaient jusqu'à l'heure combattus, s'entr'aideront pour assurer le bien-être unanime. L'eau assistera le feu.

Au moment où se produit cette terrible crise du charbon qui promet de doubler les vicissitudes de l'après-guerre, il a semblé curieux de rechercher, dans le passé, quels en furent les premiers responsables en ouvrant à l'industrie une voie nouvelle de ravitaillement en combustible.

§

La mine n'a point trouvé encore, au point de vue social, son historien. Il est vrai, toute enquête sur ses conditions originelles est malaisée. On sait cependant que, dans le trouble moyen âge, les qualités combustibles du charbon de terre étaient connues. Peu de gens, néanmoins, songeaient à utiliser sa puissance calorique. L'exploitation demeura libre jusqu'à la fin du xvie siècle. Mais les exploitants restèrent en petit nombre. Alors qu'il suffisait de posséder une bonne cognée pour abattre un arbre, nul ne souhaitait besogner durement pour retirer de la terre les blocs noirs qui empestaient l'atmosphère de maisons mal aérées et provoquaient des asphyxies.

Au début du xvne siècle, quelques initiatives individuelles se produisirent cependant. Des propriétaires recueillirent le charbon affleurant la surface de leurs terres. D'autres entreprirent d'humbles travaux d'aménagement. De petites mines précaires furent creusées, particulièrement en Alsace, dans l'Orléanais, le Bourbonnais, le Nivernais, l'Anjou et la Picardie. Les procédés de perforation étaient toujours les mêmes. On pratiquait un puits de forme arrondie, d'une profondeur de 12 à 15 brasses, au fond duquel on ouvrait, vers le filon, une galerie de 15 à 20 pas de longueur. Pour assurer l'aération de cette galerie, on forait un second puits utilisé également à l'extraction. Dès lors, on pouvaitpoursuivre, dans la couche, le percement de galeries transversales.

A la vérité, on s'aventurait le moins possible. Ces galeries transversales mesuraient trois pieds de large sur cinq de haut. On ne savait point les étayer. Quelques perches et poteaux soutenaient les parois et une toiture de chaume terminait le boisage. La solidité était médiocre. On n'avait, en outre, aucun autre recours contre l'afflux des eaux que la cessation du travail. On les épuisait fort difficilement ou point du tout. Souventes fois on se contentait de continuer l'exploitation sur un autre point du gisement à l'abri des infiltrations. Contre la mofette ou mauvais air, on ne possédait, pour se défendre, qu'un système de lumignons en résine ou en suif posés sur une longue

baguette. Si les lumignons s'éteignaient, les travailleurs fuyaient vers le puits d'aération.

Longtemps ces mines misérables végétèrent ainsi dans l'indifférence générale. Le charbon qui en était retiré était brûlé sur place ou bien faisait l'objet de transactions locales. Les industries des provinces susdites consistaient surtout en besognes manuelles d'individus isolés. Il semblait donc que ce marasme de la houillère dût se prolonger indéfiniment.

Cependant, quelques personnages avisés comprirent que, sans doute, des ressources pourraient être tirées de ce combustible naturel et tentèrent l'expérience. Les seigneurs de Resty et d'Argmans, vers le milieu du XVII^e^ siècle, sollicitèrent du roi le privilège d'exploiter le charbon contenu dans leurs terres et se contentèrent de la modeste pécune fournie par la vente de ce produit.

Peu après, un homme qui, durant toute sa vie, a passé pour un fol, Philippe Mancini, duc de Nevers, s'intéressait, à son tour, à ce commerce indigne d'un gentilhomme. Neveu de Mazarin, ce lunatique était venu d'Italie avec les six nièces dont le cardinal-ministre avait projeté d'établir la fortune aux dépens du trésor public de France. Il avait empli la cour et le monde du bruit de ses aventures et de ses galanteries. Héritier du duché de Nevers que Mazarin, pour le parer d'un titre français, avait acheté aux princes de Mantoue, il en fut le seigneur-fantôme, n'y apparaissant, entre ses éternelles pérégrinations, que pour y multiplier les extravagances et les excentricités. A demi ruiné par des prodigalités extrêmes, il avait imaginé, en obtenant de Louis XIV le privilège des minières nivernaises, redorer aisément son jeune blason. Le charbon était pour lui comme la pierre philosophale. Il déchanta très vite. Administrer n'était point de sa compétence. Il préférait aux bureaux de commerce les bureaux d'esprit où paradaient plus avantageusement son justaucorps de brocart d'or et son feutre à plumes de héron.

Les mines nivernaises ne connurent donc point l'avenir florissant qui leur était promis. Mais l'exemple du duc de Nevers encouragea des initiatives nouvelles. C'était l'époque où peu à peu sombrait le préjugé, envisageant comme une déchéance la participation de la noblesse au négoce. Le roi lui-même avait placé des fonds sur la Compagnie des Indes dont Turenne était un puissant actionnaire. Les gentilshommes, acoquinés aux financiers et artisans, soutenaient une lutte terrible contre Colbert, désireux de faire rendre gorge à tous ces maltôtiers gonflés des dépouilles de l'Etat.

Un sieur Morel, fonctionnaire de la cour, quémanda, après le duc de Nevers, l'autorisation d'exploiter à son profit les minières de Picardie (1686). Et enfin on vit un homme couvert d'honneurs et d'ans, l'un des piliers du trône, plus respecté et plus redouté que les

princes du sang, postuler, comme une grâce dernière, le privilège de s'intituler grand charbonnier de France.

Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, gouverneur de Saintonge, chevalier des ordres et gouverneur aussi de Mgr le Dauphin, fils de Louis XIV, à l'âge de 79 ans, après avoir, toute sa vie, pratiqué en compagnie des pédants les sévères spéculations de l'esprit, médité sur les philosophies les plus abstruses et reculé les limites de la maussaderie, découvrait brusquement que sa véritable carrière eût été dans le commerce. Il ne se souvenait plus qu'il avait jadis, concurremment avec Voiture, écrit l'épître galante et le narquois madrigal, bâti la *Guirlande de Julie*, rêvé d'être, pour l'amour de Mlle de Rambouillet, plus aimable qu'Amadis, poussé « les beaux sentiments » comme un muguet de ruelles.

A cette heure, l'amour du lucre le poignait. Par une divination obscure, il sentait que, s'il vivait assez, ce titre de grand charbonnier de France deviendrait plus profitable à son détenteur que celui de connétable. Car déjà, sur toute l'étendue du royaume, peu à peu, sous l'impulsion de ministres soucieux de la prospérité du pays, les usines naissaient et multipliaient leurs filiales. Elles mélangeaient le charbon au bois pour obtenir des chaleurs plus régulières et plus fortes. Denis Papin avait découvert la force élastique de la vapeur, dont on inventait, chaque jour, des applications nouvelles.

Montausier n'était pas modeste. Ce qu'il voulait, c'était davantage que n'avaient demandé ses prédécesseurs : la domination sur tous les charbonnages de France, le privilège général pour lui, « ses hoirs, successeurs et ayants-cause, pendant le temps de quarante années, de faire ouvrir et fouiller, dans l'étendue du royaume, terres et seigneuries d'obéissance royale, toutes les mines et minières de charbon de terre qu'il découvrirait et ferait découvrir, avec la faculté de vendre et débiter, en gros ou en détail, leurs produits en payant seulement les droits portés sur le tarif du mois de septembre 1664 ».

Louis XIV et son conseil, un peu interloqués, accordèrent cet étrange privilège le 16 juillet 1689. Ils réservèrent simplement les droits des précédents exploitants et précisèrent que, sur les terres appartenant à des particuliers, le duc devrait s'entendre, au préalable, pour l'extraction, avec leurs propriétaires et dédommager ces derniers des déprédations commises.

Si Mme de Montausier, Julie d'Angennes, cette princesse Julie révérée par tout l'Hôtel de Rambouillet, n'était point morte dix ans auparavant, qu'eût-elle pensé de voir son mari, le chevalier sans peur et sans reproche, engagé dans une semblable affaire? Elle lui eût probablement accordé son appui. C'était, quoi qu'on en ait dit, une femme surtout éprise de vérités matérielles. Ainsi l'Hôtel de Rambouillet, si peu attaché aux questions d'argent et de profit, si

désordonné dans sa gestion intérieure, tout entier livré aux joies de l'esprit, avait donné naissance, en définitive, à une lignée trafiquante.

Par malheur, Montausier avait trop présumé de ses forces. A 79 ans, briguer un privilège de 40 années, c'était beaucoup prétendre. A peine le duc avait-il réuni l'escouade de ses prospecteurs qu'il décédait dans la gloire, porté aux nues par l'éloquence de Fléchier.

Mais il laissait en sa fille, Marie-Julie de Sainte-Maure, comtesse de Crussol et duchesse d'Uzès, une héritière digne de le continuer sur le terrain des réalités. Dans son enfance, Marie-Julie avait fait les délices de sa grand'mère, Mme de Rambouillet, et tout l'Hôtel, écoutant ses réflexions et ses reparties, s'était habitué à la considérer comme un prodige. Elle régnerait, pensait-on, sur la pensée française et un prince charmant, comme dans les romans de chevalerie, viendrait lui offrir son hommage et son trône. Elle devint la femme d'un hurluberlu et se contenta de grossir la troupe des bonnes dames en extase devant la Majesté royale. Elle aimait bien vivre et vivre dans l'opulence. Il ne lui répugna point de se parer du titre de grande charbonnière de France.

Car elle revendiqua énergiquement la survivance du privilège (5 mai 1692). Cependant, comme elle avait les mains blanches, il ne lui agréa point de manipuler elle-même le charbon. Elle prit, en le sieur Goupil, un collaborateur. Et, sous sa gouverne, l'affaire des mines marcha avec fureur et avec violence. On prospecta sans lassitude. On ne respecta point les droits des premiers occupants. On gourmanda les propriétaires. On prétendit leur défendre toute exploitation privée et on leur déroba sans scrupules le charbon extrait de leurs gisements. Le régime des mines devint si intolérable que les propriétaires adressèrent une plainte collective au roi. Le 4 janvier 1695, le Conseil rendait un arrêt imposant à Marie-Julie de Sainte-Maure des ménagements et de la discrétion. Désormais, elle n'opérerait plus de fouilles que dans ses propres domaines ou dans les domaines des propriétaires l'y autorisant. Elle mourait d'ailleurs quelques mois ensuivants et peu après (13 mai 1698) le privilège général était supprimé. L'exploitation des houillères recouvrait sa pleine liberté.

Cette exploitation n'avait pas fait, à travers un siècle de déboires, de grands progrès. Les puits étaient toujours creusés de la même manière et les galeries étayées avec les mêmes revêtements de branches d'arbres et de bruyères pressées. Les éboulements y étaient fréquents et de nombreuses morts d'hommes s'ensuivaient. La règle imposée aux mineurs était si pénible que l'on ne rencontrait guère, comme désireux de s'y soumettre, que des vagabonds promis aux galères.

Une mine était florissante quand elle possédait une dizaine d'ouvriers. Le plus souvent elle en réunissait sept à grand'peine. Un seul, tantôt maniant le pic, les pinces, les fleurets, l'escoupe et tantôt le bouroir à poudre, travaillait au filon ; un autre chargeait de charbon les paniers que deux autres transportaient jusqu'au bas du puits; trois autres enfin avaient pour mission, tirant le bourriquet, d'amonceler le charbon en tas sur le sol extérieur. Ces équipes parvenaient avec beaucoup de difficultés à extraire soixante boisseaux de houille par jour équivalant environ à 900 kilos. Le boisseau leur était payé environ cinq sols.

Difficilement les ouvriers obtenaient-ils de leurs patrons, souvent aussi misérables qu'eux, le règlement de ces journées dérisoires. S'ils réclamaient, une bastonnade bien appliquée les inclinaient à la patience. Ne se souciant pas, en général, d'invoquer la justice, ils acceptaient avec résignation l'argument suprême du bâton. Mais ils se livraient, pour assurer leur subsistance, au vol et au brigandage. Pays de mines était pays peu sûr, où l'on ne s'aventurait pas sans bons pistolets à la ceinture.

Les patrons mauvais payeurs avaient quelques excuses. Ils vendaient mal leur charbon. Les mines avaient été affermées aux fermiers généraux qui percevaient des impôts trop lourds. Les transports, le péage des rivières, l'octroi des villes diminuaient, par des frais et des impôts nouveaux, les bénéfices déjà maigres.

§

Cependant les exploitants se multipliaient. Au XVIIIe siècle, où s'accrût, sous l'impulsion des philosophes et des utopistes, le mouvement industriel, le charbon remplaça le bois partout où quelque ardeur de foyer était indispensable. Graduellement, le culte du feu, activant la vie trotte-menue, s'imposait. Les mines descendirent, de filon en filon, toujours plus profondément dans la terre violée. Le jour est venu où la voracité des usines dépasse la production du charbon nourricier...

ÉMILE MAGNE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Henri Focillon : *Les Pierres de France*. Avec 61 gravures ; Laurens. 7 20

Histoire

Comte Maurice de Pange : *Les Lorrains et la France au moyen âge ;* Champion. 13 20

J. Le Falher : *Aventures de guerre civile ;* Champion. 4 95

William Le Queux : *Histoire extraordinaire de Raspoutine*. Trad. de L. Tremlett; Edition franc. illust. 4 50

Littérature

André Billy : *La guerre des journaux ;* Renaissanee du Livre. 5 »

Louis Brandin : *La chanson d'Aspremont.* Texte du manuscrit du XIIIe siècle. Tome I, vers 1-6154 ; Champion. 4 95

Edmond Faral : *Gautier d'Aupais*, poème comtois du XIIIe siècle ; Champion. 1 65

Jules Marsan : *Beaumarchais et les affaires d'Amérique ;* Champion. 4 40

Georges Pierredon : *L'esprit de Clemenceau ;* Payot. 3 »

Léonce Pingaud : *La jeunesse de Charles Nodier ;* Champion. 8 25

Mis de Roux : *Pascal en Poitou et les Poitevins dans les Provinciales.* Avec 2 portraits ; Champion. 2 75

Gustave Simon : *Histoire d'une collaboration : Alexandre Damas et Auguste Maquet.* Portraits et facsimilés ; Crès. 3 50

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

Pierre Audibert : *Malgré les barrages.* Préface par Pierre Hamp ; Imp. G. Cadet. 4 »

El Haoucine : *La vengeance des Beys ;* Grasset. 6 »

Camille Fabry : *Nos hors-combat à Elisabethville-Birtley ;* Chants de l'aube, Bruxelles. 5 »

Georges Guitton : *La poursuite victorieuse ;* Payot. 4 50

Maurice d'Hartoy : *Des cris dans la tempête ;* Perrin. 4 55

Jules Hélot : *Cinquante mois sous le joug allemand ;* Plon. 12 »

Paul Heuzé : *La voie sacrée ;* Renaissance du Livre. 2 50

Godefroid Kurth : *Le guet-apens prussien en Belgique.* Préface du Cardinal Mercier. Avant-propos de M. Georges Goyau ; Champion. 4 40

Henri Semnos : *Armée d'orient ;* Figuière. 3 50

Comm. Emile Vedel : *Quatre années de guerre sous-marine ;* Plon. 5 »

Taëd : *Cadavres et maximes ;* Les Forgerons. 1 50

Philosophie

Léon Daudet : *Le monde des images ;* Nouv. Libr. nat. 5 »

Victor Delbos : *La philosophie française ;* Plon. 6

Poésie

Jean Beaux : *Premier vol ;* Figuière. 2 50

Maurice Boucher : *Poèmes ;* Maison des Deux Collines, Lyon. » »

Blaise Cendrars : *Dix-neuf poèmes élastiques.* Avec un portrait de l'auteur par Modigliani ; Le Sans Pareil. 6 »

J. Delteil : *Le cœur grec.* Préface d'Hélène Vacaresco ; les Tablettes, Saint-Raphaël. » »

Gaston Luce : *Des lumières s'éteignent ;* Figuière. 3 50

Charles Poiraton : *Sur le trimard ;* Crès. 3 »

Charles Régismanset : *L'ombre sanglante ;* Grasset. 10 »

André Tête : *Les muses et la guerre ;* ibr. H. Leclerc. 5 »

Politique

Paul Gentizon : *La révolution allemande ;* Payot. 4 50

Victor Margueritte : *La voix de l'Egypte.* Préf. d'Anat. France ; Plon. 2 »

R. F. et L. D. : *Répertoire de variations parlementaires (1911-1917). Contribution à l'histoire de la Défense nationale ;* Imp. P. Sevestre. 5 »

Roman

Jean Aicard : *Notre-Dame d'amour ;* Nelson. 2 50

Arthur Cantillon : *Yvette Bohr et autres récits ;* Cahiers indépendants, Bruxelles. 4 »

Jules Claretie : *Le petit Jacques ;* Nelson. 2 50

Jean Dufourt : *Marielle ;* Plon. 5 »

Théophile Gautier : *Un trio de romans ;* Nelson. 2 50

Abel Gray : *Serai-je touché par la grâce ;* Edit. G. Sauvage. 3 15

Marie Laparcerie : *La fête est finie ;* Flammarion. 5 »

Edouard Quet : *Musée de campagne ;* Le Livre mensuel. 5 »

Henry Rabusson : *L'ironique destinée,* Calmann-Lévy. 4 90

Rachilde : *La Découverte de l'Amérique.* Avec des dessins par Gustave François ; L'Eventail, Genève. 10 »

Léon de Tinseau : *Les mémoires d'un beau-père ;* Calmann-Lévy. 4 90

Willy : *Ginette la rêveuse ;* Albin Michel. 4 50

Sociologie

Herbert N. Casson : *Les 16 commandements de l'homme d'affaires*. Traduction de Géo Lange. Préface d'Edouard Herriot ; Payot. 5

P. Caziot : *La terre à la famille paysanne* ; Payot. 3 »

Georges Deherme : *Le nombre et l'opinion publique* ; Grasset. 4 55

Lucien Deslinières : *Comment se réalisera le socialisme* ; Libr. du Parti socialiste. 1 25

Benjamin Kidd : *La science de puissance*. Traduit de l'anglais par Henry de Varigny ; Payot. 6 »

Edmond Locard : *La police* ; Payot. 4 50

Théâtre

Georges Denoinville : *La Mariette*, pièce en 4 actes, en prose ; Jouve. 3 50

Varia

Baron Henry de Woelmont : *Les marquis français* ; Champion. 8 25

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Eugène Demolder. — Le blason de Sainte-Beuve. — Monument de la Victoire. — D'Annunzio à Fiume. — Paul Claudel jugé par Edmund Gosse. — Lettre de M. Lucien Descaves. — Nouveaux éclaircissements sur les « colombins ». — Errata.

Mort d'Eugène Demolder. — Quelques amis et des parents ont, le samedi 11 octobre, accompagné jusqu'au cimetière d'Essonnes la dépouille d'Eugène Demolder, décédé deux jours auparavant dans sa calme et belle retraite de la Demi-Lune. C'est là que, soutenu noblement par les soins sans cesse en éveil et la tendre affection d'une compagne admirable entre toutes, et en qui il avait trouvé son égale par la pensée et par le cœur, Eugène Demolder avait écrit ses romans, quelques-uns de ses contes les meilleurs, et avait vécu d'une existence sereine et enthousiaste, d'abord dans la félicité, puis dans la paisible acceptation d'une longue maladie. Mais la souffrance n'avait pas obscurci à ses yeux l'ineffable clarté des splendeurs environnantes. A son suprême moment, il sut encore exprimer sa joie de percevoir une belle caresse de la lumière parmi les tentures de sa chambre.

C'est que, toute sa vie, son art, se transfiguraient des mirages de la lumière. Que ce fût dans le terne effacement de la poussière aux tableaux des peintres d'autrefois, que ce fût parmi l'amoncellement des menus faits aux figures flétries d'un passé qu'il faisait revivre avec la plus exacte et patiente minutie, que ce fût dans l'âme des hommes ou dans la fleur des visages féminins, quand il y surveillait la passion secrète ou le désir qui se tait, partout et toujours il surprenait étrangement le plus subtil éclair, la plus fugitive scintillation dont le frisson révélait soudain à ses yeux épris de beauté la gloire et la signification à la fois pures et éternelles.

Son œuvre est une œuvre de louange, d'exaltation, de foi et d'espoir. C'est pourquoi elle se fleurit de fraîcheur et de grâce, et, tandis que tant de pauvres bouquins jouissent d'une faveur momentanée, celle-ci, qui pro-

cure à qui sait vraiment lire le délice d'une griserie lumineuse et tenace, grandie d'année en année dans l'estime universelle, conquerra sa place dans une consécration définitive. Elle compte au nombre des œuvres qui rendront témoignage pour la grandeur intellectuelle de notre temps. Quiconque a lu *la Route d'Emeraude* et *le Jardinier de la Pompadour* s'est à jamais ensoleillé, parmi ce monde d'images mouvantes, où passent des personnages sans cesse en action dans des décors précis et colorés. Est-il des œuvres, qui, moins que celles-là, trahissent le labeur obstiné de l'auteur qui les a conçues ? En est-il qui donnent mieux l'impression d'une abondante aisance, d'une plénitude tranquille et d'elle-même bien sûre? Pourtant que de science elles ont nécessitée ; il n'existe pas, dans ces deux livres, un détail menu, dont ce peintre et ce poète n'ait contrôlé la vérité jusqu'au fond des documents les plus obscurs, les plus inaccessibles. Rien n'a été abandonné au hasard, et partout tressaillent l'élan, l'emportement véritable de la vie.

Mais aussi Eugène Demolder n'ignorait-il rien de ce qui touchait à l'art, à la pensée, à l'existence familière ou publique des époques qui intéressaient sa curiosité. Ses yeux avaient tout vu et regardaient toujours ; son cerveau conservait les images merveilleuses de tout ce qu'il avait appris ou imaginé, et sans repos s'enrichissait de découvertes nouvelles. Ceux qui n'ont pas eu sa compagnie visité un musée ne soupçonneront jamais de quel trésor de splendeurs frémissantes et magiques peut regorger un humble tableau. Peut-être une étincelle de cette joie s'éveillera-t-elle dans leur esprit s'ils prennent la peine de parcourir les « études, critiques, transpositions » dont se compose le premier livre de Demolder, *Impressions d'art*, paru à Bruxelles en 1889. C'est la réunion des critiques d'art qu'il donna à la *Société Nouvelle*, la revue internationale audacieuse et de fière tenue qu'avait fondée le pauvre Fernand Brouez, si tôt disparu.

Plus tard, Demolder publia d'autres essais critiques : *James Ensor* (1892), *Félicien Rops*, *Trois Contemporains*, *Constantin Meunier*.

Entre temps, il avait fait partie du comité directeur, avec Emile Verhaeren, Georges Eekhoud, quelques autres, du *Coq Rouge* ; ses premières expériences au barreau bruxellois et dans la magistrature lui avaient inspiré de vibrants souvenirs, *Sous la Robe* ; il publiait ses premières œuvres d'imagination : *les Contes d'Yperdamme*, *les Récits de Nazareth*, pour les enfants des histoires amusantes et féeriques, avec illustrations de Rops et d'Etienne Morannes, *le Royaume authentique du grand Saint-Nicolas*, *la Légende d'Yperdamme*, enfin les quatre récits réunis sous le simple titre *Quatuor*, qui contiennent le germe et la promesse de son œuvre à venir.

Il s'était établi en France, dans un site et dans un milieu enchantés, dont la magie illumine le souvenir de tous ceux qui y furent accueillis, « palais des mille et une nuits rurales », a écrit Rachilde, où vivent « les mains pleines de fleurs et de fruits, Flore et Pomone aux gestes de grâce ». Comme dans une féerie de lumineuse pureté et de plus lucide sagesse, la vision d'Eugène Demolder s'amplifiait et son style, sans perdre rien de ses dons de coloris, s'assouplit et acquit les plus précieuses ressources de divine clarté et de fermeté, qui émerveillent dans la *Route d'Emeraude*, qui dégagent un charme si précieux dans *le Jardinier de la Pompadour*, cha-

toient ou ménagent des effets du goût le plus délicat selon l'esprit de chaque conte dans l'*Arche de M. Cheanus*, se voilent de frémissements voluptueux et secrets dans *les Patins de la Reine de Hollande*.

A cette œuvre abondante, généreuse et splendide se surajoutent encore un mystère naguère représenté au théâtre du Parc, *la Mort aux Berceaux*, la version théâtrale, préparée par lui et mise par M. Richepin en vers, de la *Route d'Emeraude*, le *Coeur des Pauvres*, *l'Espagne en auto*, narration du voyage qu'il y accomplit en compagnie de Lucien Guitry, et qui est son dernier livre publié (1906).

Il avait entrepris un roman dont les épisodes se déroulaient dans la province française et à Paris durant la première moitié du XIXe siècle. Quelques chapitres en sont seulement achevés ; la maladie l'a empêché de le terminer.

L'homme fut l'égal de son œuvre ; les amis que son cœur avait élus lui rendent cet hommage unanime : ils se sont magnifiés et exaltés à son contact. Il était pour eux sans exception la plus noble figure de loyauté profonde et d'inaltérable bonté, l'homme ardent et heureux de tout voir, de tout entendre, de tout saisir, de tout transformer en beauté, sans calcul et sans arrière-pensée : un être respirant et vivant dans l'unique palpitation de la divine lumière.

§

Le blason de Sainte-Beuve. — Dans les premières années de la monarchie de juillet, M. de Beauchesne, qui était alors chef de cabinet au département des Beaux-Arts, et qui n'est plus guère connu aujourd'hui que pour ses relations avec les Romantiques, venait de construire au Bois de Boulogne, près du château de Madrid, un manoir gothique autour duquel la jeune école menait grand bruit.

Dans le salon, il avait eu l'idée de placer les blasons d'un tout petit nombre d'hommes de lettres, désirant leur témoigner ainsi son admiration pour leur talent. Sainte-Beuve fut de ce petit nombre : M. de Beauchesne avait confectionné de toute pièce un blason pour lui et il lui avait donné : *D'azur semé d'étoiles d'argent à un bœuf passant d'or brochant sur le tout.*

Ce jeu de mot héraldique sur le nom de l'écrivain a été pris cependant au sérieux par Rietstap, qui, dans son *Armorial Général*, — dont l'autorité n'est mise en doute par personne, — attribue ces armes parlantes aux Sainte-Beuve de Paris.

S'ils l'avaient voulu, M. de Beauchesne et Sainte-Beuve lui-même auraient pu trouver des armoiries moins fantaisistes. Il aurait suffi, en effet, à l'auteur de *Port-Royal*, qui, soit dit en passant, ne s'est jamais soucié de ses ascendants, de faire quelques recherches sur ses origines.

Il aurait appris ainsi que son père, Charles-François, se faisait appeler, avant la Révolution : *de* Sainte-Beuve et affirmait sa parenté avec un célèbre docteur en théologie du XVIIe siècle, dont l'érudition était si étendue qu'il passa pour le plus habile casuiste de son temps : Jacques de Sainte-Beuve.

Ce savant avait été mêlé aux querelles des jansénistes, et son refus de souscrire à la censure portée le 31 janvier 1656 contre deux propositions

d'Arnaud l'avait mis dans l'obligation de se démettre d'une chaire où il professait en Sorbonne, en même temps qu'il s'était vu interdire de prêcher. Néanmoins, ayant témoigné sa soumission aux décisions de l'Eglise en signant le formulaire prescrit le 15 février 1665 par Alexandre VII, il fut choisi comme théologien du clergé de France.

On a dit de lui « que c'était l'oracle, non seulement de toute une ville, mais de tout un royaume ».

Poursuivant ses recherches, Sainte-Beuve aurait connu l'existence, en Normandie, dans le Comté d'Eu, d'une famille Sainte-Beuve, qui tire son nom d'un fief, porte « *d'azur à trois annelets d'argent* » et qui remonte à un Nicolas de Sainte-Beuve. Celui-ci épousa, en 1230, Sarra de Mesnières. Son fils et son petit-fils furent tués ensemble à la bataille de Courtrai en 1302. Un de ses descendants, Renaud de Sainte-Beuve, fut chargé, en 1313, par Philippe le Bel de délimiter la sénéchaussée de Lyon nouvellement rattachée à la couronne de France.

En 1354, en considération des services *gratuitis et laudabilibus*, rendus à lui-même et à ses prédécesseurs par cette famille, le roi Jean accorda à l'un de ses membres une pension de 300 livres tournois.

Catherine de Montmorency, de la famille des ducs de ce nom, avait épousé en premières noces Laurent de Sainte-Beuve, qui fut tué à Azincourt en 1415, et en deuxième noces Mathieu de Roye. De son premier lit naquit une fille, Marie de Sainte-Beuve, qui, de son mariage avec Robert d'Estouville en 1437, eut une fille, Catherine, qui épousa Charles de Sainte-Maure, comte de Nesle, qualifié de cousin du roi dans des lettres patentes de Louis XI. Du second lit était issu Jean de Roye, qui fut le bisaïeul de la princesse Eléonore de Condé, apparentant ainsi les Condé et les Sainte-Beuve. Une autre alliance aristocratique était due à l'union de Jean de Sainte-Beuve avec Antoinette d'Harcourt, de la maison des ducs d'Harcourt.

C'est encore à cette famille qu'appartenait Jean de Sainte-Beuve, mort à Beauvais en 1489, et dont la pierre tombale, où sont gravées les armes de sa maison, se trouve dans l'église de Vendeuil (Oise).

Voilà ce qu'une facile enquête aurait révélé à l'auteur des *Lundis*. Aurait-il pu revendiquer ces divers personnages pour ses ancêtres ? C'est ce qu'il n'est pas possible d'affirmer avec certitude : toutefois de nombreux arguments militent en faveur de cette hypothèse ; c'est donc avec quelques raisons qu'il aurait pu prendre le blason des preux chevaliers normands, de préférence à celui confectionné en son honneur.

§

Monuments de la Victoire. — On annonce que le Conseil municipal de Charleville vient de décider de remplacer par un monument commémoratif de la Victoire le buste d'Arthur Rimbaud qui était érigé square de la Gare et que les Allemands ont volé.

Quel sera ce monument ?

Par différents renseignements qu'a publiés, dans *l'Avenir*, M. André Warnod, il est permis de craindre qu'il ne s'agisse d'une de ces allégories fabriquées en série et pour lesquelles toutes les communes de France ont reçu un catalogue détaillé « avec reproduction des spécialités de la maison :

Poilu mourant en défendant sa Patrie ; Victoire ailée ; France victorieuse couronnée de lauriers et décernant une couronne », etc.

Une note de ce catalogue ajoute que le Poilu peut mourir dans les bras de la Victoire ou recevoir une couronne de la France victorieuse. « Le monument peut se faire avec croix, buste, coq, statue ; chaque attribut se paie à part. » Enfin, le catalogue classe les modèles dans ces trois catégories : article ordinaire, article riche, article de luxe.

Nous n'épiloguerons pas pour l'instant sur le geste du Conseil municipal de Charleville ; mais pourvu qu'il ne substitue pas un de ces monuments passe-partout au simple buste d'Arthur Rimbaud !

Il était sage, le projet qui voulait que les monuments commémoratifs de la guerre fussent tous érigés sur le territoire ennemi. En manière de pacifiques représailles...

§

D'Annunzio à Fiume. — Cependant qu'il dirige en maître les actuelles destinées de Fiume, l'auteur de l'*Enfant de Volupté* mène l'existence la plus mouvementée qui soit. Levé dès l'aube, il s'occupe, toute la matinée, des affaires intérieures et extérieures, passe des revues, ranime les courages pendant l'après-midi et ne consacre à son repos que le minimum de temps indispensable. Effet bizarre d'ailleurs d'une vie de surexcitation constante, d'Annunzio, qui était très souffrant depuis le mois de juillet, ne semble pas se ressentir de ses maux passés, et ceux qui l'ont vu dans les rues de Fiume, passant avec un courage digne d'admiration — car il n'a pas d'escorte particulière, — ont été frappés de ce fait qu'il a rajeuni.

La littérature, qui lui doit tant, ne trouve naturellement point sa part dans ce surmenage. Le poète ne travaille plus pour lui et manifeste son intention à tous ses amis de ne plus écrire que pour des fins patriotiques. Toutes les sollicitations des éditeurs italiens et étrangers restent vaines. Des Américains lui ont fait proposer d'écrire le récit de son expédition de Fiume. Il a refusé, mieux encore, il se désintéresse de ses livres de jadis. Il a rompu toute relation avec ceux qui les publièrent...

Ainsi tous les admirateurs du maître se désolent et essayent de tous les moyens pour le faire revenir sur sa décision. Mais c'est inutile. D'Annunzio ne pense plus à la gloire littéraire. Sa gloire de soldat lui suffit.

§

Paul Claudel jugé par Edmund Gosse. — Après M. Pierre Lasserre, qui, récemment, dans la *Minerve française*, jugeait avec une extrême sévérité les œuvres de M. Paul Claudel, voici M. Edmund Gosse, en Angleterre, qui déclare certaines des productions de cet auteur absolument « inintelligibles ».

La Cantate à trois voix est de ce nombre.

L'obscurité, écrit le célèbre critique anglais, n'est pas uniquement dans le langage, elle est aussi dans la pensée. Je lis et relis les pages de la Cantate et elles demeurent complètement incompréhensibles. La poésie française, ajoute-t-il, a été si limpide, si raisonnable, si logique qu'elle peut se permettre une crise spasmodique d'obscurité.

L'Ours et la Lune, un des derniers écrits de M. Paul Claudel, échappe lui aussi tout à fait à M. Edmund Gosse, qui y trouve une « incohérence voisine de la folie ». Il lui semble que cet ouvrage a quelques rapports avec

la dernière guerre, mais, à son avis, c'est un « opéra-bouffe pour maniaques ».

A la lecture de *l'Ours et la Lune* M. Edmund Gosse a éprouvé quelques « craintes » pour l'auteur...

Par contre, il admire les œuvres dramatiques de M. Paul Claudel :

Elles sont presque toujours plus claires que ses poèmes, plus extérieures, plus vivantes, dit-il ; de plus, M. Claudel quelquefois dans ses pièces (pas très souvent, mais quelquefois) oublie de prêcher et quand il ne donne pas de coups de poing dans quelque coussin liturgique pour en faire sortir de la poussière, il peut être poignant et même amusant.

Quant à *Protée*, M. Paul Claudel « y oublie pour une fois qu'il est un frère prêcheur et se souvient seulement qu'il est le plus fantastique et le plus extravagant des auteurs de farces ».

N'aurait-il écrit que ces deux ouvrages, M. Edmund Gosse serait disposé « à élever un autel de gazon pour célébrer son culte et à dérober un agneau pour le sacrifice ».

Il n'en est pas ainsi. Malgré toute son indulgence il y a dans la nature même de cet auteur quelque chose qui choque la mentalité anglaise, en particulier ses atteintes « aux civilités », et surtout, il a eu le tort de traiter « d'infâme » Victor Hugo et Ernest Renan. « Il peut être hardi, mais dans ce cas, il me semble être stupide », — déclare le critique. Enfin, le libéralisme anglais ne peut s'accommoder de l'esprit d'incohérence religieuse de M. Paul Claudel, « jeune prétentieux », qui cependant « a de grandes qualités et, espérons-le, qui se guérira ».

C'est sur ces mots qu'Edmund Gosse conclut son étude publiée dans le *Sunday Times*.

§

M. Lucien Descaves et l'Académie Goncourt. — A la suite d'un écho paru dans notre numéro du 1er octobre sur le « Journal de Goncourt » et dont l'auteur était M. Léon Deffoux, M. Lucien Descaves nous écrit :

Mon cher ami.

Il est vrai que je n'assiste plus depuis le mois de juillet 1917 aux réunions de l'Académie Goncourt... ; mais ce n'est point une raison pour que je ne sache pas ce qui s'y passe : mon excellent confrère Léon Deffoux me raconte tout.

Bien cordialement à vous.

LUCIEN DESCAVES.

§

Nouveaux éclaircissements sur les « colombins ».

Monsieur,

Le mot « colombin » étant à l'ordre du jour, il me paraît intéressant de vous signaler son emploi dans le vocabulaire technique. La phrase que je vais vous citer est tirée textuellement d'un cours de chimie industrielle ; il s'agit de la fabrication des tuyaux en terre par étirage.

Les lèvres de la filière sont maintenues humides pour garder le « colombin » homogène à sa sortie.

L'expression populaire n'aurait-elle pas pris naissance du terme technique ?

Recevez, etc.

UN ABONNÉ.

Paris 18 octobre,

Mon cher ami,

Le débat sur les colombins s'étend : il s'étend en largeur, mais non en profondeur. Sera-t-il permis à un ethnographe d'ajouter aux arguments connus un argument technologique et sémantique ?

Le mot *colombin,* dans sa nuance matérialiste, est, avant tout, un terme de potier populaire. De nos jours il ne s'emploie plus guère que pour le petit boudin qui sert à faire soit le rebord inférieur d'un vase, soit l'anse. Mais avant la diffusion, sinon même l'invention du tour à potier — période préhistorique dans l'Europe civilisée, mais actuelle encore en Kabylie, en Laponie et dans quelques coins reculés de l'Europe, — le boudin et le colombin étaient choses différentes.

Le colombin était en effet un boudin très long, d'argile soigneusement malaxée et fortement humectée, qu'on enroulait en spirale d'abord à plat pour faire le fond d'un vase ou d'une écuelle, puis qu'on montait aussi en spirale, en donnant à l'objet la forme voulue, jusqu'au col et à l'embouchure. Ceci fait, on laissait sécher à l'ombre; puis, avec un caillou lisse ou une palette en bois, ou simplement avec les mains mouillées de barbotine, on lissait les parois externe et interne de l'écuelle, du pot, de la marmite, etc., afin de faire disparaître les raies creuses dues à la superposition des spires du colombin. Bref, et sans entrer dans d'autres détails techniques, que j'ai exposés dans mes *Etudes d'Ethnographie algérienne,* la fabrication en colombin des poteries se caractérise par l'enroulement en spirale, autour d'un axe unique vertical, d'un long boudin d'argile plus ou moins gros, mais toujours très malléable et très homogène.

Cette définition répond, pour ce qui concerne la forme esthétique, à ce qu'on nomme sans élégance un *étron* et, avec élégance, un *colombin.* Comment ce mot a-t-il passé de la terminologie céramique au vocabulaire scatologique, puis militaire ? Sous la pression, si je puis dire, de deux facteurs. Entre un colombin d'argile plastique, propre à faire un vase au galbe pur, et un étron conditionné normalement, il y a une analogie singulière d'aspect : régularité, malléabilité, spires superposées. De plus, jusque vers le milieu du dernier siècle, on vendait dans les épiceries et quincailleries rurales, et surtout lors des vogues, festins, kermesses et autres fêtes populaires, de petits étrons en argile cuite, plus ou moins ressemblants à leurs prototypes odorants et qui servaient à combiner des farces. En maintes régions de France, un de ces objets se mettait dans le pot de chambre des nouveaux mariés, après qu'ils y avaient bu le vin chaud aromatisé d'épices bienfaisantes. Le fond de ce pot était souvent décoré d'un œil ou d'un oméga. Ce symbolisme naïf s'interprète aisément.

Il est donc probable que ces deux facteurs, l'un visuel et l'autre folklorique, ont agi de conserve pour donner au mot *colombin,* au moins dans certaines régions de France, le sens spécial qui a pris droit de cité général pendant la guerre. Ces observations répondent à certaines remarques : en principe, les colombins ne sont ni durs, ni liquides, mais tiennent un juste milieu entre ces deux états de nature. Je regrette de ne pouvoir ajouter quoi que ce soit à ce qui a été dit quant au parfum du petit objet d'une si formidable controverse.

Cordialement à vous.

A. VAN GENNEP.

16 octobre 1919.

Messieurs,

Permettez à un technicien de dire son mot — probablement le dernier — dans la discussion sur le mot *colombin*.

C'est un terme employé depuis fort longtemps en céramique. La phrase suivante extraite de l'ouvrage de Granger, *Matériaux et produits réfractaires*, en précise le sens :

Le colombinage n'est applicable également qu'aux *pâtes plastiques* ; il s'effectue en prenant la pâte sous forme de *cylindres très longs* et de *faible diamètre*, dits colombins, que l'on juxtapose et soude les uns aux autres (page 325).

Je laisse aux philologues du *Mercure* le soin de conclure.

Veuillez agréer, etc...

P. BOURDON,
Ingénieur des Arts et Manufactures.

Nous recevons enfin d'un industriel grand faïencier la note suivante :

Ce terme est employé dans la technologie céramique de temps immémorial ; Brongniart le mentionne comme usuel dans son *Traité des Arts Céramiques* paru en 1844.

Or ce « colombin » céramique est un cylindre d'argile molle qui se forme en sortant d'un trou (de 1 à 3 centimètres, dit Brongniart) sous la pression d'un piston.

Il y a là une analogie qui frapperait l'esprit le moins gaulois et il est probable que le « colombin » humain ait servi de parrain au « colombin » céramique.

Cette expression, un peu désuète, serait donc fort ancienne ; elle vient sans doute de la colombe et aurait une parenté volatile avec une autre expression populaire : « Foirer comme un geai ».

§

Errata.

Jeudi 16 octobre.

Mon cher directeur,

Dans un article où je prends, chemin faisant, la défense des mots, et où je leur sais gré de la précision qu'ils apportent à la pensée (*Mercure* du 16 octobre), vous ne serez point surpris que je tienne à leur rigoureuse exactitude.

Voulez-vous signaler, je vous prie, que les typos m'ont fait obstinément confondre le philosophe américain William James (une seule *m*) avec le poète du même nom ?

Et puis encore, on appelle : *Regnaud*, mon vieil et savant ami Louis *Reynaud*.

On veut aussi que le frémissement de clarté que Taine admirait sur une « *soie* » mouvante, se joue sur une « *haie* ».

Et enfin, j'avais parlé d'une avalanche *croulante* des mots, et on supprime la première lettre de l'épithète, et je crains que l'expression ne mérite alors ce nouveau qualificatif plaisamment raccourci.

Trouvez ici, je vous prie, etc.

LOUIS BOISSE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc TEXIER, successeur), 7, rue Victor-Hugo.

L'ÉVENTAIL publie, dans son fascicule d'octobre, le début des Souvenirs d'André Rouveyre sur Remy de Gourmont, avec quatre bois originaux gravés par l'auteur.

I. *Logement du Philosophe.*
II. *Son Quartier.*
III. *Le Philosophe chez l'Amazone.*
IV. *Le Philosophe au Mercure de France.*

L'ÉVENTAIL, revue de Littérature et d'Art, paraît à Genève, le 15 de chaque mois, sous la direction de François Laya

Abonnements : Suisse, 15 fr. — France 18 fr. Vingt exemplaires sont tirés sur Japon impérial à 150 fr. la série d'un an.

Direction et Rédaction, 5, rue Voltaire — Genève.

Administration : WILLIAM KUNDIG, éditeur, 1, place du Lac — Genève.

Le numéro : 1 fr. 50

EDITIONS FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain.

Progrès et Bonheur

2 volumes — 3e édition

(Bibliothèque de Philosophie contemporaine)

PAR

Jean FINOT

QUELQUES EXTRAITS DES OPINIONS DE LA PRESSE :

« ... C'est un régal pour l'esprit que de s'entendre expliquer et prouver ces vérités morales par cet évangéliste laïque dont les idées, servies par un style familier, clair et comme rythmé, sont illustrées par des images précises, lumineuses et puissantes... » (**L'Illustration.**)

« ... Il a su rendre sa doctrine très persuasive en des pages nourries de faits et d'idées où sa philosophie nous apparaît claire, plausible et lumineuse... » (**Le Figaro.**)

« ... Jean Finot apparaît bien comme une sorte d'apôtre, l'apôtre de l'optimisme moderne. Nous en avions grand besoin... (**Le Temps.**)

« ... Lisez cet ouvrage, souffrants ou heureux, vous en sortirez réconfortés : car l'auteur prouve d'une façon scientifique qu'il dépend de nous de créer notre félicité. » (PIERRE DE BOUCHAUD. **Revue des Cours et des Conférences.**)

« ... Ouvrage inspiré par des sentiments élevés et un optimisme de bon aloi : il s'appuie sur des principes philosophiques solides, proclame des vues justes et propose un tout réalisable par des moyens humains... » (A. BAUER. **Revue philosophique.**)

« ...L'auteur traite son sujet avec un pittoresque de détails et une vivacité d'images qui rendraient la lecture de **Progrès et Bonheur** absolument attachante, même si son but n'exerçait pas sur nous une attraction invincible... Son optimisme a une vigueur suggestive et une force entraînante capable de soulever les âmes... » (DANIEL LESUEUR. **La Renaissance.**)

« ...Jean Finot est un de ces sages modernes, l'un des plus ingénieux, car il travaille à établir une philosophie du bonheur où son esprit positif projette une clarté aveuglante... » (PAUL REBOUX. **Le Journal.**)

« ...J. F. apprend ingénieusement le bonheur comme on apprend la grammaire ou une langue étrangère... » (PAUL GINISTY. **L'Etoile belge.**)

Presse étrangère

« ... L'auteur est un optimisme généreux qui croit et prouve la perfectibilité humaine... » (**Times**, Londres.)

« ... Véritable évangile laïque : il enseigne la possibilité d'être heureux par nous-mêmes... » (**Review of Reviews**, Londres.)

« ... Ouvrage brillant qui enseigne et fait penser... » (**Sun**, New-York.)

« ... Avec une limpidité d'exposition et une documentation formidable, il a construit avec aisance et solidité l'édifice d'une morale nouvelle... » (R. DE NOLVA. **Italie.** Rome.)

Prix des 2 volumes..... 10 fr.

N. B. — On recevra franco les deux volumes contre l'envoi d'un mandat postal de 10 fr., à l'administrateur de **La Revue**, 45, rue Jacob.

JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

Constipation
Dyspepsie
Migraines
Vertiges
Entérite

Pour rester en bonne santé, prenez chaque soir un comprimé de JUBOL

COMMUNICATIONS
Académie des Sciences (28 juin 1909)
Académie de Médecine (21 décembre 1909)

Etabts CHATELAIN
2, r de Valenciennes, Paris
et toutes Pharmacies.
La Boîte franco 3.80.
Les 4 franco 22 francs

La mer fournit l'Agar-agar, cette algue marine qui entre dans la composition du JUBOL.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

VENTE au Palais, le 8 novembre 1919, à 2 h. *en 3 lots.*
1er lot : MAISON à PARIS RUE VÉRONÈSE, 3.
Rev. brut environ : 11.300 fr. M. à pr. : 100.000 fr.
2e lot : MAISON à PARIS RUE du BANQUIER, 42.
Rev. brut envir. : 10.330 fr. M. à pr. : 100.000 fr.
3e lot : MAISON à PARIS RUE RUBENS 2 ET 4, et rue du Banquier, 33 et 33 bis, à l'angle de ces deux rues. Rev. brut environ : 4.080 fr. Mise à prix : 70.000 fr. S'adr. à Mes CAHON et Vivet, avoués ; Brécheux, notaire, et Morael, Administrateur judiciaire.

A VENDRE à l'AMIABLE BEAU CHATEAU DE VAUX commune de Cambronne-lès-Clermont (Oise), avec parc, *7 hect. 41 a.* Clos murs, et 3 hect. Terre et Pré. A 3 kil. gare, 1 h. Paris. Pr. dem. 100.000 fr. S'adr. pr rens. à Me DEOTTE, not. à Clermont (Oise).

Vente au Palais de Justice, à Paris, le 19 novembre 1919, 2 h., 2 LOTS : 1° PROPRIÉTÉ AUX GRÉS Comne de Fontaine-les-Grés (Aube) et TERRE à SAVIÈRES (Aube), contiguë à la propriété. Mise à pr. : 40.000 fr. ; 2° MAISON à BOURDONS (Haute-Marne), avec jardin. M. à pr. : 1.000 fr. S'adr. à Me BAILLATZ, avoué, 219, rue Saint-Honoré à Paris, à Me Barbu, , et à Me Grange, notaire à Paris.

MAISON à PARIS RUE de DUNKERQUE 82. Ce 154m. Rev. brut : 14.188f. M. à pr. : 130.000f. PROPté à ASNIÈRES. *Gde Rue, 27,* Ce 416m. R. b : 12.318 f. M. à p. : 110.000 f. VILLAGRANDLIEU, à St-GERMAIN-en-LAYE ; Ces : 8.000m. M. à p. : 90000f. 4 MAISONS au Vésinet. Ces : 1.020, 1.470, 2.297 et 5.000m. M. à p. : 40.000, 70.000, 40.000 et 55.000f. Adj. Ch. not Paris, 25 Nov. S'adr. Me COTTENET, not., 25, Bd Bne-Nouv, Paris.

Je Suis Acheteur

de Tableaux de :

Renoir, Cézanne, Manet, Monet, Gauguin,
Van Gogh, Degas, Delacroix, Pissarro,
Sisley, Berthe Morisot, Toulouse-Lautrec,
Daumier, Forain, Guys,
Odilon-Redon, Vuillard, Bonnard, Matisse,
Marquet, Picasso, Derain, Utrillo, Vlaminck

PAUL GUILLAUME, 108, Faubourg Saint-Honoré -- PARIS

THE

ANGLO-FRENCH

REVIEW

Éditors
HENRY-D. DAVRAY
J. LEWIS MAY

SCALA HOUSE
TOTTENTHAM STREET
LONDON-W. I

Revue Franco-Britannique

MENSUELLE

L'Union de la France et de la Grande-Bretagne assurera la paix durable.
Les deux nations sont économiquement complémentaires.
Les deux peuples ont les mêmes aspirations dans le domaine intellectuel et moral.
Ils doivent se connaître et se comprendre mieux.
The Anglo French Review étudie, en toute indépendance, les questions et problèmes qui intéressent l'entente économique et intellectuelle franco-britannique.

TERMS OF SUBSCRIPTION

Post Free

England			France	
One Year,	£1 12 6		One Year,	40 frs.
Six Months,	16 3		Six Months,	20 frs.
Three ,,	8 6		Three ,,	10 frs. 50

Envoi d'un numéro spécimen sur demande adressée
à MM. J.-M. Dent et Fils, 33, Quai des Grands-Augustins, Paris-VI.

BULLETIN FINANCIER

Le Conseil d'administration, usant de la faculté qui lui est attribuée par l'article 6 des statuts, a décidé, dans sa séance du 4 octobre 1919, de porter le capital social de quatre-vingt millions à cent millions par la création de 40.000 actions nouvelles de 500 francs nominal.

Ces actions sont émises au prix de 650 francs, soit avec une prime de 150 francs.

Ce prix sera payable : 325 francs en souscrivant, du 20 octobre au 7 novembre 1919 et 325 francs du 15 décembre au 31 décembre 1919. Les actions nouvelles porteront jouissance de l'exercice commençant le 1er janvier 1920. Elles auront droit, sur la somme de 325 francs, montant du premier versement, à un intérêt au taux de 5 o/o pour la période du 7 novembre au 31 décembre 1919. Cet intérêt, moins l'impôt, sera déduit du deuxième versement.

Les 40.000 actions nouvelles sont réservées par préférence aux propriétaires des actions existant actuellement, à raison d'une action nouvelle pour quatre anciennes, sans que, dans l'exercice de ce droit, il soit tenu compte des fractions. Les Actionnaires qui n'auraient pas un nombre suffisant de titres pour obtenir une action dans la nouvelle émission pourront se réunir pour exercer leur droit, sans qu'il puisse résulter de ce fait une souscription indivise.

Les actionnaires pourront aussi, en dehors de la souscription par préférence dont il vient d'être parlé, souscrire à titre réductible à tel nombre d'actions qu'ils jugeront à propos. A ces souscriptions seront attribuées les actions non absorbées par l'exercice du droit de préférence. La répartition, s'il y a lieu, se fera au prorata du nombre d'actions anciennes possédées.

Les souscripteurs à titre réductible devront, au moment de la souscription, effectuer un versement de 125 fr. par action souscrite. La différence entre ce versement et le montant du premier versement de 325 fr. ci-dessus mentionné devra, pour tout titre attribué, être versée à la répartition, soit du 20 au 28 novembre 1919.

La souscription sera ouverte *à partir du 20 octobre* 1919 *et sera close le 7 novembre* 1919 au Siège Social, à Paris, 7, rue Chauchat, où des bulletins de souscription seront tenus à la disposition des intéressés, savoir : a) *contre remise du coupon N° 31 à détacher des actions au porteur* ; b) *contre dépôt des certificats nominatifs d'actions.*

La notice prescrite par la Loi du 30 janvier 1907 a paru dans le Bulletin des Annonces Légales obligatoires à la charge des Sociétés Financières (Numéro du 13 octobre 1919).

Les formalités exigées par la Loi du 31 mai 1916, concernant l'émission des valeurs mobilières, ont été observées.

MERCVRE DE FRANCE

26, rve de Condé, Paris-6e

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Critique
Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 16 de chaque mois et forme tous les ans six volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires et une Table par Noms d'Auteurs.

Sa liberté d'esprit lui conférerait déjà un caractère assez exceptionnel; sa « Revue de la Quinzaine » lui assigne dans la presse universelle une place unique. Cette partie de la revue appartient tout entière à l'actualité : c'est, si l'on veut, du journalisme « criblé », débarrassé de ce qui est par trop éphémère. La « Revue de la Quinzaine » est d'une variété sans limite, car aux chroniques fondamentales et de roulement régulier se joignent, éventuelles, toutes les rubriques que commandent les circonstances. Elle constitue ainsi un organe d'une extrême souplesse. Et comme elle est attentive à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et ne laisse échapper aucun événement de quelque importance, elle présente un caractère encyclopédique de premier ordre.

On voit combien le *Mercure de France* s'éloigne de la conception habituelle des revues, et que mieux que toute autre revue, cependant, il est la chose que signifie ce mot. En outre, alors que l'intérêt des autres périodiques est momentané, puisque la totalité de leurs matières paraît en volumes à bref délai, il garde une évidente valeur documentaire, les deux tiers de ce qu'il publie ne devant jamais être réimprimés.

Complété de tables méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

PRIX DU NUMÉRO

France.....	**1 fr. 50**	**Étranger**.....	**1 fr. 75**

ABONNEMENT

Les abonnements partent de tous les numéros.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	32 fr.	Un an.....	37 fr.
Six mois.....	17 »	Six mois.....	20 »
Trois mois.....	9 »	Trois mois.....	11 »

Envoi franco d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*, sur demande adressée rue de Condé, 26, Paris (6e).

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc Texier, Se), 7, rue Victor-Hugo.